LES FAUX
BONSHOMMES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

THÉODORE BARRIÈRE ET ERNEST CAPENDU

Nouvelle édition

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
1860

LES FAUX

BONSHOMMES

COMÉDIE

Représentée pour la prémière fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville,
le 11 novembre 1856,
et reprise au théâtre du Gymnase en juin 1860.

Paris, imprimerie de L. TINTERLIN, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

LES FAUX
BONSHOMMES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

PAR

TH. BARRIÈRE ET ERNEST CAPENDU

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS
—
1860

PERSONNAGES

EDGARD THÉVENOT, peintre (32 ans).	MM.	FÉLIX.
PÉPONET, ancien commerçant (50 ans).		DELANNOY.
BASSECOURT, rentier (45 ans).		CHAMBERY.
DUFOURÉ, quincaillier retiré (50 ans).		PARADE.
OCTAVE DELCROIX, peintre, ami d'Edgard (28 ans). .		LAGRANGE.
VERTILLAC, ancien notaire très-riche, oncle d'Octave Delcroix (50 ans).		CHAUMONT.
ANATOLE DE MASSANE, cousin de Péponet, agioteur (25 ans).		Paul GEOFFR
LECARDONEL, homme d'affaires (40 ans).		DAUBRAY.
RAOUL, fils de Dufouré (24 ans).		GALABERT.
GERMAIN, domestique de Péponet.		JEANDRON.
AUGUSTE, *idem*		BACHELET.
MADAME DUFOURÉ (48 ans).	Mme	GUILLEMIN.
EMMELINE, fille aînée de Péponet (20 ans).	Mlles	SAINT-MARC.
EUGÉNIE, sa sœur, née d'un deuxième lit (18 ans). . .		BELLECOURT. / DINAH FÉLIX.
SUZANNE, femme de chambre d'Emmeline et d'Eugénie.		ENJALBERT

L'action en 1854.

Les deux premiers actes, à la campagne, chez Péponet.

Le troisième, à Paris, chez Péponet.

Le quatrième, à Paris, chez Octave.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée et le plan du décor, à M. LANGE au Vaudeville.

LES FAUX

BONSHOMMES

ACTE PREMIER

Un salon ouvrant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZANNE, puis GERMAIN et AUGUSTE.*

(Au lever du rideau, Suzanne est seule en scène ; elle est devant une table et feuillette un album ; elle rit aux éclats.— Germain et Auguste paraissent, portant, l'un un chevalet, une boîte à couleurs et un appui-main ; l'autre, une toile de moyenne grandeur, sur laquelle est un portrait ébauché, celui de Péponet, en costume d'officier de la garde nationale. Ce costume est jeté sur une chaise à gauche.)

SUZANNE, surprise et fermant vivement l'album.

Ah ! la bonne tête !

(Elle rit.)

GERMAIN, à Auguste.

Prends donc garde !

SUZANNE.

Ah ! Dieu, que vous m'avez fait peur !

GERMAIN et AUGUSTE.

Quoi donc ?

(Germain arrange le chevalet, Auguste pose le portrait dessus.)

SUZANNE.

J'ai cru que c'était monsieur Edgard qui venait chercher son album.

* Suzanne, Auguste, Germain.

GERMAIN, arrangeant toujours.*

Quel album?

SUZANNE.

Vous savez bien!... celui sur lequel il dessine toujours en cachette...

AUGUSTE.

Ah! oui, je l'ai entrevu une fois... monsieur Edgard était en train de faire un bonhomme, avec une grosse tête et de toutes petites jambes; c'était joliment vilain, mais c'était bien drôle.

GERMAIN, s'approchant de la table.**

Ah! voyons donc!

SUZANNE.

Mais si l'on nous surprenait?

GERMAIN.

Il n'y a pas de danger.

SUZANNE.

Il faut qu'il y en ait un de vous deux qui fasse le guet.

GERMAIN.

Eh bien, veille, toi.

AUGUSTE.

Ah! c'est ennuyeux!

(Auguste remonte. Germain ouvre l'album.)

GERMAIN.

Voyons, voyons! Tiens! qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit là? (Lisant.) « Galerie des faux bonshommes. » (Riant.) Oh! ce titre!

SUZANNE.

Ah! n'y a-t-il pas un nota? (Lisant.) « L'auteur n'a pas la prétention d'entrer à l'Académie. » Qu'est-ce que ça veut dire?

GERMAIN, tournant la page.

Dépêchons-nous donc! (Poussant un cri.) Oh! c'est le bourgeois! c'est monsieur Péponet!

AUGUSTE, qui est redescendu.

Monsieur Péponet! Oh! que c'est bien ça!

GERMAIN, le poussant.

Veux-tu te sauver?

SUZANNE.

Il est en garde national!

* Auguste, Suzanne, Germain.

** Germain, Suzanne, Auguste.

GERMAIN.

C'est aussi comme ça qu'il a voulu être sur le portrait que fait de lui monsieur Octave Delcroix, l'ami de monsieur Edgard.

SUZANNE, désignant l'album.

Mais qu'est-ce qu'il tient donc à la main? Ce n'est pas un sabre.

AUGUSTE.

C'est un mètre.

GERMAIN.

Ah! oui, parce que monsieur Péponet a fait fortune dans la soierie. (Riant.) Ah! s'il voyait cela, lui qui est si vaniteux!

SUZANNE, à Germain.

Tournez donc, nous ne verrons jamais tout.

GERMAIN, riant.

Oh! ce petit habit, ce grand col et ce carreau dans l'œil! C'est, pour sûr, monsieur Anatole de Massane, le cousin de monsieur Péponet.

AUGUSTE, un peu haut.

Le prétendu de mademoiselle Emmeline, l'aînée de nos deux demoiselles.

GERMAIN.

Tu vas nous faire pincer, toi!

AUGUSTE, passant en prenant l'album. *

Eh non! (Regardant.) Qu'est-ce qui lui sort donc de la bouche?

SUZANNE, lisant.

« Cinq pour cent Grand-Central; petites voitures... »

(Ils rient.)

AUGUSTE.

Dieu! a-t-il l'air bête! Ah! monsieur Lecardonel! Regardez donc comme il court vers ce gros poteau qui est là-bas.

GERMAIN, descendant, lisant.

« Frontière de Belgique. » Qu'est-ce que ça veut donc dire?

SUZANNE, tournant.

Allons donc plus vite!

(Germain remonte au fond pour regarder au dehors.)

AUGUSTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme et cette bonne

* Auguste, Suzanne, Germain.

femme qui se sourient si drôlement en se donnant des coups de poing?

SUZANNE.

C'est monsieur et madame Dufouré.

AUGUSTE.

Ah! oui!

SUZANNE.

Et leur fils, monsieur Raoul, qui passe toutes ses nuits à s'amuser et à jouer?

AUGUSTE, tournant.

Le v'là! le v'là! il dort tout debout!...

GERMAIN.

Oh! celui-là, il ne faut pas demander qui c'est.

AUGUSTE.

Monsieur Bassecourt!

GERMAIN.

En voilà un drôle de bonhomme! il commence toujours par dire du bien des gens, et puis ensuite il vous les arrange qu'ils ne sont plus bons à jeter aux chiens! (A Auguste.) Ah! tu tournes trop vite!

AUGUSTE.

Si tu crois que je vais attendre la fin de tes histoires!... Ah çà! mais il en manque un de notre société.

GERMAIN.

Qui donc?

AUGUSTE.

Monsieur Vertillac, l'agent de change.

SUZANNE.

Monsieur Edgard ne l'aura pas encore vu depuis qu'il vient chez nous pour faire le portrait de mademoiselle Eugénie... car c'est une rage de portraits ici depuis quelque temps... Comme si monsieur n'aurait pas pu attendre son retour à Paris pour... Mais non, il a fallu qu'il fît venir ces deux artistes à la campagne.

AUGUSTE.

Heureusement encore qu'il ne les a pas invités à venir demeurer ici et qu'ils sont à l'auberge; car sans cela c'eût été un nouvel aria dans la maison, et il y en a certes bien assez déjà...

GERMAIN.

Ah! oui, par exemple!

SUZANNE.

C'est si mal tenu!

AUGUSTE.

C'est tout simple ! avec une jeune personne comme mademoiselle Eugénie, qui n'aime pas ce qui fait de l'embarras.

GERMAIN.

Ah ! c'est bien vrai; elle ne ressemble guère à sa sœur aînée, cette gentille mademoiselle Emmeline.

AUGUSTE, regardant l'album.

Ah ! en voilà encore un faux bonhomme ! mais je ne le connais pas, celui-là.

SUZANNE.

Moi, il me semble que je l'ai vu quelque part. (Elle regarde alternativement sur l'album et vers différents points de la salle.) Ah !

GERMAIN.

Quoi ?

SUZANNE, tranquillement.

Je sais qui c'est ! (Regardant toujours.) Ah ! si monsieur Edgard en veut des faux bonshommes, je lui en donnerai, moi, je sais où il y en a.

GERMAIN.

Dame ! c'est qu'on ne se gêne pas avec nous ; on se montre en déshabillé...

SUZANNE.

Oui, et si nous voulions dire...

GERMAIN.

Aussi nous donne-t-on bien souvent cent sous pour nous taire.

SUZANNE.

Oui ; mais si on nous donnait dix francs pour parler !...

GERMAIN.

Ah ! dame !...

AUGUSTE, au fond.

Alerte ! voilà monsieur Edgard.

SUZANNE.

Vite !...

(Elle referme l'album et va épousseter à l'autre bout du salon. Germain et Auguste feignent d'être occupés à disposer le chevalet et la brosse à couleurs. Edgard entre précipitamment.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, EDGARD.*

EDGARD, très-inquiet, cherche de tous côtés et aperçoit enfin son album. Le prenant.

Sacrebleu! suis-je bête, moi!

GERMAIN, aux autres.

Il ne s'est aperçu de rien! (Edgard regarde avec méfiance les trois domestiques, qui ont l'air de plus en plus occupés, puis après une seconde de réflexion il va à Germain et lui montre l'album fermé. Embarrassé.) Je ne sais ce que monsieur...

EDGARD, à part.

Bon!

(Il le montre à Auguste.)

AUGUSTE, de même.

Qu'est-ce que monsieur désire?

EDGARD.

Bien!...

(Même jeu de l'album avec Suzanne.)

SUZANNE, avec aplomb.

Est-ce que c'est la partition que mademoiselle avait égarée?

EDGARD, à part.

Très-bien! ils ont tous vu. (Il enfouit l'album dans une des poches de son paletot; puis il fouille dans celle de son gilet et en tire de l'argent. Il donne une pièce à chacun, pose un doigt sur sa bouche et sort en disant :) Ils sont très-gentils! mais ça me coûte cher!

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins EDGARD. **

(Les trois domestiques se regardent et finissent par éclater de rire.)

GERMAIN, regardant sa pièce.

Elle est assez bonne.

* Auguste, Suzanne, Edgard, Germain.

** Auguste, Suzanne, Germain.

SUZANNE, même jeu.

Vous avez compris ?

AUGUSTE, même jeu.

Parfaitement ! Quel bon enfant que ce monsieur Edgard ! généreux comme il n'y en a pas.

SUZANNE, riant.

Et pas moqueur du tout.

GERMAIN.

Non ; si peu !

AUGUSTE.

C'est égal, il a deviné notre indiscrétion.

GERMAIN.

Oui.

AUGUSTE, raillant.

Il n'aura plus confiance en nous.

SUZANNE.

Mon Dieu, non !

GERMAIN.

Nous voilà perdus de réputation à ses yeux.

SUZANNE.

Est-il bête, ce Germain ! (Tous trois éclatent de rire.) Chut ! voici du monde !... Je n'ai plus rien à faire ici ; je me sauve.

(Elle sort. Péponet, Octave et Bassecourt entrent par le fond en causant.)

SCÈNE IV.

PÉPONET, OCTAVE, BASSECOURT, GERMAIN, AUGUSTE. *

PÉPONET.

Eh bien ! mon cher Bassecourt, cette petite promenade matinale m'a fait du bien. Maintenant, je poserai et je me reposerai même avec le plus grand plaisir.

(Il rit et paraît enchanté.)

BASSECOURT.

Charmant caractère !

(Octave a ouvert la boîte et prépare sa palette. Germain et Auguste endossent ponet son uniforme par-dessus son pantalon blanc, puis Germain sort.)

* Bassecourt, Péponet, Auguste, Octave.

PÉPONET, à Octave, tout en s'habillant.

Oh! mais soufflez un peu, monsieur Octave... Ah! c'est qu'on ne traverse pas comme cela ma propriété. (A Auguste.) Auguste! mon shako, là, dans mon cabinet. (Auguste va le chercher. — A Octave.) Comment avez-vous trouvé le petit bois?

OCTAVE.

Très-agréable.

PÉPONET, à Auguste.

Donnez-moi mon sabre le plus beau!

BASSECOURT, à part.

Celui des dimanches.

PÉPONET le donne et sort. — A Bassecourt.

Et mes arbres fruitiers, hein?

BASSECOURT.

Admirables! Des pêches superbes, des prunes de toute beauté!... seulement il me semble qu'elles ont beaucoup de taches.

PÉPONET, froidement, passant.

Le soleil en a bien. (Il lui tourne le dos. — A Octave.) Et la maison, elle est bien disposée, n'est-ce pas?

OCTAVE.

Très-bien!

PÉPONET, bouclant son ceinturon.

Ce n'est pas princier; mais le confortable s'y trouve. Eh! mon Dieu! c'est tout ce que je demande... Je n'ai pas la vanité de me poser en grand seigneur, moi! quoique bien d'autres avec ma fortune... Mais ce n'est pas dans mes goûts...

BASSECOURT.

Ah! cela est vrai... vous n'avez jamais voulu jeter de la poudre aux yeux!

PÉPONET.

N'est-ce pas?

BASSECOURT.

Je vous rends cette justice, vous n'avez jamais oublié votre point de départ : arrivé à Paris sans fortune, sans appui, sans éducation; car vous n'avez pas la moindre éducation, vous, Péponet...

PÉPONET, blessé.

Mais permettez, permettez!

BASSECOURT.

Non, vous n'en avez aucune, cher ami!... et c'est votre plus

beau titre, puisque vous avez su, malgré cela, arriver à la fortune! Oh! vous êtes un homme remarquable.

PÉPONET, avec modestie.

C'est ce que me disent quelques amis trop indulgents pou m'encourager à me mettre sur les rangs des candidats au co seil général du département de l'Aube, dans lequel est situ ma propriété de Valjoli, ma nouvelle acquisition, mais..

BASSECOURT.

Ah! à propos, j'ai reçu votre dernière carte portant ce nouveau accolé au vôtre.

PÉPONET.

Oui, Péponet de Valjoli. Oh! mon Dieu! je ne tenais pas du tout à cela, comme vous le pensez bien; c'est Eugénie qui a voulu absolument...

BASSECOURT.

Vous n'y teniez pas? Vous aviez tort... cela se fait tous les jours. Beaucoup de gens même n'achètent une terre que pour en prendre le nom... Vous avez eu tout à fait raison d'agir ainsi... Seulement, je sais bien qu'au fond c'est parfaitement ridicule, que c'est jouer à la noblesse comme les enfants jouent aux soldats...

PÉPONET.

Mais, mais... il me semble...

OCTAVE, qui pendant ce qui précède a tout préparé pour peindre.

Quand vous voudrez, monsieur Péponet.

PÉPONET.

A vos ordres. Où étais-je donc hier?

(Il pose. Bassecourt remonte.)

OCTAVE.

Attendez. (Le posant.) Vous étiez ici.

BASSECOURT, admirant.

Ah! très-bien! très-bien! Tiens, une visite! madame fouré et son fils!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME DUFOURÉ, RAOUL. (On se salue.)

MADAME DUFOURÉ. *

Ne vous dérangez pas!... Si vous faites des cérémonies avec moi, je me sauve. Entre voisins de campagne...

PÉPONET.

Vous permettez donc que nous continuions la séance?

MADAME DUFOURÉ.

Je l'exige!

(Raoul est allé s'asseoir, il ouvre un livre; Péponet pose, Octave travaille.)

BASSECOURT. **

Et monsieur Dufouré?

MADAME DUFOURÉ, avec sentiment.

Mon cher Ernest?... il va bientôt nous rejoindre... C'est Raoul qui m'a pressée de venir; ce pauvre enfant aime tant votre société, monsieur Péponet!... N'est-ce pas, Raoul? (Le poussant. — Bas.) Répondez donc!

RAOUL.

Hein?... certainement...

MADAME DUFOURÉ.

J'ai apporté mon ouvrage... et je vais en agir moi-même sans cérémonie, si vous le permettez... ***

PÉPONET.

Faites donc, faites donc!

(Madame Dufouré s'assied près de son fils, qui commence à bâiller.)

BASSECOURT, regardant le portrait.

Cela vient très-bien! oh! mais très-bien! très-bien! Voilà ce que j'appelle de la bonne peinture.

OCTAVE, travaillant.

Vous êtes content, monsieur Bassecourt?

BASSECOURT, enchanté.

Ce portrait est admirablement réussi... admirablement! On dirait qu'il va parler! (Octave s'incline. — Continuant.) Seulement...

* Bassecourt, Péponet, Mme Dufouré, Raoul, Octave.
** Raoul Mme Dufouré, Bassecourt, Péponet, Octave.
*** Raoul, Mme Dufouré, Péponet, Octave, Bassecourt.

OCTAVE, souriant.

Ah! il y a un seulement?

BASSECOURT.

Oh! presque rien... c'est la pose que je n'aime pas... et puis le fond... les détails... Ça m'a l'air un peu terne... un peu pâteux... Je vous demande pardon de...

OCTAVE.

Dites donc votre opinion.

BASSECOURT.

Du reste, en ce moment je cherche un peu la petite bête; car enfin, qu'exige-t-on d'abord dans un portrait? c'est la ressemblance, n'est-ce pas?... Eh bien! la ressemblance de celui-ci est parfaite.

OCTAVE.

Ah!...

BASSECOURT, regardant.

Parfaite!... parfaite!... Oui... oui... seulement, je ne sais pas... mais il y a quelque chose dans la bouche et dans le nez... Oh!... je n'aime pas du tout le nez, ni les yeux... Enfin...

OCTAVE, impatienté.

Enfin, c'est un portrait manqué!...

BASSECOURT.

Manqué!... mais au contraire, je vous répète que cela marche parfaitement.

OCTAVE, riant.

Cependant!...

PÉPONET.

Bassecourt!... laissez-nous donc travailler tranquillement.

BASSECOURT.

Ah!... je m'en vais!

PÉPONET, à Octave.

Monsieur Delcroix, n'oubliez pas ma recommandation... vous savez que je n'ai pas les épaulettes qu'il faut.

OCTAVE.

Oui, oui, c'est convenu... je vous mettrai des épaulettes de capitaine.

PÉPONET.

Non, mieux que cela, graine d'épinards!... Dans un portrait ça fait mieux!

(Raoul, qui s'est endormi complètement, a laissé tomber son livre.

MADAME DUFOURÉ, le poussant vivement, à demi-voix.

Raoul!...

RAOUL, se réveillant en sursaut.

Je tiens tout!

MADAME DUFOURÉ, de même.

Qu'est-ce que vous tenez?... ce n'est pas votre livre toujours. (Elle le ramasse et le lui donne.)

RAOUL, à part.

Tiens, je rêvais brelan carré!...

MADAME DUFOURÉ, de même.

C'est indécent!

RAOUL, de même.

Oh! je m'ennuie ici.

MADAME DUFOURÉ, de même. *

Oui, n'est-ce pas?... quand vous n'êtes plus dans vos coulisses ou à une table de bouillotte, vous vous trouvez tout dépaysé... Ah! vous êtes bien le fils de votre père!

RAOUL, entre ses dents.

Tiens, parbleu!

MADAME DUFOURÉ, voyant que Bassecourt s'approche, toujours bas.

Voyons!... tenez-vous donc un peu!

BASSECOURT, à Raoul.

Toujours un livre entre les mains?...

MADAME DUFOURÉ, changeant de ton.

Ne m'en parlez pas... il se tuerait si on le laissait faire; mais, comme j'étais en train de le lui dire, il y a temps pour tout... (A voix basse à Raoul.) Tâchez donc d'avoir l'air plus aimable.

RAOUL, se levant et bâillant.

Je ne peux pas danser, maman!

MADAME DUFOURÉ, de même, le faisant asseoir.

On ne fera jamais rien de vous!

PÉPONET.

Mais qu'a donc notre jeune homme? Il semble bien agité ce matin.

MADAME DUFOURÉ.

Ce qu'il a, je le devine... (A Raoul.) L'absence de ces demoiselles, n'est-ce pas?

RAOUL, entre ses dents.

Ça m'est bien égal!

MADAME DUFOURÉ.

Eh bien! va au jardin... monsieur Péponet t'y autorise... Va, mon ami, va!... tu verras le petit cheval de mademoiselle Eugénie.

* Raoul, Mme Dufouré, Bassecourt, Péponet, Octave.

RAOUL, de même, se levant.

Je m'en moque pas mal de son cheval!...

MADAME DUFOURÉ, bas, se levant aussi.

Voulez-vous bien vous taire?

RAOUL, de même.

Tiens! c'est vrai, ça... Voilà-t-il pas quelque chose de curieux!

(Il sort en grommelant.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins RAOUL.

(Pendant cette scene comme pendant la précédente, Octave travaille au portrait et Péponet pose devant lui.)

MADAME DUFOURÉ, qui est allée près d'une fenêtre.

La voilà là-bas, cette chère petite, près de la pelouse... Monsieur Edgard travaille avec une ardeur!... Ah! monsieur Péponet... elle est charmante, votre Eugénie, sur son petit cheval!... Mais c'est qu'il pose très-bien! Est-ce vous, monsieur Péponet, qui avez eu l'idée de faire peindre ainsi votre jolie enfant?

PÉPONET.

Non, c'est une idée à elle... parce qu'à cheval ça coûtait plus cher!...

MADAME DUFOURÉ.

Elle a des goûts si distingués!... Au reste, l'équitation est un exercice bien salutaire, Raoul y est de première force. (Regardant toujours au dehors.) Ah! voilà notre aimée, mademoiselle Emmeline... elle compose un bouquet. Quelle candeur!... quelle grâce!... (Redescendant.) Ah! mon cher monsieur Péponet, c'est bien imprudent à nous d'amener aussi souvent ici notre Raoul... (Elle s'est assise.)

PÉPONET

Comment cela?

OCTAVE.*

Là!... vous avez perdu votre position.

PÉPONET, se remettant.

Voilà!. . voilà!... Vous disiez donc, madame Dufouré?

MADAME DUFOURÉ, soupirant.

Ah! je disais que le voisinage d'un homme qui possède

* Mme Dufouré, Péponet, Octave, Bassecourt.

deux filles aussi parfaites que les vôtres est une terrible chose pour une mère... aussi depuis que Raoul a vu votre ravissante Eugénie...

PÉPONET, préoccupé, n'a pas écouté Octave.

Dites donc, monsieur Delcroix, si j'avais la main sur quelque chose... sur une carte ou sur un plan, comme dans les portraits qui sont à Versailles?...

OCTAVE.

Non, non, c'est inutile.

PÉPONET.

Vous croyez?... alors je vais la placer sur la poignée de mon sabre... ça ne fait rien, n'est-ce pas?

OCTAVE.

Rien du tout.

MADAME DUFOURÉ, après avoir toussé plusieurs fois avec impatience. *

Hem!... hem!... et à propos, monsieur Péponet, vous savez que Raoul a hérité de sa tante Anastasie?... une fortune assez jolie... dont il n'avait pas besoin, au reste!... Grâce à Dieu, nous avons assez bien fait nos affaires dans la *clinquaillerie*... et...

BASSECOURT, la reprenant.

Quincaillerie!

MADAME DUFOURÉ, se rebiffant.

Mais je n'ai pas dit quincaillerie, monsieur.

BASSECOURT, étonné.

Eh bien, non.

MADAME DUFOURÉ.

Alors, pourquoi me reprenez-vous?

PÉPONET.

C'est vrai!

BASSECOURT reste un moment stupéfait, puis, avec humilité.

Pardon!... vous parliez de votre fils...

MADAME DUFOURÉ.

Oui, je remarque que Raoul dépérit depuis quelque temps, et cela m'inquiète... Quant à ce que je vous disais de la fortune de sa tante...

PÉPONET, qui ne l'écoute pas et qui a une nouvelle idée.

Tiens!... je mettrai les mains dans les poches de mon pantalon, c'est bien plus troupier.

* Mme Dufouré, Bassecourt, Péponet, Octave.

MADAME DUFOURÉ, à part, avec aigreur.

Est-il bête cet homme-là!... (Haut.) Cher monsieur Péponet, est-ce que vous ne comptez pas marier prochainement votre charmante Eugénie?

PÉPONET. *

Elle est encore bien jeune.

MADAME DUFOURÉ.

Mais elle a dix-huit ans.

PÉPONET.

Je m'occuperai d'elle quand sa sœur aînée sera pourvue.

MADAME DUFOURÉ.

Eh bien! n'ai-je pas entendu dire que vous aviez promis sa main à monsieur Anatole de Massane?

(Octave fait un brusque mouvement.)

BASSECOURT, qui regarde.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce qui vient donc de vous prendre?

OCTAVE.

Je ne sais... un mouvement nerveux.

BASSECOURT.

Mais vous avez crevé l'œil gauche de monsieur Péponet!

PÉPONET, s'élançant.

Il m'a crevé l'œil gauche! (Regardant le tableau.) Oh! mais c'est affreux!... ça ne ne peut pas rester comme ça!

OCTAVE.

Assurément.

(Il enlève la tache.)

PÉPONET.

Ah! quel malheur!

OCTAVE.

C'est un œil à refaire, voilà tout.

PÉPONET.

Ce portrait ne sera jamais fini!... Voilà plus d'un mois qu'il dure.

OCTAVE.

Ah! monsieur Péponet! c'est que vous êtes difficile à attraper.

PÉPONET.

Permettez, c'est très-contrariant... (Riant.) Eh! eh! eh! c'est très-vrai! (Il cesse de poser pendant qu'Octave nettoie et raccorde.) Mais, que disions-nous donc?... Ah! nous parlions du mariage d'Emmeline avec mon cousin Anatole!... Eh bien! c'est une affaire

* Mme Dufouré, Péponet, Octave, Bassecourt.

arrangée... l'opération est même assez belle ! car Anatole s'entend très-bien aux affaires... Lecardonel me disait dernièrement que mon cousin était dans une fort belle passe... Il paraît que ses liquidations sont superbes !

OCTAVE, à part.

Conclusion : il rendra sa femme heureuse !

PÉPONET.

Anatole a gagné, depuis deux mois, des sommes fabuleuses à la Bourse... Quand je pense que, moi, j'ai mis vingt ans, comme un imbécile, pour faire fortune.

MADAME DUFOURÉ.

C'est comme nous. Mais, voyez-vous, mon cher Péponet, les affaires de Bourse sont certainement une belle chose... et je comprends que vous donniez votre Emmeline... Mais puisque vous avez deux filles... mariant l'une à un spéculateur, je voudrais marier l'autre à un rentier... afin de parer à toutes les éventualités... Savez-vous que notre cher Raoul a déjà cent cinquante mille francs à lui, rien que du côté de sa tante Anastasie ?...

PÉPONET.

C'est déjà quelque chose.

MADAME DUFOURÉ.

De plus, il a des espérances du côté d'un oncle fort riche... et enfin, toute notre fortune lui reviendra un jour... Vous voyez qu'il y en a de plus malheureux que lui.

PÉPONET.

Sans doute ! sans doute !...

MADAME DUFOURÉ, très-pressante.

Et avec cela, tant de qualités !... tout le portrait de son père... Vous comprenez qu'avec de tels avantages, notre fils ne serait pas embarrassé de lui ; mais il ne tomberait peut-être pas sur un père tel que vous, et dame !... les pauvres mères sont égoïstes... elles pensent un peu à elles !... Avec vous je serais certaine de ne le quitter jamais... Ah ! c'est que, voyez-vous, Péponet, s'il me fallait me séparer de mon fils, j'en mourrais !...

(Elle pleure.)

PÉPONET, se levant.

Remettez-vous... nous verrons... nous reparlerons de cela...

MADAME DUFOURÉ.

Merci ! merci !

PÉPONET.

Dès qu'Emmeline sera mariée avec son cousin. Remettez-vous... remettez-vous!...

BASSECOURT, rentrant, à madame Dufouré.

Ah! voilà votre mari qui vient d'arriver; il regarde le portrait de mademoiselle Eugénie... Comme monsieur Edgard travaille! c'est merveilleux!... Ah! quel charmant garçon que ce jeune homme-là!

PÉPONET.

Oui, il est assez gentil.

MADAME DUFOURÉ.

Et d'une politesse!...

BASSECOURT.

Oh! ce n'est pas précisément cela; mais quelle gaieté! quel entrain! et puis une existence toute de travail et d'aventures! existence que vous avez partagée, n'est-ce pas, monsieur Octave?

OCTAVE.

En effet, monsieur.

BASSECOURT.

Ah! les alouettes ne tombaient pas alors toutes rôties...

OCTAVE.

Si elles étaient tombées, seulement, on les aurait fait rôtir.

BASSECOURT.

Charmant! charmant!... (A madame Dufouré.) Eh bien! madame, ce seul mot explique ces courageuses existences que vous ignorez et que j'admire.

OCTAVE, à part.

Nous verrons bien ce que ça va durer!

BASSECOURT, continuant.

Oui, que j'admire! Ainsi, ce brave jeune homme, dont je puis faire l'éloge, puisqu'il n'est pas là; ainsi, ce cher monsieur Edgard a su triompher des obstacles et se créer une position presque indépendante... car, enfin, il a un certain talent.

PÉPONET.

Mais certainement.

BASSECOURT.

Je sais bien que ce n'est pas un talent sérieux.

OCTAVE, à part.

Bon!

BASSECOURT.

Et qu'il ne fait guère que des pochades ou des caricatures; et, pour moi, je n'aime pas ce genre-là; car, évidemment, la caricature est un genre bâtard, c'est une façon spirituelle de désigner son impuissance; c'est le calembour de la peinture, ce n'en est pas l'esprit.

OCTAVE, à part.

Ça va bien! ça va bien!

BASSECOURT.

Je sais qu'il serait injuste de lui demander quelque chose de réellement beau... Il n'a pas fait d'études sérieuses... son genre d'existence s'y opposait... il n'a jamais su s'astreindre aux exigences de la société... il vit en dehors...

MADAME DUFOURÉ.

Oui, mais il est souvent bien amusant.

BASSECOURT.

Non, dites qu'il est sans façon, voilà tout; trop sans façon même... mais amusant!... A ce compte-là, c'est bien facile d'être amusant! Je serais amusant si je voulais.

OCTAVE.

Mais vous ne voulez pas?

BASSECOURT.

Il n'y a qu'à dire tout ce qui vous tombe dans l'esprit.

OCTAVE, à part.

Encore faut-il qu'il tombe quelque chose... c'est comme les alouettes, ça!

BASSECOURT.

Non, mais voyez-vous, il y a une chose que je ne peux pas comprendre. (Madame Dufouré se lève et va au fond.) C'est un bohême de trente ans; car enfin, ce qui était original à un certain âge devient insipide à un autre, c'est clair!... Par conséquent, votre monsieur Edgard Thévenot...

OCTAVE.

Pardon, cher monsieur Bassecourt, pardon; quelques mots de plus et vous finirez par dire que mon ami Edgard est un de ces hommes que l'on ne peut recevoir.

BASSECOURT.

Comment! comment!

MADAME DUFOURÉ.

Ah! la séance est terminée au jardin.

BASSECOURT, à Octave.

Cependant je ne crois pas que votre ami ait la prétention d'être parfait.

OCTAVE, voyant Edgard.

Ma foi! je n'en sais rien; demandez-le-lui à lui-même, le voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EDGARD, DUFOURÉ.

(Dufouré court à sa femme et serre la main de Péponet et celle de Bassecourt.)

EDGARD, entrant.

Qu'y a-t-il?

OCTAVE, riant.

Rien!... c'est monsieur Bassecourt qui, selon son habitude, t'élevait une statue pour y attacher une corde...

BASSECOURT.

Ne croyez pas...

EDGARD.

Laissez donc!... est-ce que je ne connais pas Octave?... est-ce que je ne vous connais pas vous-même?... Octave est un taquin! (Bas.) Il vous en veut! (Haut.) Je ne vous ai jamais entendu dire du mal de personne, moi!...

BASSECOURT.

N'est-ce pas?

EDGARD.

Il est vrai que je n'écoute jamais que la moitié de ce que vous me dites.

OCTAVE.

Eh bien! c'est dans l'autre moitié...

EDGARD.

Oh! serait-ce possible!... Comment, monsieur Bassecourt, vous m'éreintez?... Vous éreintez tout le monde, du reste!

BASSECOURT.

Mais non, mais non... c'est monsieur Octave!...

EDGARD.

Eh quoi! c'est toi?...

BASSECOURT.

C'est monsieur Octave qui invente cela!

EDGARD.

A la bonne heure!... D'abord, ce serait bien mal de votre part... Je vous aime tant, moi!...

BASSECOURT.

En vérité, je...

EDGARD.

Eh bien, quoi! ce n'est pas votre faute!... vous me plaisez!... (D'un ton singulier.) Je voudrais verser mon sang pour vous.

BASSECOURT.

Oh! c'est une plaisanterie!

EDGARD.

Mon sang, une plaisanterie?... Que vous faut-il donc?

BASSECOURT.

Je veux dire que vous avez toujours l'air de vous moquer des gens.

EDGARD.

Il n'en est rien!

BASSECOURT.

Si fait!

EDGARD.

Je veux que vous mouriez à l'instant si...

BASSECOURT.

Ne plaisantons pas avec ces choses-là!... (A madame Dufouré.) Voilà ce que vous appelez être amusant!

MADAME DUFOURÉ.

Mais oui, je le trouve drôle.

BASSECOURT.

Bon! bon! nous verrons quand votre tour viendra!

MADAME DUFOURÉ.

Mon tour ne peut pas venir, monsieur!

BASSECOURT, entre ses dents.

Alors c'est qu'il est déjà venu.

MADAME DUFOURÉ.

Plaît-il?

BASSECOURT.

Rien!

OCTAVE.

Monsieur Péponet, si vous vouliez reprendre...

PÉPONET, à Edgard.

Voyons, monsieur Edgard, puisque vous avez terminé votre

séance, laissez-nous finir la nôtre. Vous permettez, monsieur Dufouré?

EDGARD. *

C'est juste!... d'autant plus que vous n'avez pas longtemps à être tranquille... Mademoiselle Eugénie est en train de changer de costume, et elle va venir vous chercher.

PÉPONET.

Dépêchons-nous, alors.

DUFOURÉ, à Péponet. **

Mon cher Péponet, le portrait de votre Eugénie est charmant!... Le cheval est parfait!

BASSECOURT, bas à Edgard.

Se faire peindre à cheval... quelle niaiserie!... elle ne sait pas y monter!

EDGARD.

Eh bien! c'est pour apprendre.

MADAME DUFOURÉ, à son mari.

Qu'avez-vous donc, Ernest?... il y a un nuage sur votre front.

DUFOURÉ.

Rien, rien, chère amie, et s'il pouvait y en avoir un, ta vue seule le dissiperait.

EDGARD, à Bassecourt.

Hein! qu'en dites-vous?... après vingt-cinq ans de mariage!

MADAME DUFOURÉ.

Vingt-deux!

BASSECOURT, à Edgard.

Vingt-deux! et leur fils en a vingt-quatre!...

EDGARD.

- Eh bien! c'est qu'ils s'aimaient avant!

MADAME DUFOURÉ.

Vous avez beau dire, Ernest, vous semblez douloureuseent affecté...

DUFOURÉ.

Mais je t'assure, chère amie!...

MADAME DUFOURÉ.

Si! si!...

* Dufouré, Mme Dufouré, Péponet, Bassecourt, Octave, Edgard.

** Mme Dufouré, Dufouré, Péponet, Bassecourt, Octave, Edgard.

EDGARD. *

Allons, monsieur Dufouré, on ne peut pas tromper les yeux qui vous aiment. (A madame Dufouré.) Madame, je vais tout vous dire.

DUFOURÉ, jouant la confusion.

Monsieur Edgard, je vous en prie!... En vérité... une action aussi simple...

EDGARD.

Figurez-vous que ce pauvre Dufouré est encore tout ému d'un tableau que nous avons eu sous les yeux ce matin ensemble...

DUFOURÉ.

Mais non, cela n'est pas!

EDGARD. **

Une pauvre femme avec deux enfants... une profonde misère... Nous la suivions depuis un quart d'heure, et ce cher Dufouré, aussi délicat que généreux, n'avait point encore osé lui faire son offrande... Mais, arrivés près d'ici... devant un groupe de quinze ou vingt promeneurs, monsieur Dufouré triomphe enfin de sa timidité!... La vue des gens qui le regardent lui donne de la hardiesse... Spectacle touchant!... il s'approche et vide sa bourse dans le tablier de la pauvresse!...

MADAME DUFOURÉ.

Je le reconnais bien là, le prodigue!

EDGARD.

Rassurez-vous! la bourse n'était pas pleine! elle ne contenait que quatre-vingts centimes!

DUFOURÉ.

Hélas! oui, c'est toujours comme cela!... quand l'occasion se présente...

EDGARD.

C'est comme un fait exprès!

DUFOURÉ, à Edgard.

Monsieur! doutez-vous donc...

EDGARD.

Moi! douter après ce que j'ai vu?... devant cette affliction qui dure encore?... Bien mieux, je vous dirai, monsieur Dufouré, que c'est aller trop loin!... Il faut se faire une raison,

* Dufouré, Edgard, Mme Dufouré, Péponet, Bassecourt, Octave.

** Bassecourt, Dufouré, Edgard, Mme Dufouré.

que diable!... on ne peut pas secourir toutes les infortunes!... Prendre les choses à cœur comme vous le faites, ce n'est pas vivre, ce n'est pas vivre!...

DUFOURÉ, à Bassecourt.

Cet animal-là, on ne sait jamais s'il parle sérieusement ou s'il se moque de vous.

BASSECOURT.

Oh! je ne crois pas... seulement...

(Il rit.)

DUFOURÉ.

Comment, seulement!

(Il remonte en suivant Bassecourt.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EMMELINE, EUGÉNIE, puis ANATOLE.

EUGÉNIE.

Comment! la séance n'est pas encore levée?... Mais vous n'y songez pas, mon père... nous avons du monde à dîner... vous ne pouvez recevoir en garde national.

PÉPONET.

Mais...

EUGÉNIE.

J'en suis bien fâchée!... en voilà assez pour aujourd'hui.

OCTAVE, regardant Emmeline.

De grâce! encore quelques instants!...

EUGÉNIE.

Cinq minutes! j'y consens; mais hâtez-vous!...

PÉPONET, voyant Anatole.

Tiens! ce cher cousin!

ANATOLE salue tout le monde, serre la main à Péponet, et offre un bouquet à Emmeline et un autre à Eugénie. *

Mesdames, messieurs, c'est absurde d'apporter des fleurs à la campagne, mais j'espère que vous aurez quelque indulgence en faveur de l'intention.

EUGENIE, prenant le bouquet.

Il est délicieux!

(Emmeline pose froidement le sien sur la table.)

* Mme Dufouré, Edgard, Eugénie, Bassecourt, Péponet, Anatole, Dufouré, Emmeline, Octave.

PÉPONET.

Ce cher Anatole! c'est un garçon char...

OCTAVE, lui coupant la parole.

Ne parlez pas! je tiens la bouche!...

ANATOLE, à Péponet.

Ce chemin de fer ne marchait pas!... J'avais une telle hâte d'être près de vous, que je n'ai pas voulu attendre Lecardonel... Il viendra par le premier convoi... A propos, cher beau-père, car désormais je veux vous donner ce titre...

PÉPONET.

C'est...

(Il s'arrête sur un geste d'Octave.)

ANATOLE, continuant.

J'ai passé chez votre notaire... le contrat sera prêt dans quelques jours... je l'ai pressé vivement.

PÉPONET, très-roide et ouvrant à peine la bouche.

Ces amoureux sont toujours ainsi...

OCTAVE, à Anatole.

Monsieur, je vous en prie...

ANATOLE, à Octave.

Ah! pardon, monsieur, pardon.

EDGARD, à Bassecourt.

Il est très-bien, ce monsieur Anatole! très-bien! très-bien!

BASSECOURT. *

Oh! oui, seulement...

(Il lui parle bas.)

ANATOLE, à Emmeline.

Chère cousine, j'ai acheté un nouveau cheval... un bai brun magnifique!... Je veux qu'il soit consacré uniquement à votre service, et sitôt après notre mariage...

OCTAVE, vivement.

La séance est terminée.

EUGÉNIE. **

A la bonne heure!... Allons, papa, enlevez tout cela.

(Elle lui ôte son shako, etc.)

PÉPONET.

Un moment.

* Mme Dufouré, Edgard, Péponet, Eugénie, Dufouré, Emmeline Octave, Anatole.

** Mme Dufouré, Edgard, Péponet, Eugénie.

EDGARD.

Le désarmement de Mars!

MADAME DUFOURÉ, regardant Eugénie.

Quelle vivacité enfantine!... quelle grâce charmante!...

ANATOLE, à Péponet.

Ma foi! sur le contrat, j'avais envie de faire mettre le chiffre rond... vous savez... trois cent mille francs?

PÉPONET, vivement.

Du tout!... nous nous sommes arrêtés à deux cent cinquante mille, et je ne donne pas un sou de plus.

EMMELINE, à Octave.

Mon Dieu! comme vous semblez triste!

OCTAVE.

Hélas! c'est que je désespère.

EMMELINE.

Pourquoi?

OCTAVE.

Il y a tant d'obstacles entre nous!

EMMELINE.

Et vous avez peur?

OCTAVE.

Oui, mais je lutterai jusqu'au bout! je vous aime tant!

MADAME DUFOURÉ, à Eugénie.

Vous avez vu mon fils au jardin?

EUGÉNIE.

Mais non, madame.

MADAME DUFOURÉ.

Le pauvre enfant!... il est si timide!... je vais le chercher... (A Dufouré.) Viens-tu avec moi, Ernest?

DUFOURÉ.

Non, je retourne à la maison... M'accompagnez-vous, Bassecourt?

(Madame Dufouré sort.)

BASSECOURT.

Volontiers... Sans adieu, Péponet.

(Ils sortent.)

EUGÉNIE. *

Mais aide-moi donc, Emmeline! Emmenons papa.

(Elle veut prendre le sabre.)

* Edgard, Eugénie, Péponet, Anatole, Emmeline, Octave.

PÉPONET.

Laisse mon sabre !... il n'y a que moi qui puisse y toucher!

EUGÉNIE.

Dépêchez-vous, ou je viens vous chercher.

ANATOLE.

Permettez, chère belle-sœur!

(Il lui offre le bras.)

EUGÉNIE, le prenant.

Viens donc, Emmeline.

EMMELINE, bas à Octave.

Courage! (Octave saisit sa main et la porte à ses lèvres. — Effrayée.) Ah!...

EUGÉNIE, se retournant.

Quoi?

PÉPONET.

Qu'est-ce?

EMMELINE.

Rien! le pied m'a tourné.

(Elles sortent avec Anatole. Péponet va au fond ; il quitte sa tunique, met sa robe de chambre et garde son sabre sous le bras.)

SCÈNE IX.

PÉPONET, OCTAVE, EDGARD.

OCTAVE, bas à Edgard, avec tristesse. *

Allons! voici l'heure de la retraite... Il me faut attendre à demain pour revoir Emmeline.

EDGARD.

A moins que monsieur Péponet n'emploie la persuasion pour nous retenir à dîner. (Voyant Péponet, qui a débouclé son sabre et le tient à la main, se diriger vers eux.) Le voici qui vient à nous et il est armé!... Voudrait-il employer la violence?...

OCTAVE.

Tu railles toujours!

PÉPONET. **

Eh bien! nous avons fait encore une bonne séance aujourd'hui... à part l'œil crevé!

* Edgard, Octave, Péponet.
** Octave, Edgard, Péponet.

EDGARD, regardant le portrait.

Tiens! c'est vrai !...

OCTAVE, à Edgard comme saisi d'une inspiration.

Oh! un moyen de rester peut-être!... (A Péponet.) C'est la moindre des choses... j'y ai déjà retouché... seulement il ne faudrait pas laisser sécher la couleur.

EDGARD.

Oh! non, ne laissons pas sécher les couleurs.

OCTAVE.

Et, si vous vouliez... tout de suite, après dîner...

PÉPONET.

Oh! mon Dieu! nous aurons une séance demain de bonne heure... je me lève avec le soleil...

OCTAVE.

C'est qu'une nuit tout entière...

PÉPONET.

Bah! elles sont si courtes... (A Edgard.) Et le portrait équestre de ma fille?

EDGARD, à Octave.

Attends! je vais essayer à mon tour!... (Haut.) Vous serez content... seulement, il m'est venu une idée... je voudrais une séance dans la soirée...

PÉPONET.

Pourquoi faire?

EDGARD.

Pour faire un clair de lune... Une femme à cheval dans un clair de lune, il n'y a rien de joli comme cela.

PÉPONET.

Mais au fait, non... on ne verrait pas assez bien les arbres du parc...

EDGARD.

Cependant...

PÉPONET.

J'aime mieux du soleil.

EDGARD.

Eh bien! on pourrait concilier les choses... si je faisais la lune qui se lève et le soleil qui se couche?...

PÉPONET.

La lune qui se lève et le soleil qui se couche?... oui, au fait... (Se ravisant.) Non! non!

EDGARD, à part.

Pas moyen! il est désespérant ce bonhomme-là!

PÉPONET.

J'aime mieux le soleil de midi.

EDGARD, à part.

Avec le canon du Palais-Royal.

PÉPONET.

Un beau soleil tapant sur la maison... vous avez mis la maison?

EDGARD.

Parbleu! je crois bien!

PÉPONET.

Avec toutes les fenêtres?

EDGARD.

Oui! oui! oui! même celles qui sont par derrière.

PÉPONET.

Ça en fera beaucoup...

EDGARD.

Non! ça donne de l'air... et il n'y a jamais trop d'air dans un paysage.

PÉPONET.

Comment?... (Il porte son sabre sur une table.)

OCTAVE, bas.

Prends garde!... il finira par s'apercevoir...

EDGARD.

Lui?... jamais de sa vie!

PÉPONET.

Maintenant, messieurs, je ne vous renvoie pas; mais comme il est probable que vous n'y serez plus quand je reviendrai... je vous dis au revoir.

EDGARD.

Au revoir, monsieur Péponet.

PÉPONET.

Je vous engagerais bien à rester avec nous...

EDGARD.

Mais, monsieur Péponet... nous...

PÉPONET, vivement.

Oui, vous avez des affaires... je comprends cela... ne vous gênez pas... D'abord, chez moi, on est libre comme l'air.

EDGARD.

Merci, merci, mon cher monsieur Péponet!... vous nous

mettez à notre aise... Figurez-vous que nous n'osions pas nous en aller.

PÉPONET.

Quel enfantillage!... Eh bien! maintenant vous êtes prévenus, et à l'avenir, vous ferez comme chez vous... adieu!... à demain!... (A Octave.) A l'heure que vous voudrez... je vous le répète : je me lève au chant du coq!... Adieu!... adieu!...

(Germain entre pour enlever le chevalet, le tableau, etc.)

EDGARD, à Octave.

Allons! nous n'avons plus qu'à mettre à la voile.

PÉPONET, à Germain.

Ah! Germain... n'oubliez pas de me prévenir dès que monsieur Vertillac arrivera.

(Germain s'incline et sort.)

OCTAVE, à part.

Mon oncle!

EDGARD, étonné.

Vertillac!

PÉPONET, s'arrêtant.

Plaît-il?

EDGARD.

Ne venez-vous pas de nommer monsieur Vertillac?

PÉPONET.

Oui!

EDGARD.

L'ancien notaire qui a acheté, il y a quelques années, une charge d'agent de change?

PÉPONET, redescendant.

Oui!... Est-ce que vous le connaissez?

EDGARD.

Moi?... je ne l'ai jamais vu; mais Octave le connaît beaucoup, lui.

PÉPONET.

Bah! il a fait son portrait?

EDGARD.

Non... mais c'est son oncle!

PÉPONET, courant à Octave. *

Son oncle!... Vertillac est votre oncle?

OCTAVE.

Oui, monsieur.

* Octave, Péponet, Edgard.

PÉPONET.

Mais il est millionnaire !

OCTAVE, souriant.

Cela n'empêche pas !

PÉPONET.

Pardieu !... je crois bien... au contraire !... (Lui serrant la main.) Ce cher monsieur Octave !... Oh !... par exemple !... voilà un de ces hasards !.. Au reste, c'est assez curieux ; mais il semblait que je sentisse cela !

EDGARD.

Comment?

PÉPONET.

Oui ; quand je voulais absolument vous retenir à dîner.

EDGARD, à part.

Eh bien ! elle est forte, celle-là !

PÉPONET.

Il y avait quelque chose qui me disait que vous deviez connaître le convive que j'attendais... Hein !... est-ce bizarre ?...

EDGARD, très-sérieux.

On a comme cela des pressentiments !...

PÉPONET.

Oh ! moi, j'en ai toujours. (A Octave.) Mais, est-ce assez heureux que je ne vous aie pas laissé partir ?... c'est que vous le vouliez absolument !... maintenant, j'espère que vous ne pouvez plus me refuser? (A Edgard.) Il ne peut plus me refuser !

OCTAVE.

Pardon... je...

PÉPONET.

Ce cher Vertillac !... va-t-il être agréablement surpris !

OCTAVE.

Oh ! j'en doute, et même, si vous le permettez...

(Fausse sortie.)

PÉPONET, riant et le retenant.

Ah ! ah ! nous avons fait quelques farces à ce cher Vertillac ?... quelques petites dettes qu'il lui aura fallu payer pour son coquin de neveu, et son coquin de neveu a peur d'être grondé ?...

OCTAVE.

Non, monsieur, ce n'est pas cela.

PÉPONET. *

Alors, ça ne doit pas valoir la peine d'en parler. (A part.) Le neveu d'un millionnaire! et moi qui l'ai marchandé à propos de ce portrait!... Ah! si j'avais su qu'il travaillait pour son plaisir!

(Germain entre pour ranger.)

EDGARD, à qui Octave parlait bas.

Bah! laisse aller les choses!...

OCTAVE.

Mais tu sais bien que je suis fâché avec mon oncle depuis que j'ai préféré la peinture aux affaires.

PÉPONET.

Dites-moi... Je sais que Vertillac est garçon et que, conséquemment, il n'a pas d'héritiers directs... a-t-il beaucoup de neveux?

OCTAVE.

Je suis le seul.

PÉPONET.

Le seul neveu!... (A Germain.) Germain?

GERMAIN.

Monsieur?

PÉPONET.

Tu porteras les chevalets et les boîtes de ces messieurs dans le pavillon... (Aux jeunes gens.) Il y a là deux petits logements où vous ne serez pas trop mal... je voulais toujours vous les offrir...

EDGARD, à part.

Il y a mis de la réflexion!

PÉPONET.

Ce n'est pas splendidement décoré; mais enfin... vous m'excuserez... à la guerre, comme à la guerre!...

OCTAVE.

Mais, monsieur Péponet!...

EDGARD.

Ah çà, permettez!... je ne suis pas le neveu d'un millionnaire, moi!

PÉPONET.

Non! mais vous êtes l'ami de monsieur Octave Delcroix... vous êtes, comme lui, un artiste de talent et, à ce double titre, vous ne devez pas non plus loger ailleurs que chez moi.

* Octave, Edgard, Péponet.

OCTAVE.

Cependant, monsieur...

PÉPONET.

Je ne vous écoute pas... c'est une affaire arrangée!... D'abord, monsieur Edgard consent?...

EDGARD.

Si je consens!... mais c'est-à-dire que je me croirais le dernier des ingrats si je refusais une hospitalité offerte de si bon cœur et si instantanément.

PÉPONET, à Octave.

Vous l'entendez?

EDGARD, avec enthousiasme.

Ah! monsieur Péponet! si tous les grands propriétaires vous imitaient!... l'hospitalité gratuite!... comme on en est loin aujourd'hui!

PÉPONET.

Il faut être juste, tous les artistes n'ont pas...

EDGARD.

Un oncle millionnaire!... c'est vrai!...

PÉPONET.

Oh! je ne parle pas de cela; la fortune n'ajoute rien au mérite des gens.

EDGARD.

Non, mais elle le fait bien valoir. Ainsi, c'est incroyable ce qu'il y a de personnes qui ne veulent reconnaître de talent à un homme que lorsqu'elles le voient passer en brillant équipage.

PÉPONET.

Ah! vous avez raison! il y en a beaucoup!

EDGARD.

Bien plus que vous ne croyez, mon cher monsieur Péponet.

OCTAVE, voulant l'arrêter.

Edgard!

EDGARD.

Eh bien, quoi? mais monsieur Péponet sait cela comme moi!

PÉPONET.

Parbleu! il suffit d'avoir un peu vécu.

EDGARD.

Je gage qu'il devine bien de qui je veux parler!

PÉPONET.

Oh! je m'en doute.

EDGARD.

Au reste, je ne nomme personne.

PÉPONET, à Octave.

Non... nous ne nommons personne!...

(Péponet rit tout seul.)

OCTAVE, à part.

Oh! si j'osais lui parler!

EDGARD, à Octave.

Qu'as-tu donc?

OCTAVE.

Monsieur Péponet paraît si bien disposé à notre égard!... Si je tentais la fortune?

EDGARD.

Comment?

OCTAVE.

Si je lui demandais la main d'Emmeline?

EDGARD.

Bah! tu voudrais...

OCTAVE.

Oui, j'y suis décidé!...

EDGARD.

Eh bien! tu as raison! (A part.) Après tout, mieux vaut trancher dans le vif et ne pas vivre avec des illusions.

PÉPONET.

Pardon, pardon; mais je flâne, je bavarde... et ma toilette qui...

OCTAVE, tremblant. *

Pardon, monsieur; mais... je désirerais vivement vous parler...

PÉPONET.

A moi, cher ami?... et quand cela?

OCTAVE.

Sur-le-champ, si vous le voulez bien...

PÉPONET.

Diable! diable!... c'est que je suis un peu... mais je n'ai rien à vous refuser.

EDGARD. **

Moi, je vais veiller à notre installation, puisque vous voulez absolument...

PÉPONET.

C'est convenu!... Veillez aussi à ce qu'on ne me crève pas l'autre œil.

EDGARD.

Soyez tranquille! (Bas à Octave.) Courage! je reviens!... (Haut.) Ne vous dérangez pas, monsieur Péponet.

(Il sort.)

SCÈNE X.

PÉPONET, OCTAVE.

PÉPONET.

Je suis tout à vous, cher ami.

OCTAVE.

Pardon! mais je suis si ému de la bienveillance que...

PÉPONET.

Bon! bon!... pas de compliments! Le neveu de mon ami Vertillac n'est-il pas un peu de ma famille?

OCTAVE.

Que de bontés!

PÉPONET.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous saurez que je suis toujours ainsi avec les gens que j'aime... et vous m'avez plu tout de suite... Du reste, vous avez dû le remarquer... D'abord, moi, je suis très-expansif... je ne sais pas cacher ce que j'éprouve... c'est quelquefois un défaut; mais que voulez-vous?... on ne se refait pas!

(Ils s'asseyent à la table du milieu.)

OCTAVE.

Monsieur, je voulais...

PÉPONET.

Ah! mais, pardon... dites-moi donc, comment se fait-il que mon ami Vertillac ne m'ait jamais parlé de vous depuis plus de trois ans que je le connais?

OCTAVE.

C'est que nous étions brouillés même avant cette époque.

PÉPONET.

Une brouille si longue!... et à quel propos?

OCTAVE.

Mon oncle me défendait de m'occuper de peinture.

PÉPONET.

Bien! je devine!... vous étiez jeune, vous avez fait un coup de tête, et aujourd'hui vous vous en repentez, j'en suis sûr?

OCTAVE.

Permettez!...

PÉPONET.

Allons! pas de fausse honte!... Vertillac va venir... vous vous raccommoderez, je m'en charge!

OCTAVE.

Je doute fort que...

PÉPONET.

Refuseriez-vous de lui tendre la main?

OCTAVE.

Non, certes!

PÉPONET.

Eh bien! ça marchera tout seul... Ah! ah! c'est qu'il ne faut pas rester brouillé avec Crésus, quand Crésus n'a que vous d'héritier.

OCTAVE.

Oh!

PÉPONET.

Oui, vous ne tenez pas à l'argent pour l'argent lui-même; vous êtes comme moi. Mais enfin la fortune ne nuit jamais, je vous l'assure, quand on sait en faire un bon usage... Ah! à propos! (Se rapprochant d'Octave.) Il faut que je vous donne un conseil... c'est au sujet de monsieur Edgard...

OCTAVE.

Comment?

PÉPONET.

Vous voyez que je l'ai parfaitement reçu à cause de vous... mais, si vous m'en croyez, vous vous en détacherez... Vous comprenez, dans votre position... neveu d'un millionnaire!...

OCTAVE.

Permettez!... Edgard est un digne et brave garçon, à l'amitié duquel je tiens beaucoup.

PÉPONET.

Eh bien! précisément!... c'est pour cela qu'il faut rompre avec lui, peu à peu... parce que si vous restez intimement

liés, suivez-moi bien, comme il est pauvre, il vous emprun-tera tôt ou tard de l'argent, et cela vous brouillera.

OCTAVE.

Vous vous trompez.

PÉPONET.

Enfin, je vous dis cela dans votre intérêt; vous réfléchirez... Mais, voyons, qu'aviez-vous à me dire?

OCTAVE, tremblant et se rapprochant.

Monsieur Péponet... je suis amoureux comme un fou!

PÉPONET, riant.

Vos moyens vous le permettent.

OCTAVE.

Et mon bonheur dépend de vous.

PÉPONET.

Oh! oh! j'ai donc quelque pouvoir sur la personne en question?

OCTAVE.

Mais... vous avez le pouvoir qu'ont tous les pères sur leurs enfants.

PÉPONET.

Bah! il s'agirait de l'une de mes filles?

OCTAVE, tremblant.

Oui, monsieur.

PÉPONET.

Allons! allons! il ne faut pas trembler ainsi.

OCTAVE, avec espoir.

Quoi!... je pourrais espérer?...

PÉPONET.

Ai-je donc l'air si farouche?

OCTAVE.

Oh! monsieur!

PÉPONET, avec bonhomie.

Ah çà! est-ce que vous croyez que je ne me doutais de rien?

OCTAVE.

Quoi! vous aviez remarqué?

PÉPONET.

Parbleu!

OCTAVE, se levant.

Et cependant vous daigniez m'accueillir dans votre famille?

PÉPONET.

Je vous ai dit que vous m'aviez plu tout de suite... et, je puis vous ouvrir mon cœur... quoique vous croyant sans fortune, j'avais des vues sur vous.

OCTAVE.

Mais c'est un rêve!

PÉPONET, se levant.

Oh! je ne vous cacherai pas que je vous aime mieux dans la position où vous êtes. (Octave veut parler.) Je vous dirais le contraire que vous ne me croiriez pas... Bref, vous êtes le neveu de Vertillac, vous serez riche, cela ne gâte rien! (Lui prenant la main.) Ce cher enfant!... Ainsi, c'est Eugénie que vous aimez?

OCTAVE.

J'apprécie, comme elles le méritent, la grâce et les qualités de mademoiselle Eugénie...

PÉPONET.

Elle est charmante!

OCTAVE.

Mais celle à laquelle je voudrais pouvoir consacrer ma vie entière... c'est sa sœur aînée.

PÉPONET, stupéfait.

Ah bah!

OCTAVE.

C'est mademoiselle Emmeline.

PÉPONET.

Diable! diable! mais c'est que je me suis déjà arrangé avec mon cousin Anatole; tout est même convenu... Il est vrai qu'il n'y a rien d'écrit... mais c'est égal... j'aurais préféré... Ah! c'est contrariant... Et vous êtes bien sûr que c'est Emmeline...

OCTAVE, avec amour.

Oh! monsieur!...

PÉPONET.

C'est fâcheux!... Vous savez qu'elle est née d'un premier mariage?

OCTAVE.

Oui, monsieur; mais qu'importe?

PÉPONET.

Il importe que ma première femme était moins riche, et que par conséquent...

OCTAVE.

Qu'est-ce que cela fait?

PÉPONET.

Cela fait... cela fait... (A part.) A-t-il la tête dure, donc! (Haut.) Cela fait que la fortune d'Emmeline est moins belle que celle d'Eugénie.

OCTAVE.

De grâce, monsieur, n'insistez pas! Le cœur, vous le savez, ne varie pas suivant l'importance d'une dot, et mon cœur appartient à mademoiselle Emmeline.

PÉPONET.

Le cœur!... le cœur!... Réfléchissez!...

OCTAVE.

Oh! je n'ai point à réfléchir!

PÉPONET. *

Mais que va dire Anatole?... C'est encore bien heureux qu'il n'y ait rien d'écrit!

OCTAVE.

Ainsi, monsieur, vous consentez?

PÉPONET.

Eh! eh!... je ne dis pas non... je ne refuse pas!...

OCTAVE.

Oh! c'est trop de bonheur, et je vais...

PÉPONET.

Permettez, mon ami, permettez!... Encore un moment et jouons cartes sur table!... Je sais qu'on s'est plu à faire courir des bruits... à répandre que je donnais deux cent mille francs à chacune de mes filles... Je commence par vous déclarer qu'il n'en est rien... que l'on s'est trompé...

OCTAVE, joyeux, l'écoutant à peine.

Oui, monsieur.

PÉPONET.

Vous ne m'écoutez pas.

OCTAVE.

Permettez-moi... je...

PÉPONET.

Ces bruits sont complétement faux! Vous comprenez bien que je ne puis... me mettre sur la paille pour mes enfants?

OCTAVE.

C'est trop juste!

* Octave, Péponet.

PÉPONET.

Anatole m'avait fait monter beaucoup plus haut que je ne voulais; mais je vous avouerai que cela me gênait fort... Et puis, vous, un artiste, vous n'avez pas besoin...

OCTAVE, de même.

Oui, monsieur.

PÉPONET.

Bref, j'aurais désiré ne donner que cinquante mille francs.

OCTAVE.

Cinquante, vingt-cinq, rien même, si vous le voulez!

PÉPONET.

Comment, rien?... Un Péponet marier sa fille sans dot!... Que dirait le monde? Non, non, cela ne se peut et je ne le voudrais pas!... Tenez, je suis rond... je donne cinquante mille francs à Emmeline, et comme j'ai besoin de mes capitaux, je vous en servirai la rente... Quant à l'oncle Vertillac, comme il est très-riche, il pourra faire davantage... vous donner de l'argent liquide... Mais la dot de ma fille sera hypothéquée sur un immeuble... soyez tranquille!

OCTAVE.

Mais je suis bien tranquille aussi! (Avec amour.) Chère Emmeline!... qu'il me tarde de lui apprendre...

PÉPONET, poursuivant son idée.

Seulement, nous mettrons cent cinquante mille francs sur le contrat?

OCTAVE.

Oui, monsieur!... Le contrat! que ce mot est doux!

PÉPONET, de même.

Et puis, par un petit acte fait d'avance, nous nous arrangerons... C'est pour le monde, vous comprenez?

OCTAVE, sans l'écouter.

Parfaitement!

PÉPONET, à part.

Il n'est pas tracassier du tout! (Haut.) Maintenant, dites-moi un peu, que croyez-vous que vous donne votre oncle?

OCTAVE, qui pense à autre chose.

Tout ce que vous voudrez.

PÉPONET.

Comment! tout ce que je voudrai?

OCTAVE.

Pardon! vous me demandiez...

PÉPONET.

Ce que l'oncle Vertillac ferait pour vous.

OCTAVE.

Mais, je vous l'ai déjà dit bien des fois, monsieur, mon oncle et moi nous sommes fâchés.

PÉPONET.

Bah! je me charge de raccommoder les choses aujourd'hui même.

OCTAVE.

Oh! alors...

PÉPONET.

Alors, il faudra bien qu'il délie les cordons de sa bourse. Ne vous occupez pas de cela. Laissez-moi faire, je le travaillerai...

OCTAVE.

Oh! monsieur, je vous devrai tout! Combien je suis heureux!... Si vous saviez comme j'avais peur!

PÉPONET.

Cher enfant!

OCTAVE.

Les mots me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance.

PÉPONET.

Moi-même... je suis tout ému...

OCTAVE.

Ainsi, c'est bien convenu?

PÉPONET.

Oui, cinquante mille...

OCTAVE, continuant sans l'écouter.

Je suis accepté, accepté par vous, et il m'est permis de faire connaître mon bonheur à mademoiselle Emmeline?

PÉPONET.

Allez, mon ami. (Tirant sa montre.) Fichtre!... mais je ne serai jamais prêt... A tout à l'heure, mon enfant!

OCTAVE, le conduisant.

A tout à l'heure, monsieur!

PÉPONET.

Dis ton père!

OCTAVE, dans ses bras.

Mon père!

PÉPONET.

Allons! je vais m'habiller.

(Il se dirige vers la droite.)

OCTAVE.

Et moi je vais tout dire à Emmeline!

(Il s'élance vers le fond.)

PÉPONET, sur le seuil.

C'est égal, mon cher ami...

OCTAVE, l'arrêtant à la porte du fond.

Monsieur?

PÉPONET, commençant à ôter sa robe de chambre.

Je vous assure que du côté d'Eugénie l'affaire était meilleure.

OCTAVE.

Je ne m'occupe pas de ma fortune, mais de mon bonheur, et je vous le devrai! Merci!

(Il se sauve.)

PÉPONET, ôtant sa cravate.

C'est un bien honnête garçon!

(Il entre à droite.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

EDGARD, OCTAVE. (Au lever du rideau, Octave entre précipitamment. Edgard est assis et dessine.)

EDGARD. *

Ah! te voilà; je te cherche partout.

OCTAVE.

Je ne l'ai trouvée nulle part... je ne sais où elle est.

EDGARD.

Qui cela?

OCTAVE.

Emmeline!...

EDGARD.

Que lui veux-tu?

OCTAVE, joyeux.

Je veux lui apprendre que je suis le plus heureux des hommes.

EDGARD.

Bah!

OCTAVE.

Oui, mon ami, elle est à moi!

EDGARD, chantant.

C'est ta compagne. (Parlé.) Pas possible!

OCTAVE.

Ici même, tout à l'heure, monsieur Péponet m'a accordé sa main.

EDGARD.

Toujours parce que tu es le neveu de ton oncle?

* Edgard, Octave.

OCTAVE.

Tu te trompes... Avant de savoir cela, il avait déjà deviné mon amour.

EDGARD.

Qu'est-ce que tu me chantes là?...

OCTAVE.

Il le considérait même d'un œil souriant.

EDGARD.

Ah çà! mais nous faisons poser papa.

OCTAVE.

Non, mon ami, non! Monsieur Péponet m'a avoué que, tout en me sachant pauvre, il avait des vues sur moi, qu'il rêvait même déjà mon bonheur à venir, et je suis bien convaincu que lors même que mon oncle ne ferait rien pour moi, ma position auprès de monsieur Péponet serait toujours la même.

EDGARD.

En vérité!

OCTAVE.

Si tu l'avais entendu, tu ne pourrais plus douter.

EDGARD.

Ah çà! mais ce n'est plus mon Péponet; on me l'a changé! c'est un Péponet nouveau! Et moi qui avais déjà fourré l'ancien dans ma galerie des faux bonshommes!...

OCTAVE.

Tu étais injuste.

EDGARD.

Je le vois bien! et parbleu! j'en suis enchanté, ravi!... Je vais le rayer des deux mains!... un faux bonhomme de perdu, dix de retrouvés!... Ah çà! dis-moi, vous avez parlé de la question matérielle, de sa majesté l'Argent?... (Octave fait un geste.) Qu'est-ce que tu veux, puisqu'il en faut pour vivre!... Voyons, que t'a-t-il dit à propos de la dot?

OCTAVE.

Oh! il m'en a parlé longuement.

EDGARD.

Bon! qu'est-ce qu'il donne à sa fille?

OCTAVE.

Je t'avoue que je n'ai pas trop fait attention... Cependant, je crois qu'il a dit cinquante mille francs, dont il nous fera la rente...

EDGARD.

Ah! parfait! ah! très-bien! j'y suis maintenant!... Voilà mon Péponet retrouvé... le vrai Péponet qui a exploité ton amour, qui a fait une affaire... (Frappant dans son album.) Décidément il y restera! Sais-tu combien il donnait à l'autre? deux cent cinquante mille francs!... Anatole vient de me le dire.

OCTAVE.

Eh! que m'importe?... Ne vas-tu pas devenir un homme d'argent, toi aussi?... Ce que je veux, c'est Emmeline, c'est elle seule. Dois-je, quand il s'agit d'elle, m'intéresser à une misérable question de billets de banque?

EDGARD.

Allons, j'ai tort... tu es un brave garçon; épouse et laissons le Péponet pour ce qu'il vaut...

OCTAVE.

Il est meilleur que tu ne le crois, et une fois dans la famille, j'espère bien que je pourrai te servir auprès de ma petite belle-sœur, auprès d'Eugénie.

EDGARD.

Bon! bon! je n'ai pas d'oncle millionnaire... ne t'inquiète pas de cela.

OCTAVE.

Comment! ne l'aimes-tu pas?

EDGARD.

On n'a jamais pu savoir... la justice informe!...

OCTAVE.

Cependant, quand tu es loin d'elle...

EDGARD.

Eh bien! oui, quand je suis loin d'elle, il me semble que je l'aime; mais quand elle est près de moi, je la reprends en grippe. (Octave sourit.) Parole d'honneur! elle m'agace! elle me crispe!... Une petite fille qui ne pense qu'à sa toilette, qui n'aime que le plaisir, et qui juge un mari sur la quantité de chevaux qu'il possède dans ses écuries ou le nombre de cachemires qu'il peut donner à sa femme! Tiens, décidément, je crois que je ne l'aime ni de près ni de loin.

OCTAVE.

Ah! quel original tu fais!

EDGARD.

Mais il ne s'agit pas d'elle, il s'agit de sa sœur, cette douce

Emmeline, qui a pris pour elle seule toutes les qualités de la famille... Tiens, la voici!

OCTAVE, courant à elle.

Venez, mademoiselle, venez vite que je vous apprenne une bonne nouvelle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, EMMELINE.

EMMELINE. *

Qu'est-ce donc? Je viens de rencontrer mon père... il paraissait tout joyeux...

EDGARD, à part.

Je le crois bien! il gagne deux cent mille francs!

OCTAVE, avec feu.

Combien je vous aime!

EMMELINE, effrayée.

Prenez garde!

OCTAVE.

Ne craignez rien! j'ai le droit maintenant de vous parler de mon amour... votre père m'y autorise.

EMMELINE.

Mon père?

EDGARD.

Eh oui! chère enfant! Octave a demandé votre main, et il l'a obtenue...

EMMELINE, contenant sa joie.

Oh! mon Dieu!

(Elle s'assied au milieu.)

EDGARD.

Ne contraignez pas votre cœur; il est heureux, n'est-ce pas?... eh bien! laissez-le parler.

EMMELINE.

Oui, vous avez raison, monsieur Edgard. D'ailleurs, je ne sais pas feindre. Peut-être devrais-je recevoir froidement cette nouvelle, qui pourtant me rend bien heureuse.

OCTAVE.

Chère Emmeline!

* Octave, Emmeline, Edgard.

EMMELINE.

Mais je n'ai pas été élevée comme les autres jeunes filles : orpheline, dès ma première enfance, je n'ai jamais été entourée des soins d'une mère; car la seconde femme de mon père ne m'aimait pas, et j'ai bien souvent pleuré en silence de l'abandon dans lequel je vivais; aussi toute la tendresse que Dieu avait donnée à mon âme, ai-je dû l'y refouler jusqu'au jour où vous m'avez parlé de votre amitié. (A Edgard.) Aussi, je vous l'avoue, si mon père avait refusé, j'aurais été bien malheureuse!...

OCTAVE.

Chère enfant!

EMMELINE.

C'est que, voyez-vous, mon père n'aime pas les artistes, et je craignais qu'il ne vous mît dans l'obligation de renoncer à moi ou de suivre une autre carrière.

EDGARD.

Et, dans ce cas, qu'eussiez-vous conseillé à Octave?

EMMELINE.

Mais de demeurer fidèle à la peinture et de m'oublier... Je n'aurais pas voulu qu'un jour à venir mon mari pût me reprocher un sacrifice...

EDGARD.

Eh bien! rassurez-vous : monsieur Péponet n'a mis aucune condition à votre bonheur.

EMMELINE. *

Oui, notre bonheur!... Je travaillerai près de vous dans votre atelier... et pendant les heures de lassitude, ces heures si douloureuses pour tous ceux qui cherchent à faire vivre leurs pensées, je serai là, toujours là... et je vous rendrai le courage!...

EDGARD, à lui-même. **

Ma parole d'honneur, c'est un amour que cette enfant-là! Et dire que c'est un Péponet qui... C'est invraisemblable...

OCTAVE.

Vous aimez donc les arts, Emmeline, que vous comprenez ainsi la vie de l'artiste?

EMMELINE.

Oh oui!... Écoutez, ce qui me fit d'abord songer à vous, ce

* Emmeline, Octave, Edgard.
** Edgard, Emmeline, Octave.

fut votre passion pour la peinture, votre courage à continuer l'œuvre que vous aviez commencée. Je me disais : l'homme qui a volontairement renoncé à la fortune, qui a bravé la misère pour marcher droit dans la route qu'il avait choisie, doit avoir un cœur fier et honnête, et je vous ai estimé avant de vous aimer...

EDGARD. *

Tout cela est très-gentil; mais il ne s'agit pas de s'endormir... Ne laissons pas refroidir la bonne résolution de monsieur Péponet... Tout à l'heure, il devra rompre avec Anatole; vous irez le trouver. Le bonheur qu'il lira dans vos yeux lui donnera du courage s'il se sentait faiblir. De mon côté, je vais courir sus au cousin et pousser à la démolition complète!...

OCTAVE, prenant le bras d'Emmeline et le passant sous le sien. **

Venez-vous, chère Emmeline?...

EMMELINE, un peu effrayée.

Mais... tous deux ensemble...

OCTAVE.

Avez-vous donc peur de contrarier monsieur Anatole?

EMMELINE.

Oh! vous ne le pensez pas!...

OCTAVE.

Non, non, je souffrirais trop si cela était; car je vous aime, Emmeline... oh! oui, je vous aime bien!...

EMMELINE, coquettement.

Sera-ce toujours ainsi?...

OCTAVE.

Toujours!

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE III.

EDGARD, puis LECARDONEL, BASSECOURT, PÉPONET et ANATOLE.

EDGARD, seul, regardant sortir Emmeline et Octave, et les imitant.

« Sera-ce toujours ainsi? — Toujours! » C'est gentil à regarder, des gens heureux... Ah! si cette petite Eugénie était un

* Emmeline, Edgard, Octave.
** Emmeline, Octave, Edgard.

peu moins... ou bien un peu plus... Non, je disais bien, un peu moins... Ah bah! occupons-nous d'abord... (Il va pour sortir et aperçoit Lecardonel et Bassecourt qui entrent ensemble en causant. — A part.) Lecardonel! moi qui n'ai pas achevé son portrait, il arrive à point! (Il prend son album et dessine.)

LECARDONEL, à Bassecourt. *

La maison est admirablement distribuée.

BASSECOURT.

Admirablement.

EDGARD, voyant que Lecardonel lui tourne le dos.

C'est heureux!... il me tourne le dos... je vais toujours lui faire les jambes.

BASSECOURT.

Admirablement est le mot... seulement... le salon est trop étroit et la salle à manger beaucoup trop petite; ce n'est pas en rapport... C'est comme les chambres du premier étage...

LECARDONEL.

Bah! à la campagne, le point essentiel est le jardin.

BASSECOURT.

Et celui-ci est délicieux.

EDGARD, dessinant.

Seulement!

BASSECOURT. **

Il y aura de l'ombre dans dix ans.

EDGARD.

C'est cela.

BASSECOURT, à Edgard.

Tiens!... qu'est-ce que vous dessinez donc?

EDGARD, prenant son album.

Rien... la moindre des choses... une niaiserie.

LECARDONEL.

Je suis sûr que vous vous calomniez. Ah! monsieur Edgard Thévenot! il y a longtemps déjà que l'on n'a entendu parler de vous!... Prenez garde!... le passé oblige, et après votre album d'il y a deux ans, cet album qui a produit un tel effet dans le monde, vous vous devez à vous-même d'exercer sans relâche votre crayon satirique!... Voyons!... quel nouveau scandale nous ménagez-vous?... sur quelle classe allez-vous frapper? Que diable! les modèles ne doivent pas vous manquer!...

* Bassecourt, Lecardonel, Edgard.
** Lecardonel, Bassecourt, Edgard.

EDGARD.

Eh bien! vous vous trompez, plus je regarde les hommes, moi, plus je les trouve bons, obligeants, généreux et discrets. (*Fermant son album.*) * Et tenez!... il y a quelques jours encore, j'avais crayonné une nouvelle série d'épigrammes contre le genre humain... eh bien! je me suis arrêté!... les types me manquaient!... aussi ai-je renoncé à mon œuvre pour en entreprendre une autre plus facile.

BASSECOURT.

Vous allez faire un nouvel album?

EDGARD.

Mon Dieu oui!...

LECARDONEL.

Quel en est le titre, sans indiscrétion?

EDGARD.

Vous ne le répéterez pas?

BASSECOURT.

Oh!...

EDGARD, *leur donnant la main.*

L'Album des vrais amis.

LECARDONEL.

Bah!

BASSECOURT.

Tiens! tiens! tiens! excellente idée!

EDGARD.

N'est-ce pas?

BASSECOURT.

Et vous dites que cet album sera facile à faire?

EDGARD.

Parbleu! je vous jure qu'il ne me demandera aucune peine!** (*A part.*) Vingt-cinq feuilles de papier blanc!... ressemblance garantie!

ANATOLE, *en dehors.*

Mais, cher monsieur Péponet!...

EDGARD, *à part.****

Le prétendu menacé d'expropriation! je vais y mettre la pioche!

* Bassecourt, Edgard, Lecardonel.
** Edgard, Bassecourt, Lecardonel.
*** Lecardonel, Bassecourt, Anatole, Péponet.

PÉPONET, entrant.

Germain, posez tout cela ici, ces messieurs prendront bien un verre de madère avant dîner.

ANATOLE, à Péponet.

Voyons, cher beau-père, répondez-moi.

PÉPONET.

D'abord, mon cher cousin, ne me nommez pas votre beau-père...

ANATOLE.

Permettez...

PÉPONET.

Non... tant que les choses ne sont pas faites... il ne faut pas...

ANATOLE.

Cependant...

PÉPONET.

Voyons, qu'est-ce que vous me demandiez?

ANATOLE.

De fixer le jour de la signature du contrat.

PÉPONET.

Eh bien !... nous verrons.... je réfléchirai...

BASSECOURT, à Edgard. *

On dirait qu'il y a un accroc.

EDGARD.

Mais non, ça marche comme sur des roulettes.

LECARDONEL, à Anatole.

Qu'est-ce donc?

ANATOLE, bas.

Je ne sais pas, mais depuis une heure monsieur Péponet me paraît moins pressé d'en finir.

PÉPONET, offrant le madère. **

Messieurs !...

LECARDONEL.

Est-ce qu'il aurait changé d'avis?

ANATOLE.

Oh !...

LECARDONEL.

Vous savez ce que je vous ai dit... pas de mariage, pas d'as-

* Edgard, Bassecourt, Lecardonel, Anatole, Péponet.
** Lecardonel, Anatole, Edgard, Bassecourt, Péponet.

sociation entre nous; j'apporte le savoir-faire, apportez les écus.

ANATOLE.

Soyez tranquille.

PÉPONET, à Lecardonel, lui offrant un verre. *

Et les spéculations?

LECARDONEL.

Toujours excellentes...

PÉPONET. *

Ce cher ami! (Il lui prend les mains.) Vous n'avez rien à me proposer?

LECARDONEL.

Peut-être.

PÉPONET.

Dame! c'est que les dix mille francs que vous m'avez fait gagner le mois dernier m'ont alléché!...

LECARDONEL. **

Ah! Péponet!... prenez garde à l'entraînement!... Si vous saviez tout ce qu'il faut de probité, de conscience, pour résister au courant et ne pas en arriver à des opérations douteuses au point de vue de l'honneur!

EDGARD, à part.

Si je prenais le texte!

LECARDONEL.

Croyez-moi, Péponet, évitez ces écueils perfides, cet océan gros d'orages que l'on nomme la Bourse!... La probité sert de gouvernail, il est vrai, mais une lame peut le briser, et la probité une fois à la mer...

EDGARD, à part.

On jette une pierre dessus pour qu'elle ne remonte pas.

PÉPONET, à Lecardonel. ***

La probité, d'accord; mais guidé par un homme tel que vous...

ANATOLE.

Oh! alors il n'y a aucun danger!... Si vous saviez comme nous manœuvrons les affaires...

LECARDONEL.

C'est une justice à rendre à Anatole, il va très-bien.

* Anatole, Edgard, Bassecourt, Lecardonel, Péponet.
** Anatole, Lecardonel Péponet, Bassecourt, Edgard.
*** Anatole, Lecardonel, Péponet, Bassecourt, Edgard.

ANATOLE.

Il faudra bien que je vous montre mes livres...

LECARDONEL.

Des bénéfices magnifiques!

PÉPONET, ébranlé.

Vraiment? Ce cher ami, à votre santé!

ANATOLE.

Et dès que je serai marié!...

LECARDONEL.

Dès que la dot de sa femme l'aura mis à même de marcher carrément...

PÉPONET.

Il...

LECARDONEL.

Il fera des opérations magnifiques!

BASSECOURT.

Seulement, il ne faudra pas qu'il prenne des actions de la compagnie de la Lune!...

EDGARD.

Tiens!... il écoutait!

BASSECOURT.

En voilà une affaire déplorable!

PÉPONET.

Ah! oui... cette assurance contre l'incendie dont les actions créées à mille francs sont tombées à cent vingt-cinq!...

LECARDONEL.

Elles ne sont même plus cotées.

ANATOLE. *

Je le crois bien, on ne paye plus les dividendes depuis dix-huit mois.

BASSECOURT, à Lecardonel.

Vous aviez des fonds là dedans, je crois?

LECARDONEL.

Mon Dieu oui! près de cent mille francs. Le plus triste, c'est que c'est moi qui ai fondé l'affaire. Je l'avais mise entre les mains de gens que je croyais intelligents, et...

EDGARD.

Vous vous êtes trompé?

LECARDONEL.

Complétement; un gérant et un caissier qui représentaient

* Lecardonel, Péponet, Bassecourt, Anatole, Edgard.

l'incapacité en personne. C'est une affaire coulée, une perte sèche pour les actionnaires.

PÉPONET.

Cela vous coûte cher ?

LECARDONEL.

Que voulez-vous? les affaires se suivent et ne se ressemblent pas. Le point essentiel est que le chiffre des bonnes dépasse celui des mauvaises.

BASSECOURT. *

Enfin, vous perdez vos cent mille francs?

LECARDONEL.

Pas tout à fait; car, après tout, on peut encore se défaire de ses actions : une maison rivale qui veut sans doute hâter la ruine de la compagnie de la Lune, fait acheter à vil prix... dix pour cent. Ma foi! j'ai vendu. Mieux vaut cela que rien.

ANATOLE.

Vous avez bien fait.

PÉPONET.

C'est évident; il faut savoir faire la part du feu.

EDGARD. **

Surtout quand il s'agit d'une assurance contre l'incendie. (On rit.)

BASSECOURT, à Anatole.

Est-ce que vous perdez aussi, vous?

ANATOLE.

Rien! Je n'avais pas d'actions.

EDGARD.

Monsieur Anatole est si fin, si rusé!

ANATOLE.

Monsieur...

EDGARD.

Non! vous possédez une intelligence désespérante. C'est à faire frémir... (A Péponet.) Ah! monsieur Anatole fera un mari précieux. (A Bassecourt.) N'est-ce pas, monsieur Bassecourt? ***

PÉPONET, à part.

Au fait, j'ai peut-être été un peu vite.

BASSECOURT.

Parbleu!...

* Péponet, Lecardonel, Bassecourt, Anatole, Edgard.
** Lecardonel, Péponet, Bassecourt, Anatole, Edgard.
*** Lecardonel, Bassecourt, Péponet, Anatole, Edgard.

EDGARD.

Un avenir magnifique, une santé florissante...

BASSECOURT.

Et c'est un point essentiel; car enfin un mari malingre est toujours un être fort désagréable. *

EDGARD.

Et avec monsieur Anatole, il n'y a pas cela à craindre.

BASSECOURT.

Un teint de lis et de rose, une apparence magnifique.

EDGARD.

Je sais bien qu'il ne faut pas toujours se fier à ça.

BASSECOURT.

C'est vrai. J'ai connu un jeune homme qui paraissait se porter aussi bien qu'Anatole, et pourtant il est mort de la poitrine au bout de moins de deux ans, ce qui a mis même son beau-père dans une position fort désagréable... Ce jeune homme s'occupait d'affaires, tous ses capitaux étaient engagés... lui mort, les opérations restèrent suspendues, elles périclitèrent, et en fin de compte, le beau-père fut obligé de sortir de l'argent de sa caisse pour l'honneur du nom.

PÉPONET.

Vraiment!

BASSECOURT.

Et vous jugez comme c'est désagréable.

EDGARD.

Voilà ce que c'est que de prendre un gendre poitrinaire.

(Lecardonel monte au fond.)

PÉPONET, se retournant vers Anatole.

Dame!... il a raison, savez-vous?

ANATOLE, saluant.

Mais je me porte à merveille, moi.

PÉPONET, s'éloignant. **

Ma foi, je n'en sais rien.

ANATOLE.

Mais il me semble...

BASSECOURT.

Oui, oui, c'est évident... il n'y a qu'à vous regarder!...

* Lecardonel, Bassecourt, Péponet, Anatole, Edgard.

** Lecardonel, Péponet, Bassecourt, Anatole, Edgard.

EDGARD, à Bassecourt.

Seulement, il y a dans le globe de l'œil une teinte jaunâtre.

BASSECOURT, le regardant longuement.

Tiens! tiens! tiens!... attendez donc... mais c'est ma foi vrai, je ne l'avais pas encore remarqué!

ANATOLE.

Comment?

EDGARD, à part.

Je joue assez bien du Bassecourt, moi!

BASSECOURT.

Attendez donc! ces couleurs si fraîches, c'est quelquefois mauvais signe...

ANATOLE.

Vous moquez-vous?...

EDGARD.

Non, non... Vous avez peut-être tort de vous marier si tôt.

BASSECOURT, à Péponet.

Je peux me tromper, mais il me semble que s'il se marie il n'a pas un an à vivre.

PÉPONET, avec intérêt à Anatole.

Mon ami, vous devriez vous soigner.

ANATOLE, criant.

Ah! à la fin...

LECARDONEL. *

Pardon, messieurs, pardon; mais j'aurais deux mots à dire à notre ami Péponet, vous permettez?

BASSECOURT.

Comment donc!

PÉPONET.

A vos ordres!

LECARDONEL, à Anatole.

Emmenez-les, ou sans cela ils vont vous enterrer... Surveillez bien ce monsieur Edgard, il doit avoir une raison pour parler ainsi.

ANATOLE. **

Soyez sans crainte, j'épouserai.

EDGARD, à Bassecourt.

Vous aimez donc bien Anatole?

* Péponet, Bassecourt, Lecardonel, Anatole, Edgard.
** Péponet, Bassecourt, Anatole, Lecardonel, Edgard.

BASSECOURT.

Parbleu! un si charmant garçon! (A Anatole.) Soyez tranquille, je reparlerai encore à Péponet, et votre mariage ira tout seul.

EDGARD, à Anatole.

Fiez-vous à lui, je ne demande que ça!

(Ils sortent tous trois.)

PÉPONET, à Anatole.

Allez, mon ami, allez. (A Lecardonel.) Je suis tout à vous.

SCÈNE IV.

PÉPONET, LECARDONEL.*

LECARDONEL. *

Péponet?

PÉPONET.

Quoi?

LECARDONEL.

Vous êtes sur le point de rompre avec Anatole?

PÉPONET, s'asseyant sur le canapé à gauche.

Mais... je... Les circonstances...

LECARDONEL.

Bien, je ne vous en demande pas davantage.

PÉPONET.

Ne lui dites rien... je préfère lui écrire... Vous comprenez... je ne puis pas me décider là... et...

LECARDONEL.

Parbleu! (A part.) A nous deux, alors! (Il prend une chaise et s'assied près de Péponet. — Après un temps.) Péponet, vous avez quarante mille livres de rente?

PÉPONET.

A peu près...

LECARDONEL.

Nous sommes le douze juillet mil huit cent cinquante-quatre...

PÉPONET.

Eh bien?

* Péponet, Lecardonel.

LECARDONEL.

Le douze juillet mille huit cent cinquante-cinq, vous en aurez deux cent mille.

PÉPONET.

Hein?

LECARDONEL.

Suivez-moi bien... Avez-vous des fonds disponibles?

PÉPONET.

Oui.

LECARDONEL.

Une somme ronde?

PÉPONET.

Combien faudrait-il?

LECARDONEL.

De cinq à six cent mille.

PÉPONET.

Diable! c'est donc une opération grandiose?

LECARDONEL.

Il s'agit d'acheter à nous deux dix millions pour douze cent mille francs!

PÉPONET.

Mais...

LECARDONEL.

Cher ami, je suis brutal en affaires, moi, et je vais droit au but sans me laisser arrêter sur de misérables considérations bonnes pour les esprits étroits. Vous êtes un homme intelligent, vous me comprendrez.

PÉPONET.

Je suis flatté...

LECARDONEL.

D'ailleurs, je vous le dis carrément, l'opération que je couve, je ne puis la faire seul; il me faut un associé. Cet associé, ce sera vous; je vous dois donc, à partir de ce moment, une entière franchise, et je commence; mais n'oubliez pas que ce que je vais vous dire est tout confidentiel.

PÉPONET.

Je vous écoute : il était question d'acheter dix millions pour douze cent mille francs!

LECARDONEL.

Oui, vous connaissez la compagnie de la Lune?

PÉPONET.

Parbleu! nous en parlions...

LECARDONEL, se levant.

Je n'ai rien vendu.

PÉPONET.

Bah !

LECARDONEL.

Au contraire.

PÉPONET.

Vous achetez ?

LECARDONEL.

Oui.

PÉPONET.

Mais, sac à papier ! c'est une affaire désastreuse !

LECARDONEL.

Allons, vous êtes encore jeune.

PÉPONET.

Comment ça ?

LECARDONEL.

Sachez que si j'ai quitté ostensiblement la direction de cette affaire, je n'ai jamais cessé de la surveiller.

PÉPONET.

Eh bien ?

LECARDONEL, s'asseyant sur le canapé près de Péponet.

Vous savez que la compagnie de la Lune a été créée au capital de cinq millions ; toutes les actions avaient été placées. L'affaire marchait à merveille ; jamais on n'avait rêvé une opération plus belle ; mais cependant j'en rêvai une plus belle encore. Je n'avais que cent actions, je résolus de faire rentrer toutes les autres dans mon portefeuille. Je quittai ostensiblement l'affaire. Le gérant et le caissier sont deux niais de premier ordre ; ils se sont laissé effrayer... Les actionnaires, persuadés par eux, ont senti la panique les gagner, ils ont voulu vendre ; de là la dégringolade.

PÉPONET.

Bon !

LECARDONEL.

Puis les procès sont venus. Enfin, comme vous le savez, l'affaire paraît perdue...

PÉPONET.

Et elle ne l'est pas ?...

LECARDONEL.

Pour nous, elle est magnifique. Écoutez! nous laissons encore passer quelque temps, puis nous achetons tout en sous-main. Des gens à moi offrent déjà dix pour cent; on accepte... Bref, avant cinq mois, nous accaparons les actions... Alors nous crions à la mauvaise gestion du gérant, nous le flanquons à la porte. Je reprends la direction, nous arrêtons les procès, nous payons les sinistres, nous soldons les dividendes arriérés; avant six mois les actions remontent au pair, et dans un an, par suite d'un mouvement de bascule naturel, elles ont doublé de valeur. Alors, nous réalisons nos dix millions... Comprenez-vous?

PÉPONET.

Parbleu!

LECARDONEL.

Est-ce beau, hein?

PÉPONET, étourdi.

C'est ébouriffant.

LECARDONEL.

Eh bien, donc! touchez là! Part à nous deux!

PÉPONET, se levant.

Mais...

LECARDONEL.

Quoi?

PÉPONET, lui prenant le bras.

Est-ce que c'est bien loyal?... car, enfin, ces malheureux actionnaires...

LECARDONEL.

Eh bien?

PÉPONET.

Nous leur prenons l'argent dans la poche.

LECARDONEL.

Dans quoi voulez-vous donc que nous le prenions?...

PÉPONET.

Cependant...

LECARDONEL.

Pour que l'argent entre dans une poche, il faut bien qu'il sorte d'une autre.

PÉPONET.

C'est vrai, mais autrefois...

LECARDONEL.

Autrefois, autrefois, on mettait trente ans pour remplir sa caisse; maintenant on va plus vite, voilà tout.

PÉPONET.

C'est juste, au fait; c'est le progrès.

LECARDONEL.

Certainement, vous voyez bien que vos scrupules sont ridicules.

PÉPONET, réfléchissant.

Oui, peut-être bien.

LECARDONEL.

Donc, c'est une affaire convenue, vous ferez les six cent mille francs qui manquent.

PÉPONET.

Mais... je...

LECARDONEL.

Oh! réfléchissez... réfléchissez... Vous avez deux mois pour me donner une réponse.

PÉPONET.

Mais, cher ami, j'ai la plus grande confiance en vous, et...

LECARDONEL.*

Non! ne décidez rien aujourd'hui. (On entend une cloche.) Tenez, voici une visite qui vous arrive.

PÉPONET.

Vertillac, sans doute.

LECARDONEL.

Eh bien, allez le recevoir... ne vous gênez pas...

PÉPONET, à part.

Décidément, c'est un grand homme, et je serais bien bête d'avoir des scrupules qu'un autre n'aura pas. (Haut.) Ah! tenez, Lecardonel, je me fie entièrement à vous.

LECARDONEL, lui donnant la main.

Eh bien, comme cela, vous pouvez être sûr de votre affaire.

PÉPONET.

Adieu! adieu!

(Il se sauve.)

* Lecardonel, Péponet.

SCÈNE V.

LECARDONEL, seul, puis MADAME DUFOURÉ.

LECARDONEL.

Péponet fera les fonds, je me charge du reste. Allons, Anatole peut rester garçon s'il le veut.

(Il va pour sortir et se heurte contre madame Dufouré qui entre.)

MADAME DUFOURÉ, très-agitée.

Ah! monsieur!...

LECARDONEL, voulant sortir.

Pardon, madame, mais...

MADAME DUFOURÉ.

Je suis d'une inquiétude! Mon fils, mon Raoul que je n'ai pas retrouvé dans le jardin.

LECARDONEL.

Que craignez-vous donc?

MADAME DUFOURÉ.

Eh! le sais-je? Quelque coup de tête; il est tellement amoureux!

LECARDONEL, avec empressement, lui donnant un fauteuil.

Restez ici, je viendrai vous donner des nouvelles.

SCÈNE VI.

MADAME DUFOURÉ, puis DUFOURÉ.

MADAME DUFOURÉ, seule.

Ah! le petit monstre! où peut-il être, et ce monsieur D fouré? Ah!

DUFOURÉ, entrant.*

C'est trop fort, et cette fois je suis furieux!

MADAME DUFOURÉ.

Qu'avez-vous donc?

DUFOURÉ, continuant.

Aussi, qu'il s'arrange, je ne veux plus le voir!

* Mme Dufouré, Dufouré.

MADAME DUFOURÉ.

Mais encore une fois, monsieur Dufouré...

DUFOURÉ.

Tenez, voilà ce que j'ai trouvé tout à l'heure en rentrant chez moi.

(Il lui donne un papier.)

MADAME DUFOURÉ.

Un papier timbré!...

DUFOURÉ.

Un protêt, oui, madame.

MADAME DUFOURÉ.

Un protêt au nom de mon fils!...

DUFOURÉ.

Vous l'avez dit...

MADAME DUFOURÉ.

Raoul aurait fait de nouvelles dettes?

DUFOURÉ, raillant.

Il y a apparence.

MADAME DUFOURÉ.

Je reste confondue!

DUFOURÉ, furieux.

J'ai payé deux fois pour lui déjà, et voilà comment il me récompense de mes faiblesses. Je connais toute sa conduite!... Monsieur Raoul mène tout simplement une vie de polichinelle! Il joue, madame! il soupe, madame! il a des maîtresses qui le ruinent, madame! des je ne sais qui, qui grugent notre bien, madame!

MADAME DUFOURÉ, se levant.

Eh bien, quoi? Que voulez-vous dire avec toutes vos « madame? » Suis-je donc responsable des folies de monsieur votre fils?

DUFOURÉ.

Assurément; si vous l'aviez mieux surveillé...

MADAME DUFOURÉ.

Pouvais-je donc être sans cesse sur ses talons?

DUFOURÉ.

Et pourquoi pas? cela eût mieux valu que de passer votre temps à commérer comme vous le faites!

MADAME DUFOURÉ, indignée.

Oh!

DUFOURÉ.

Pour organiser vos loteries soi-disant de bienfaisance!...

MADAME DUFOURÉ.

Soi-disant!...

DUFOURÉ.

Et qui ne sont que des prétextes pour faire de l'embarras.

MADAME DUFOURÉ.

Je vous conseille de parler, vous, qui ne feriez pas l'aumône de deux francs que vous n'en dépensiez vingt pour vous faire faire une réclame dans les journaux. (Avec colère.) Votre fils!... votre fils!... il vaut mieux qu'il se dérange maintenant (appuyant) que plus tard! *

DUFOURÉ.

Que voulez-vous dire, madame?...

MADAME DUFOURÉ, tragiquement.

Je veux dire, monsieur, que je vous ai suivi.

DUFOURÉ.

Ce n'est pas vrai!...

MADAME DUFOURÉ.

Mais vous n'êtes pas malin, monsieur! mais un enfant de cinq ans aurait lu dans votre conduite!... Monsieur, quand il sortait, se couvrait de pommades et d'essences! monsieur mangeait des pastilles du sérail!...

DUFOURÉ.

Plus bas, madame, plus bas!

MADAME DUFOURÉ.

Eh! monsieur!... quand je dévoilerais vos turpitudes!... Car enfin répondez : qu'avez-vous fait de ma jeunesse? vous l'avez laissée se consumer dans la solitude et dans l'abandon; l'âge des plaisirs, je l'ai passé à la fenêtre et sur l'escalier.

DUFOURÉ.

Vous êtes folle!

MADAME DUFOURÉ.

Je le fus le jour où je consentis à être votre femme!

DUFOURÉ.

Il me semble cependant que vous n'avez pas eu lieu de vous en repentir... et ma fortune...

MADAME DUFOURÉ.

Et ma dot, monsieur? J'ai eu une dot!

* Dufouré, Mme Dufouré.

DUFOURÉ.

Eh! parbleu! je m'en souviens bien. Croyez-vous que je vous eusse épousée pour vos beaux yeux?...

MADAME DUFOURÉ.

Mais vous me le disiez, monsieur... Vous m'abusiez donc?... Ah! tenez, vous êtes un faux bonhomme!...

DUFOURÉ, indigné.

Un faux bonhomme!... moi?

MADAME DUFOURÉ.

Oui, un faux bonhomme! et quand vous devriez être le plus indulgent pour les fautes des autres, c'est vous qui vous montrez le plus sévère! Vous poussez de grands cris contre votre fils, eh bien, encore une fois, votre fils est garçon! il est libre lui!... et je suis bien sûre que s'il était marié...

DUFOURÉ, s'asseyant.

Oh oui! parlons de ça.

MADAME DUFOURÉ.

Certainement, qu'il faut en parler!...

DUFOURÉ.

Mais, madame, Raoul est un mange tout, un panier percé, et s'il se mariait?... Mais ça vous est bien égal, pourvu que vous vous en débarrassiez!

MADAME DUFOURÉ.

Vous êtes un calomniateur! mon fils ne me gêne pas... il ne m'a jamais gênée; car je n'ai jamais rien eu à me reprocher, moi! je suis toujours restée un modèle de fidélité, de constance... J'ai même été joliment bête!...

DUFOURÉ, se levant.

Madame!... Au fait, ça m'est égal... il n'est plus temps!

MADAME DUFOURÉ.

Qu'en savez-vous, monsieur?... J'ai dix-huit mois de moins que vous. (Dufouré éclate de rire.—Furieuse.) Jour de Dieu, Ernest! ne me poussez pas à bout!...

DUFOURÉ.

Vous êtes folle, vous dis-je!

MADAME DUFOURÉ.

C'est possible; mais en tout cas, je saurai marier mon fils!...

DUFOURÉ.

Joli cadeau pour une famille !...

MADAME DUFOURÉ.

Eh bien ! allez dire cela à monsieur Péponet.

DUFOURÉ.

Comment, Péponet !... Vous auriez des intentions sur une de ses filles ?...

MADAME DUFOURÉ.

Eh ! sans doute !... vous ne voyez jamais rien !...

DUFOURÉ.

Madame ! Péponet est mon ami, et mon fils...

MADAME DUFOURÉ.

Plus un mot, monsieur... plus un mot !... (Défaillant tout à coup.) Une telle scène !... un tel éclat !... Ah ! je sens que je vais me trouver mal !...

(Elle tombe sur un fauteuil à droite, Raoul paraît.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, entrant à gauche.*

On m'a dit que vous me demandiez, maman ?

MADAME DUFOURÉ, se relevant tout à coup.

Approchez, mon fils.

DUFOURÉ.

Monsieur...

MADAME DUFOURÉ.**

Laissez-moi lui parler. (A Raoul.) D'où venez-vous ?

RAOUL, s'asseyant à droite.

Je viens de me promener dans la campagne.

MADAME DUFOURÉ.

Vous ne pouviez donc pas vous promener au jardin avec ces demoiselles ?...

RAOUL.

Merci, on ne peut pas fumer avec ces demoiselles.

DUFOURÉ.

Oh ! c'est trop fort !

* Dufouré, Raoul, Mme Dufouré.
** Dufouré, Mme Dufouré, Raoul.

RAOUL, se levant.

Ah ! si c'est pour me faire une scène que vous m'avez fait venir, j'aime mieux m'en aller.

DUFOURÉ.

Restez, monsieur, je vous l'ordonne !...

MADAME DUFOURÉ.

Voyons, écoute-moi, il s'agit de quelque chose de sérieux... Comment trouves-tu mademoiselle Eugénie ?

RAOUL, assis.

Oh ! je ne veux pas me marier.

MADAME DUFOURÉ.

Et pourquoi ?

RAOUL.

Tiens, parce que je veux m'amuser.

DUFOURÉ.

Oui, et faire des dettes, n'est-ce pas, pour qu'on nous envoie du papier timbré comme aujourd'hui... Tenez, monsieur !

(Il lui donne le papier.)

RAOUL, le regardant sans le prendre.

Oh ! je n'en ai pas besoin, vous pouvez le garder.

DUFOURÉ.

Quel aplomb !

RAOUL.

Après tout, si je fais des dettes, c'est votre faute.

DUFOURÉ.

Osez-vous bien dire ?...

RAOUL.

Dame ! comment voulez-vous qu'on fasse figure avec soixante francs par mois ?

DUFOURÉ.

Figure ?...

RAOUL.

Ça se mange en une soirée !

DUFOURÉ.

Monsieur !...

RAOUL.

Écoutez donc ! vous me parlez de mes dettes, je m'explique... D'ailleurs, j'ai fait mon droit.

DUFOURÉ.

Ah ! si peu !

RAOUL.

Enfin j'ai lu l'article des successions. Or, ma tante Anastasie m'a laissé cent cinquante mille francs. Vous les détenez illégalement, puisque je suis majeur et que j'ai droit à ma fortune. Donnez-moi mes cent cinquante mille francs, et je ne vous demanderai plus rien !

DUFOURÉ, indigné.

Malheureux !...

RAOUL.

Dame ! Depuis que je suis au monde, vous m'avez toujours répété : « La fortune est le premier des biens ; si tu veux être » recherché, aie de l'argent ; — si tu veux avoir des amis, aie » de l'argent ;— et toujours de l'argent ! » (Se levant.) Eh bien ! j'en veux, voilà tout.

DUFOURÉ.

N'y comptez pas !... Ces cent cinquante mille francs sont dans ma caisse... ils y resteront !

RAOUL.

Mais vous n'avez pas le droit de les garder, papa... Dernièrement, un de mes amis qui est clerc d'avoué me disait...

DUFOURÉ.

Mais c'est épouvantable !... Un procès, peut-être ?...

MADAME DUFOURÉ, bas.

Vous voyez bien !...

DUFOURÉ, de même.

Vous aviez raison, madame, il faut marier ce garçon-là. (Hypocritement.) Le mariage le corrigera, sans doute...

MADAME DUFOURÉ, se levant, à Raoul.

Voyons, mon ami, si on te donnait cet argent, qu'en ferais-tu ?...

RAOUL.

D'abord, je me ferais habiller par Dusauthoy... un tailleur à la mode... J'en ai assez de votre tailleur-concierge.

DUFOURÉ.

Il m'habille bien, moi.

RAOUL.

C'est-à-dire qu'il vous habille mal !

MADAME DUFOURÉ.

Eh bien, oui, tu te ferais habiller... après ?...

RAOUL.

Après, j'aurais un joli appartement avec des tapis et des portières.

DUFOURÉ.

Très-bien.

RAOUL.

Un coupé de chez Herler, avec un nègre aussi.

DUFOURÉ.

De mieux en mieux.

MADAME DUFOURÉ, *à son mari.*

Laissez-nous donc tranquilles ! (*A Raoul.*) Mais, mon ami, une fois installé dans ce joli appartement, tu t'ennuierais tout seul... il faudrait là dedans une gentille petite femme !...

RAOUL, *entre ses dents.*

Il y en aura aussi.

MADAME DUFOURÉ, *scandalisée.*

Qu'est-ce que vous dites ?

RAOUL.

Je dis que je ne veux pas me marier.

(*Il remonte.*)

DUFOURÉ, *en colère.*

Je vous dis...

MADAME DUFOURÉ, *l'interrompant.* *

Laissez-nous donc tranquilles ! (*A Raoul.*) Cette existence est bien creuse, mon ami ; car les heures sont longues, et quand on n'a pas une profession...

RAOUL.

Bah ! est-ce qu'on en a besoin à présent ? On joue à la Bourse !...

DUFOURÉ, *sautant.*

La Bourse ! voilà le restant de nos écus !... (*A Raoul.*) Tu veux jouer à la Bourse ?...

RAOUL.

Pourquoi donc pas, puisque tout le monde y joue !

DUFOURÉ.

Oh ! oh ! vous n'êtes pas assez malin pour ça, vous.

RAOUL.

Oh ! je connais beaucoup d'imbéciles qui y font fortune... et monsieur Péponet lui-même.

* Dufouré, Raoul, Mme Dufouré.

MADAME DUFOURÉ, vivement.

Veux-tu te taire! (Tout doucement.) Mais, mon ami, la Bourse est un jeu dangereux : on gagne un jour et l'on perd le lendemain...

RAOUL.

Eh bien... je ne jouerai que tous les deux jours...

DUFOURÉ.

Il est stupide!

MADAME DUFOURÉ.

Écoute... je veux bien croire que tu pourrais faire des affaires tout comme un autre, si tu étais secondé... Eh bien, épouse mademoiselle Eugénie... et monsieur Péponet te mettra de moitié dans les excellentes opérations que lui fait faire monsieur Lecardonel.

RAOUL.

C'est ça, et quand j'aurais gagné, il donnerait mon gain à ma femme!... Du tout, je veux pouvoir manger mon argent à ma guise.

DUFOURÉ. *

Et voilà la jeunesse d'aujourd'hui!... On ne pense plus qu'à se créer une société en dehors de la famille. Les liens de parenté sont anéantis!... on les brise!... on les foule aux pieds pour une misérable question de plaisir ou d'intérêt!...

RAOUL, entre ses dents.

Pour deux douzaines d'assiettes...

DUFOURÉ.

Que voulez-vous dire?

RAOUL, riant.

Ah! papa, vous ne vous souvenez pas qu'à la succession de grand'maman, vous vous êtes fâché avec mon oncle...

DUFOURÉ.

Monsieur!...

RAOUL.

Parce qu'il avait pris de plus que vous une douzaine d'assiettes!

DUFOURÉ.

Je vous ordonne de vous taire...

RAOUL, à sa mère.

Va, maman, quand j'aurai fait une belle opération, je viendrai te prendre en voiture, et nous écraserons les passants!

* Dufouré, Mme Dufouré, Raoul.

MADAME DUFOURÉ, elle l'embrasse.

Il a un cœur excellent!...

DUFOURÉ.

Mais il nous mangerait jusqu'au dernier sou!... (A Raoul.) Quand vous êtes arrivé, nous étions tout à fait d'accord, votre mère et moi... songez à nous obéir... Vous épouserez mademoiselle Eugénie.

RAOUL. *

Ma foi non...

(Il remonte prendre son chapeau. — Toute la fin de la scène est jouée à voix basse.)

DUFOURÉ, furieux.

Voilà le résultat de l'éducation que vous lui avez donnée.

MADAME DUFOURÉ.

Je vous répète que c'est plus votre faute que la mienne!

DUFOURÉ.

Tenez, je vous déteste!

MADAME DUFOURÉ.

Je vous le rends bien.

RAOUL, du fond.

Ah! monsieur Edgard!

DUFOURÉ, vivement.

Du monde!... Tenez-vous, madame... que l'on ne sache pas...

MADAME DUFOURÉ, rageant.

Ah! s'il n'y allait pas de l'avenir de mon enfant!...

DUFOURÉ, voyant entrer Edgard.**

Tu n'as pas de raison, ma chère amie, tu t'échauffes en parlant... te voilà toute rouge... tu sais bien que je fais toujours tes volontés.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EDGARD.

EDGARD.***

A ces tendres paroles on reconnaît cet excellent monsieur Dufouré.

* Mme Dufouré, Dufouré, Raoul.
** Mme Dufouré, Dufouré, Raoul, Edgard.
*** Mme Dufouré, Raoul, Dufouré, Edgard.

DUFOURÉ.

Tiens! ce cher monsieur Edgard! je ne vous voyais pas!...

MADAME DUFOURÉ.

Raoul!... (Bas.) Où allez-vous?

RAOUL, à demi-voix, riant.

« Vers une autre patrie, pour chercher le bonheur! »

MADAME DUFOURÉ, bas.

Du tout!... donnez-moi le bras. (Haut.) Monsieur nous excusera... mais ce cher enfant n'existe plus quand il est une demi-heure éloigné de mademoiselle Eugénie. (Elle tire Raoul.) Vous voyez!... il m'entraîne... (Bas.) Mais venez donc!...

(Ils sortent.)

DUFOURÉ.*

Je te suis, ma chère amie...

EDGARD, l'arrêtant.

Comment, notre jeune homme est amoureux?

DUFOURÉ.

Mon Dieu, oui, et vous m'en voyez enchanté!... Adieu!... je cours après ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

EDGARD, puis EUGÉNIE. **

EDGARD, seul.

Allons! si monsieur Raoul épouse mademoiselle Eugénie, ça fera un joli petit ménage.

EUGÉNIE, entrant vivement.

Eh bien!... il est hardi ce monsieur!

EDGARD.

Qu'est-ce donc, mademoiselle?

EUGÉNIE.

Votre ami, monsieur, qui est d'une inconvenance!...

EDGARD.

Octave?

EUGÉNIE.

Là... dans l'instant... je suivais cette allée, de l'autre côté de la charmille... j'entends des voix... je m'arrête...

* Dufouré, Edgard.

** Eugénie, Edgard.

EDGARD.

Vous écoutez?

EUGÉNIE.

Heureusement, car il faut absolument donner une leçon à ce jeune homme...

EDGARD.

Quel crime a-t-il donc commis ?

EUGÉNIE.

J'ai entendu : Chère Emmeline !... et j'ai reconnu la voix de monsieur Octave.

EDGARD, confidentiellement.

Oh! j'en ai entendu bien d'autres!... ici, devant moi, tout à l'heure, il a osé lui parler d'amour.

EUGÉNIE.

A ma sœur?

EDGARD.

Ce qu'il y a d'affreux à penser, c'est qu'elle paraissait enchantée!... Bien plus, ce pauvre garçon a perdu la tête... il a fait une demande en mariage à votre père.

EUGÉNIE.

Oh ! c'est d'une démence....

EDGARD.

Effrayante!... Savez-vous ce que monsieur Péponet lui a répondu?

EUGÉNIE.

Il l'a prié de ne plus se présenter ici?

EDGARD.

Erreur!... Il lui a ouvert ses bras en le nommant son fils. Bref! le mariage est convenu...

EUGÉNIE.

Vous pensez bien, monsieur, que je n'ajoute pas foi à ce que vous me dites, et je me plais à croire que ma sœur a su garder sa dignité, sans cela...

EDGARD.*

Est-ce que vous auriez l'intention de la déshériter?... Oh! ce serait bien mal! vous, sa sœur cadette !

EUGÉNIE.

Et ce pauvre Anatole qui la cherchait partout...

EDGARD.

C'est navrant !

* Edgard, Eugénie.

EUGÉNIE.

Oh! je vois bien où vous voulez en venir avec vos paroles ironiques.

EDGARD.

De l'ironie!... moi?... quand deux malheureux vont se jeter tête baissée dans l'abîme!... oui, dans l'abîme! car enfin, c'est comme si je vous parlais d'amour, moi qui n'ai rien que mon cœur à vous offrir!

EUGÉNIE.

Monsieur!...

EDGARD.

Du reste, si je vous parle ainsi, c'est uniquement pour que vous évitiez un malheur... c'est que confiant dans votre expérience...

EUGÉNIE.

Oui, monsieur, j'en ai.

EDGARD.

C'est bien naturel à dix-huit ans.

EUGÉNIE.

L'âge n'y fait rien! La preuve, c'est qu'il y a des gens qui n'en ont pas encore à quarante.

EDGARD.

Si c'est pour moi que vous dites cela, vous avez tort, car je n'en ai que trente-trois.

EUGÉNIE.

Eh! que m'importe votre âge!... Sachez seulement que je ne me laisserai mener par personne.

EDGARD.

Oh! je n'en doute pas... Il y a même des gens qui prétendent...

EUGÉNIE, l'interrompant et l'empêchant de parler.

Oh! vous êtes insupportable!... mais allez! allez! monsieur, je ne vous écoute pas! je me bouche les oreilles!

(Elle s'assied.)

EDGARD.

Ça m'est égal! (s'écriant.) Oui, mademoiselle! il y a des gens qui prétendent que non-seulement vous ne vous laissez pas mener, mais encore que vous menez les autres, que votre petite tête a su prendre un empire despotique sur toute la maison. Et maintenant, voulez-vous savoir ce que je leur ai répondu?

EUGÉNIE.

Et de quel droit vous permettez-vous de vous mêler de mes affaires?

EDGARD.

Tiens! vous m'avez donc entendu?

EUGÉNIE, se levant.

Est-ce que vous êtes de ma famille pour me parler ainsi?... Est-ce que je vous demande des conseils?

EDGARD.

Oh! mon Dieu! si je vous répète tout cela, c'est que je m'intéresse à vous.

EUGÉNIE.

Vous êtes bien bon!

EDGARD.

C'est-à-dire que je suis bien bête... Quand je pense que j'ai été sur le point de vous aimer!

EUGÉNIE.

J'espère que vous êtes resté sur le point?

EDGARD.

Certainement!

EUGÉNIE.

Oh Dieu! plutôt que d'avoir un mari tel que vous, j'aimerais mieux mourir vieille fille.

EDGARD.

Oui, ça se dit.

EUGÉNIE. *

Et plutôt que de laisser Emmeline épouser l'un de vos amis... Oh! tenez, je devrais avoir déjà parlé à mon père!... Ma pauvre sœur! la sacrifier! la marier à un artiste! ce serait affreux!... Oui, monsieur, affreux! car, je le répète, en dépit de tous vos beaux discours... une femme ne peut être heureuse qu'à la condition d'être bien mise, d'avoir voiture et loge à l'Opéra.

EDGARD.

Ah mais! je ferai donner des billets à madame Delcroix, et elle prendra l'omnibus.

EUGÉNIE.

L'omnibus?

EDGARD.

Pas la banquette.

* Edgard, Eugénie

EUGÉNIE.

L'omnibus! quelle horreur!...

EDGARD, raillant.

Au fait! une Péponet de Valjoli en omnibus! ça ne se serait jamais vu, n'est-ce pas, mademoiselle?

EUGÉNIE.

Je ne sais pas si cela s'est vu, monsieur, mais je sais bien que cela ne se verra jamais.

EDGARD, à part.

Décidément je ne puis plus voir cette petite fille-là en face!...

EUGÉNIE.

Ah! mon père.

PÉPONET.

Entrez, mon cher Vertillac.

EDGARD.

Vertillac? Ah! l'oncle en question!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PÉPONET, VERTILLAC.

EUGÉNIE, saluant. *

Monsieur...

VERTILLAC. Personnage froid et compassé.

Mademoiselle, veuillez croire, je vous prie, à tout le respect de votre serviteur.

EDGARD, le regardant avec curiosité.

Ah çà! mais il est empaillé!

EUGÉNIE, à Péponet. **

Maintenant, à nous deux, mon papa.

PÉPONET.

Qu'y a-t-il?

VERTILLAC.

Pardon, mademoiselle, mais... si je suis de trop...

EUGÉNIE.

Au contraire...

(Elle fait un geste.

* Edgard, Péponet, Vertillac, Eugénie.
** Edgard, Vertillac, Péponet, Eugénie.

VERTILLAC.

Je resterai donc, puisque vous m'y autorisez verbalement.

(Il salue Edgard.)

EUGÉNIE.

Est-il vrai, mon père, que vous ayez rompu le mariage d'Emmeline avec notre cousin?

PÉPONET.

Cela est vrai, mon enfant.

EUGÉNIE.

Mais il est impossible, du moins, que cette parole retirée à monsieur Anatole, vous l'ayez donnée à ce monsieur Oct...

PÉPONET, bas.

Veux-tu bien te taire!

EUGÉNIE.

Pourquoi donc?

PÉPONET, bas.

Mais parce que monsieur Octave est le neveu de Vertillac.

EUGÉNIE.

Bah!

PÉPONET.

Et que ce serait affliger ce cher ami que de parler mal devant lui de son neveu... de son unique héritier.

EUGÉNIE.

Mais cependant...

PÉPONET, bas.

Plus un mot! (Haut à Vertillac.) Oui, mon cher Vertillac, ma fille Emmeline n'épouse plus Anatole, j'ai trouvé mieux.

VERTILLAC.

Cette personne est d'une bonne famille?...

PÉPONET.

D'une famille des plus honorables...

VERTILLAC.

Elle a un peu de bien?

PÉPONET, souriant très-finement.

Elle n'a rien par elle-même, mais...

VERTILLAC.

Elle a des espérances...

PÉPONET, de même.

De magnifiques!

VERTILLAC.

Du côté de ses père et mère?

PÉPONET, de même.

Non, du côté d'un certain parent deux fois millionnaire.

VERTILLAC, lui serrant la main.

Permettez... (Péponet rit.) Et quelle est la position, l'état social de votre jeune homme?

PÉPONET.

Il est peintre.

VERTILLAC, avec dédain.

Ah!

EDGARD, à part.

Aïe!

PÉPONET.

Mais peintre, fort distingué déjà!

EDGARD, appuyant.

En effet.

VERTILLAC.

Je ne discute pas ce point; mais peut-être, nonobstant, eussiez-vous pu trouver quelque chose de mieux.

PÉPONET, souriant.

Oh! je ne crois pas, et d'ailleurs... ma fille l'aime tant... vous comprenez? cette pauvre petite! ce que je veux avant tout, c'est son bonheur.

VERTILLAC.

Je vous approuve fort; mais serait-il indiscret de solliciter la connaissance immédiate du nom de ce prétendu?

PÉPONET.

Non pas... d'autant plus qu'il ne vous est point étranger.

VERTILLAC.

Ah!...

PÉPONET.

Ce prétendu... c'est... votre neveu.

VERTILLAC, glacé.

Mon neveu?

PÉPONET.

Monsieur Octave Delcroix.

EDGARD, à part.

Gare la bombe!

PÉPONET, rayonnant.

Eh bien! qu'est-ce que vous en dites?

VERTILLAC.

Je dis, mon cher monsieur Péponet, que si vous avez jugé

à propos d'agréer ce jeune homme pour gendre, ça n'a été sans doute qu'après y avoir mûrement réfléchi?

PÉPONET, un peu inquiet.

Vous en jugez sainement.

VERTILLAC.

Je n'hésite donc pas à déclarer ici que l'union résolue est convenable à tous égards... Permettez...

(Il lui serre la main.)

EDGARD, à part.

Il doit avoir une mécanique à l'intérieur; je parie qu'il va sonner au quart.

PÉPONET.

Ainsi ce mariage a votre agrément?

VERTILLAC.

Tout à fait.

PÉPONET, joyeux.

J'en suis ravi.

VERTILLAC.

Après cela... entre nous... vous pouvez bien vous en passer...

PÉPONET.

Mais du tout.

VERTILLAC.

Pourquoi cela?

PÉPONET.

Pourquoi?.... pourquoi?... mais parce qu'il me semble que.... Enfin... vous comprenez?... Monsieur Octave Delcroix ne pouvait rien faire sans vous.

VERTILLAC.

Pardonnez-moi... ledit monsieur Octave...

EDGARD.

Votre neveu...

VERTILLAC, insistant.

Ledit monsieur Octave Delcroix est majeur, et partant, maître de ses actions, gestes et volontés.

PÉPONET.

Il ne s'agit pas de cela.

VERTILLAC.

De quoi voulez-vous donc qu'il s'agisse?

EDGARD, à part.

Patatras!

PÉPONET, éclatant.

De quoi? de quoi? Ah! vous me feriez mettre en colère!... Il s'agit, parbleu! de ce que vous donnez à votre neveu.

VERTILLAC.

Mais je ne lui donne rien.

EDGARD.

Rien du tout?

PÉPONET.

Là, sérieusement?

VERTILLAC.

Sérieusement.

EUGÉNIE, à son père.

Eh bien! alors?

EDGARD.

Cependant...

PÉPONET, étonné.

Monsieur Octave est votre neveu?

VERTILLAC. *

Je ne le connais plus depuis le jour où il a jugé convenable de se soustraire à ma juridiction, et...

PÉPONET.

Oui, oui, monsieur Octave m'a parlé de cela; il m'a dit que vous lui aviez tenu rigueur; mais j'avais cru, j'avais espéré...

VERTILLAC.

Permettez, monsieur; dans mes résolutions, je suis de bronze... Je le dis avec un juste orgueil : tout ce que j'ai décidé d'un premier jet s'est toujours accompli de point en point; et plutôt que d'y changer un iota, j'étais homme, monsieur, à sacrifier ma fortune tout entière...

PÉPONET.

Mais...

VERTILLAC.

A immoler mes plus chères affections...

PÉPONET.

Cependant!

VERTILLAC.

A endurer les plus affreux supplices...

PÉPONET.

Permettez...

* Edgard, Eugénie, Vertillac, Péponet.

VERTILLAC.

Et à porter enfin, en ultime ressort, la tête que voici sur un échafaud !

PÉPONET.

Encore un coup !

VERTILLAC.

Et, sauf meilleur avis, voilà, selon moi, comme on doit agir lorsque l'on tient au titre d'homme sérieux... Autrement on n'est qu'une girouette.

PÉPONET.

Mais !...

VERTILLAC.

Qu'un mouton de Panurge, et, je ne crains pas de le dire, un saltimbanque !

PÉPONET.

Oh là !... tout doux, je vous prie !

EUGÉNIE, se moquant. — A Edgard.

Eh bien ! ça ne va pas mal.

EDGARD.

Oui, pas mal... Et vous ?

VERTILLAC, continuant.

En conséquence, j'ai dit que monsieur Octave n'aurait pas un rouge liard de mon fait, et il n'aura pas une obole... J'ai dit de plus que je le déshériterais, et il est déshérité !

PÉPONET, sautant.

Déshérité !...

VERTILLAC.

Quant à vous, puisque vous avez décidé que ce mariage s'accomplirait, vous devez exiger qu'il s'accomplisse.

PÉPONET, le saluant.

Oui da !...

VERTILLAC.

Du reste, je dois à la vérité de vous faire savoir que je verrai cette union sans déplaisir...

PÉPONET.

Je vous crois de reste. Oh ! mais voilà qui change terriblement les choses !

VERTILLAC.

Pourquoi ?... puisque vous croyez à l'avenir de monsieur Octave ?

PÉPONET.*

Un avenir d'artiste!... Je suis votre serviteur!

VERTILLAC.

D'ailleurs, votre fille l'aime, m'avez-vous dit?

PÉPONET.

Elle le désaimera! (Très-agité.) Déshérité!... pas un rouge liard! pas une obole!... Eugénie, va vite auprès de ta sœur...

EUGÉNIE.**

Oui, papa.

PÉPONET.

Ne la laisse pas avec ce jeune homme... cela pourrait contrarier ce pauvre Anatole.

EUGÉNIE, à Edgard qui est tombé stupéfait sur un siége.

Vous voyez bien que ce mariage était impossible.

EDGARD, hébété.

Oui... vous aviez raison, et votre père est un bien brave homme!

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, moins EUGÉNIE, plus ANATOLE.

PÉPONET.***

Ma pauvre enfant! elle l'échappe belle! (Avec dédain.) Ce monsieur Octave!

EDGARD.

Ah! monsieur... à propos?

PÉPONET.

Qu'est-ce?...

EDGARD.

J'ai vu le petit pavillon... nous y serons très-bien.

PÉPONET.

Vous moquez-vous de moi, monsieur?

EDGARD.

Vous nous donnez congé?... Je devais m'y attendre... il n'y avait rien d'écrit. J'aurais bien dû vous faire faire un bail.

(Germain entre.)

* Eugénie, Edgard, Péponet, Vertillac.

** Edgard, Eugénie, Péponet, Vertillac.

*** Edgard, Péponet, Vertillac.

PÉPONET.

Allez au diable!

EDGARD, avec fierté.

Ah! nous irons où nous voudrons, d'abord...

PÉPONET.

Germain, débarrassez le petit pavillon des boîtes et des chevalets de ces messieurs.

ANATOLE, entrant précipitamment et courant à Péponet. *

Ah! monsieur Péponet, qu'ai-je appris?

PÉPONET, voulant le calmer.

Rien, rien.

ANATOLE.

Tous mes rêves renversés...

PÉPONET.

En aucune façon!

ANATOLE.

Mon mariage rompu!

PÉPONET.

Mais non!

ANATOLE.

Ce que monsieur Octave vient de m'apprendre...

PÉPONET.

Mais vous n'avez donc pas vu Eugénie?... Vous ne savez donc pas...

ANATOLE.

Je sais que vous me reprenez votre parole pour la donner à monsieur Delcroix.

PÉPONET.

C'était tout à l'heure; mais actuellement je la lui retire pour vous la rendre.

ANATOLE.

Comment se fait-il...

PÉPONET.

Je vais vous le dire : on m'avait trompé... c'était toujours vous que je préférais...

EDGARD.

J'en suis témoin.

PÉPONET.

Mais l'avenir de ma fille... le cœur d'un père... vous le serez un jour... Et puis, l'argent est l'argent. (Impatienté et changeant

* Edgard Anatole, Péponet, Vertillac.

du ton tout à coup.) Enfin, puisque vous serez mon gendre, qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

VERTILLAC, à part.

Tout me porte à croire que cet homme est un peu versatile.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LECARDONEL, puis OCTAVE, EMMELINE, EUGÉNIE, BASSECOURT, M. et MADAME DUFOURE.

LECARDONEL, à Anatole.

Eh bien?

ANATOLE.

Fausse nouvelle! Monsieur Péponet m'accorde toujours sa fille!

OCTAVE, entrant. *

C'est donc vrai?

PÉPONET, ahuri.

A l'autre, maintenant! (A Emmeline.) Que faites-vous là, Emmeline?... Retirez-vous!

OCTAVE, la retenant.

Pardon, monsieur, mais c'est devant mademoiselle, c'est devant tout le monde... (les autres arrivent au bruit) que doit avoir lieu une explication devenue nécessaire... Est-il vrai, oui ou non, que vous me retiriez la promesse que...

PÉPONET.

Permettez, monsieur, permettez... il n'y avait rien d'écrit.
(Germain entre et place le chevalet près du piano.)

OCTAVE, avec amertume.

Ah! monsieur!

PÉPONET.

Eh! après tout, un père a bien le droit, et je serais coupable si... enfin... vous n'avez pas un sou.

OCTAVE.

Mais vous le saviez, monsieur; vous saviez aussi que monsieur Vertillac ne ferait rien pour moi, je vous l'avais dit...

PÉPONET.

Je ne l'avais pas cru...

* Edgard, Lecardonel, Anatole, Péponet, Octave, Vertillac, Emmeline.

OCTAVE.

Ainsi, vous vous jouiez de moi lorsque vous prétendiez avoir deviné mon amour?... Vous me trompiez en prétendant qu'alors même que vous me croyiez pauvre vous aviez songé à mon bonheur à venir... car vous avez dit cela, monsieur, vous l'avez dit.

PÉPONET.

Eh! monsieur, on dit comme ça un tas de choses...

OCTAVE.

Avouez donc franchement que vous ne tenez qu'à l'argent.

PÉPONET.

Vous n'y tenez pas, vous! je l'ai bien vu, et j'aurais dû tout deviner en vous voyant si coulant sur l'article de la dot!... Ça n'était pas naturel.

OCTAVE.

Vous osez parler ainsi, vous qui spéculiez sur mon amour et qui, plus vous le voyiez grandir...

PÉPONET, criant.

Monsieur!

EMMELINE, à Octave.

Je vous en prie!

OCTAVE.

Eh bien! je me tairai... mais promettez-moi, chère Emmeline...

PÉPONET, criant et passant.

Monsieur!... je vous défends d'appeler ma fille chère Emmeline... Et vous, Emmeline, je vous défends de rien promettre à monsieur!...

OCTAVE, à Emmeline.

Conservez-vous à moi.

PÉPONET.

Encore!

OCTAVE.

Et nous serons unis, je vous le jure.

EDGARD, tout chargé de toiles, etc.

Je vous le jure aussi!

BASSECOURT, aux Dufouré.

Le petit a du caractère, j'aime ça... seulement, si c'était moi, je l'aurais déjà flanqué à la porte...

EUGÉNIE, à Edgard.

C'est égal, ma sœur n'ira pas en omnibus.

EDGARD.

Hou! la vilaine petite fille!

MADAME DUFOURÉ, à son mari.

Anatole épouse Emmeline; il faut que Raoul épouse Eugénie.

EUGÉNIE, à Emmeline.

Comment, tu pleures?

EDGARD.

Et maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici. Viens, Octave, partons! Attends. (Il va à Vertillac et le pousse, Vertillac se retourne, Edgard le salue.—A part.) Il est vivant!... c'est tout ce que je voulais savoir... Allons-nous-en!

(Péponet fait un mouvement. — Eugénie semble consoler Emmeline. — M. et madame Dufouré se parlent bas. — Edgard et Octave remontent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Chez Péponet, à Paris

SCÈNE PREMIÈRE

EMMELINE, EUGÉNIE.*

(Elles brodent toutes deux. — Emmeline, rêveuse, a laissé glisser son ouvrage.)

EUGÉNIE.

A quoi penses-tu donc, Emmeline?

EMMELINE, se réveillant en sursaut de sa rêverie.

A rien...

EUGÉNIE.

Pourquoi mentir?

EMMELINE.

Mais je t'assure...

EUGÉNIE.

Je t'assure, moi, que tu es triste... Je croyais que tu t'ennuyais à la campagne et je trouvais cela fort naturel; mais depuis deux jours que nous sommes de retour à Paris, je crois que tu es plus soucieuse encore que jamais... Voyons, ma jolie petite sœur, qu'as-tu?... des chagrins?... confie-les-moi! Je le veux d'abord! Qu'est-ce que vous avez, mademoiselle?

EMMELINE.

Est-ce que tu ne le devines pas?

EUGÉNIE.

Eh quoi! tu penserais encore à monsieur Octave?

EMMELINE.

Sans doute!

EUGÉNIE.

Mais tu l'aimes donc véritablement?

EMMELINE.

Tu me le demandes?

* Emmeline, Eugénie.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! et moi qui ai contribué à l'éloigner de la maison. Tu dois me détester!

EMMELINE.

Te détester, toi?

EUGÉNIE.

Non, vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir! je n'ai songé qu'à une chose, moi, que tu pourrais être privée du bien-être auquel tu es habituée, de ces mille petits riens qui sont la moitié de l'existence. Cela m'a effrayée, et alors j'ai voulu empêcher un mariage qui me semblait devoir faire le malheur de ta vie.

EMMELINE.

Chère enfant!

EUGÉNIE.

Mais maintenant je me reproche d'avoir agi ainsi, car je le comprends bien, tu préférerais la pauvreté avec lui à la richesse avec un autre?

EMMELINE.

Oh! oui.

EUGÉNIE, en confidence.*

Comme ça, tu ne pourrais pas l'oublier?

EMMELINE, avec feu.

L'oublier!

EUGÉNIE, étonnée.

Oh! tu es encore plus jolie en disant cela!... ça embellit donc l'amour? (A demi-voix, avec curiosité.) Et quand on prononce son nom devant toi, qu'est-ce que tu éprouves?

EMMELINE sourit et l'embrasse.

Mon cœur bat bien fort.

EUGÉNIE.

Bah!... (A demi-voix.) Octave!... (Mettant la main sur son cœur.) Oh! c'est vrai, il bat! mais quand il est là, près de toi... quand il te prend la main...

EMMELINE.

Oh! alors il me semble que je suis bien heureuse!

EUGÉNIE, rêveuse.

Ah! c'est drôle! on m'a parlé souvent... on m'a pris la main quelquefois... en dansant, et cela ne m'a rien fait du tout!... c'est donc que je n'aime pas?

* Eugénie, Emmeline.

EMMELINE.

Sans doute!

EUGÉNIE.

Ah ! mon Dieu ! mais j'ai déjà dix-huit ans, est-ce que tu crois que je n'aimerai jamais?

EMMELINE.

Si, rassure-toi.

EUGÉNIE.

C'est égal !... je voudrais bien le sentir battre comme le tien !... Ah ! une idée ! (Elle met la main sur son cœur et semble l'écouter.) Anatole !... Raoul !... (Elle rit aux éclats.) Eh bien ! voilà tout ce que ça produit sur moi !...

EMMELINE, souriant.

Et... Edgard ?

EUGÉNIE.

Ah ! ce nom-là, c'est différent, il me met en colère... Ah ! ce monsieur Edgard, je le déteste ! Mais ne parlons pas de lui, parlons de monsieur Octave. Pourquoi donc ne l'avons-nous vu nulle part depuis deux mois ? Il me semble qu'il aurait pu nous faire donner de ses nouvelles.

EMMELINE.

Comment le voulais-tu ? notre père avait prié tous nos amis de ne plus même prononcer son nom.

EUGÉNIE.

C'est vrai... Pauvre sœur !...

EMMELINE.

Mais c'est assez nous occuper de moi seule. Oublies-tu donc la demande que monsieur et madame Dufouré sont venus faire la semaine dernière ?*

EUGÉNIE.

Ah ! oui... Ils veulent que j'épouse leur fils... mais j'ai demandé huit jours de réflexion.

EMMELINE.

Et le délai expire aujourd'hui.

EUGÉNIE.

Eh bien ! c'est pour ce soir alors. J'ai le temps.

EMMELINE.

Et que vas-tu répondre ?

* Emmeline, Eugénie.

EUGÉNIE.

Je ne sais pas...

EMMELINE.

Si tu n'aimes pas monsieur Raoul, il ne faut pas l'épouser! Je sais bien que je n'épouserai jamais monsieur Anatole, moi!

EUGÉNIE.

Parce que tu aimes monsieur Octave; mais moi qui n'ai d'amour pour personne, autant ce mari-là qu'un autre. Vois-tu, bien décidément nous n'avons pas la même nature. Tu es tendre, je suis étourdie... tu es sage, je suis folle... Donc... (tragiquement) que notre destinée s'accomplisse! (Riant.) Quand nous serons mariées, tu me parleras de ton amour et moi je te montrerai mes cachemires... Et puis, après tout, je verrai, je réfléchirai, puisque j'ai encore jusqu'à ce soir.

GERMAIN, annonçant.

Monsieur Bassecourt!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BASSECOURT.

EMMELINE et EUGÉNIE, saluant.

Monsieur...

BASSECOURT.*

Mesdemoiselles... j'ai bien l'honneur... Est-ce que le cher papa n'est pas encore rentré?

EUGÉNIE.

Non, monsieur.

BASSECOURT, riant.

Il paraît qu'il n'aura pas encore pu rejoindre monsieur Edgard.

EUGÉNIE.

Monsieur Edgard?...

BASSECOURT.

Sans doute... Vous savez bien que Péponet le cherche partout...

EMMELINE, très-étonnée.

Mon père cherche monsieur Edgard?... à quel propos?

* Emmeline, Bassecourt, Eugénie.

BASSECOURT.

A propos de sa fameuse galerie. Comment, vous ignorez cela ?

EUGÉNIE, impatientée.

Mais oui !

BASSECOURT.

Vous ne vous rappelez pas cet album sur lequel il travaillait toujours en cachette ?

EMMELINE.

Si fait...

BASSECOURT.

Eh bien, il paraît que c'est une galerie de caricatures très-mordantes, intitulée : *l'Album des Faux Bonshommes*...

EUGÉNIE.

Mais quel rapport mon père peut-il avoir avec cette galerie ?

BASSECOURT.

Un rapport très-direct, parbleu ! monsieur Edgard l'a mis dedans.

EUGÉNIE.

Par exemple !

EMMELINE.

Mais c'est impossible !...

BASSECOURT.

Pardonnez-moi, je le tiens de Germain qui l'a vu...

EMMELINE.

Et vous dites que mon père cherche monsieur Edgard ?

BASSECOURT.

Sans doute... Je m'étais mis en campagne de mon côté, pour rendre service à Péponet, mais impossible d'attraper monsieur Edgard. Quelques jours après celui où votre mariage avait été rompu, il était parti en voyage, mais il est revenu depuis cinq jours... J'en ai instruit Péponet, et...

EUGÉNIE, à Bassecourt.

Est-ce que vous y êtes aussi, monsieur Bassecourt ?

BASSECOURT.*

Dans quoi ?

EUGÉNIE.

Dans la galerie des faux bonshommes ?

* Emmeline, Eugénie, Bassecourt.

BASSECOURT.

Moi?... non, ce brave Octave ne l'aurait pas souffert!...

EUGÉNIE.

Monsieur Octave?...

BASSECOURT.

Mon ami.

EUGÉNIE.

Vous le voyez donc?

BASSECOURT.

Mais nous passons tous les jours un quart d'heure ensemble.

EMMELINE.

Ah!...

EUGÉNIE.

Et il vous parle de nous?... de mon père?... de ma sœur?...

BASSECOURT.

Oh! pas du tout.

EUGÉNIE.

Comment!

BASSECOURT.

Il est si occupé!...

EMMELINE.

Il travaille beaucoup? Un grand tableau?...

BASSECOURT.

Un tableau?... Mais du tout; il ne s'occupe plus de cela...

EUGÉNIE.

Comment!

BASSECOURT.

Quoi! vous ne savez pas?

EMMELINE.

Il y a deux mois que nous n'avons entendu parler de monsieur Octave.

BASSECOURT.

Ah! vraiment! c'est prodigieux! Eh bien! mais ce cher ami a quitté la peinture!...

EMMELINE.

Monsieur Octave?...

BASSECOURT.

Il a jeté sa palette... crevé ses toiles... brisé ses pinceaux... comme on dit.

EMMELINE, avec douleur.

Ah!...

EUGÉNIE.

Mais...

BASSECOURT.

Il est retourné près de son oncle. Vertillac lui a rouvert ses bras et sa maison. Quant à Octave, il a repris son carnet de boursier et s'est remis aux affaires avec une ardeur infernale.

EUGÉNIE.

Vraiment?

EMMELINE.

Oh! c'est impossible! on vous aura trompé.

BASSECOURT.

Mais, pardonnez-moi, mademoiselle. Il ne dort plus, il ne mange plus : il joue. Il a toutes sortes d'actions dans ses poches... Il est cousu d'Autrichiens, et quand on lui demande des nouvelles de sa santé, il vous répond immédiatement par le cours de la rente.

EMMELINE, à part.

Oh! mon Dieu!

BASSECOURT.

Du reste, vous le verrez bientôt, car il va venir.

EUGÉNIE.

Ici?

BASSECOURT.*

Oui, pour parler à Péponet.

EMMELINE, avec espoir.

Pour parler à mon père?...

BASSECOURT.

Il s'agit d'une affaire importante, d'une concession de chemin de fer.

EMMELINE.

Ah! il s'agit d'un chemin de fer?...

BASSECOURT.

Oh! monsieur Octave Delcroix est un garçon d'un mérite incontestable... Il fait fortune, et c'est justice... Du reste, tout lui sourit... excepté ses amis... cependant.

EUGÉNIE.

Comment!...

BASSECOURT.

Oh! ils sont furieux, monsieur Edgard surtout! Ils sont brouillés à mort. (Riant.) Et monsieur Edgard lui réserve même une place dans sa galerie.

* Emmeline, Bassecourt, Eugénie.

EUGÉNIE.

Comment, monsieur Edgard aurait l'audace...

BASSECOURT.

Je sais bien que ça n'est pas très-gentil de la part de monsieur Edgard; mais là, entre nous, il faut avouer que monsieur Octave ne l'aura pas tout à fait volé. Comment, après avoir quitté jadis le carnet de boursier, pour prendre la palette du peintre, voilà qu'aujourd'hui il quitte la palette pour reprendre le carnet!... Qu'est-ce que ça veut dire tout ça?

EUGÉNIE.

Mais...

EMMELINE.

Monsieur Bassecourt a raison.

BASSECOURT.

Certainement, l'argent est une bonne chose... mais c'est égal, c'est drôle qu'à son âge... Que diable! on a une religion ou on n'en a pas! Je le répète, monsieur Octave est un garçon charmant; seulement, je trouve sa conduite ignoble...

SCÈNE III.

LES MÊMES, SUZANNE, puis GERMAIN et DUFOURÉ.

SUZANNE, à Emmeline.*

Mademoiselle, Germain m'a chargée de demander des ordres pour le couvert.

EMMELINE.

C'est bien, j'y vais... (A sa sœur en sortant.) Oh! chère Eugénie, je commence à croire que tu avais raison, lorsque tu m'engageais à renoncer à cet amour.

EUGÉNIE, la suivant.**

Mais au contraire, il me semble... Ah! elle n'est pas raisonnable.

GERMAIN, annonçant.

Monsieur Dufouré!

(Dufouré entre et salue Emmeline, qui sort avec Suzanne.)

* Emmeline, Eugénie, Suzanne, Bassecourt.

** Eugénie, Emmeline, Bassecourt.

EUGÉNIE, à part.

Oh! il vient chercher ma réponse bien sûr, je ne sais que lui dire, moi.

(Bassecourt et Dufouré se sont donné la main.)

DUFOURÉ, saluant.*

Mademoiselle, vous avez vu mon fils, hier soir?

EUGÉNIE.

Pardonnez-moi.

DUFOURÉ.

Hier matin?

EUGÉNIE.

Pas davantage... Il ne s'est pas encore présenté ici depuis notre retour.

DUFOURÉ.

Il est si timide, il aura craint... (A part.) Je suis sûr qu'il n'est pas sorti de cette taverne de la Maison d'Or depuis trois jours! La moitié de sa tante Anastasie y a déjà passé... Oh! il faut absolument...

BASSECOURT, qui causait avec Eugénie.**

Si, si... vous avez à parler avec monsieur Dufouré, je le devine et je vous laisse... A bientôt.

(Il serre la main à Dufouré et sort.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, DUFOURÉ.

EUGÉNIE.***

Monsieur, vous venez sans doute chercher ma réponse, et je...

DUFOURÉ.

Pardon, mademoiselle, je viens pour accomplir un devoir.

EUGÉNIE.

Je ne comprends pas...

DUFOURÉ.

Je vais m'expliquer, mademoiselle : vous devez, dans quel-

* Eugénie, Dufouré, Bassecourt.
** Dufouré, Bassecourt, Eugénie.
*** Dufouré, Eugénie.

ques heures, nous faire connaître votre détermination, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE, embarrassée.

Oui, monsieur.

DUFOURÉ.

Eh bien, avant, j'ai voulu venir moi-même vous éclairer sur le caractère de mon fils. C'est que je ne suis pas de ces pères qui ne s'occupent que d'établir leur héritier sans se soucier du bonheur de la jeune fille à laquelle ils l'unissent.

EUGÉNIE, à part.

Quel honnête homme !

DUFOURÉ.

Mademoiselle, mon fils a des défauts, de nombreux défauts; d'abord il sera complétement incapable de gérer sa maison, même de donner un ordre, et sa femme devra pour ainsi dire le prendre en tutelle.

EUGÉNIE.

Ensuite ?

DUFOURÉ.

Il ne voit qu'une chose : le plaisir.

EUGÉNIE.

Ensuite ?

DUFOURÉ.

Il est prodigue, très-prodigue même.

EUGÉNIE.

Ah !

DUFOURÉ.

Ah ! il est bien pénible pour un père de... N'importe, j'aurai la force de tout vous dire... Chez lui c'est de la folie ! Il ne parle de rien moins que d'avoir voitures, loge à l'Opéra et aux Bouffes... chevaux d'attelage et chevaux de selle, maison de ville et maison de campagne.

EUGÉNIE.

Ah ! vraiment.

DUFOURÉ.*

Et quant à la corbeille...

EUGÉNIE, vivement.

Voyons...

DUFOURÉ.

Il y entasse en idée des cachemires, des dentelles d'Angle-

* Dufouré, Eugénie.
** Eugénie, Dufouré.

terre, des étoffes lamées d'or et d'argent, des diamants, des perles...

EUGÉNIE, souriant.

Ce n'est pas trop mal...

DUFOURÉ.

Il veut que sa femme éclipse les plus élégantes et les plus enviées; il veut qu'elle soit la reine des salons; il veut... que ne veut-il pas, le malheureux! En un mot, je le répète, il est fou!

EUGÉNIE, souriant.

Une folie douce!

DUFOURÉ.

Mademoiselle... j'ai dû ne vous rien cacher, et quoi qu'il arrive, j'aurai fait mon devoir en vous mettant sous les yeux tous ses défauts.

EUGÉNIE, souriant.

Qui ressemblent un peu à des qualités...

DUFOURÉ, transporté.

Nous pourrions donc espérer...

EUGÉNIE.

Pardon, monsieur, mais... mon père reçoit aujourd'hui, et il faut absolument...

(Elle veut sortir.)

DUFOURÉ.

Mais enfin, vous consentez donc...

EUGÉNIE.

Monsieur, voyez mon père, et ce qu'il décidera, je l'approuverai.

DUFOURÉ.

Chère enfant!... elle a de la raison comme un ange.

(Il lui baise la main. — Elle sort.)

SCÈNE V.

DUFOURÉ, seul, puis PÉPONET et LEGARDONEL.

(Dès qu'Eugénie est sortie, Dufouré tire sa tabatière de sa poche, hume lentement une prise en se souriant à lui-même avec satisfaction, puis il donne un petit coup sec sur le couvercle de la boîte et la remet dans sa poche.)

DUFOURÉ, ricanant. *

Voilà! (Apercevant les autres qui entrent.) Ah! Péponet! (Courant à lui.) Mon cher Péponet! je viens de voir mademoiselle Eugé-

* Lecardonel, Péponet, Dufouré.

nie, elle consent à tout ; il ne reste plus qu'à fixer le jour de la signature du contrat.

PÉPONET.

Venez dîner, nous déciderons cela en famille.

DUFOURÉ.

Bravo! je vais tranquilliser Raoul. Ce pauvre enfant doit être dévoré d'impatience, vous comprenez?... (A part.) Je verrai d'abord à la Maison d'Or.

(Il sort.)

LECARDONEL. *

Alors, décidément, Anatole épouse votre fille?

PÉPONET.

Décidément, et vous vous souvenez de ce que vous m'aviez promis? Il devient votre associé aussitôt après la signature du contrat, et vous lui ferez faire de bonnes affaires aussi, à lui?

LECARDONEL.

Comment donc ! mais certainement. J'y avais renoncé d'abord, parce que tout paraissait rompu entre vous; mais du moment où ça se renoue, du moment qu'il sera votre gendre, je le traiterai... comme vous-même...

PÉPONET.

Ah! merci! merci!

LECARDONEL.

A propos! vous avez vu Delcroix?

PÉPONET.

Pas depuis mon arrivée; mais il doit venir aujourd'hui, il paraît qu'il va bien... Ah! si j'avais pu prévoir jadis... Anatole, lui, vous, Vertillac et moi réunis!... quelles affaires !

LECARDONEL.

Ah! j'ai fait préparer le petit acte en question...

PÉPONET.

Pour notre grande opération de la compagnie de la Lune?

LECARDONEL.

Oui.

PÉPONET.

Vous savez qu'il me faut un mois pour réaliser les fonds nécessaires.

* Lecardonel, Péponet.

LECARDONEL.

Je ne l'ignore pas; mais vous savez aussi comment je fais les affaires; je ne connais que les actes signés, moi!

PÉPONET.

Vous avez raison : quand il n'y a rien d'écrit...

LECARDONEL.

Voici l'engagement que vous contractez envers moi, ainsi que les pouvoirs que vous me donnez pour toucher, en cas d'absence de votre part.

PÉPONET.

Ce diable de Lecardonel, il n'oublie rien. Ah çà! vous me répondez que l'opération sera bonne?

LECARDONEL.

Parbleu! est-ce que je la ferais, sans cela?

PÉPONET.

C'est juste.

LECARDONEL.

Nous allons terminer alors.

PÉPONET.

Tout de suite.

LECARDONEL.

Bon! je connais une personne qui nous fera les avances, et nous rembourserons dès que nous aurons touché. De cette façon, nous gardons l'affaire pour nous seuls, et avant un an, vous avez réalisé vos cinq millions.

PÉPONET.

J'y compte bien! Si vous voulez passer dans mon cabinet...

LECARDONEL.

Volontiers.

PÉPONET, sonnant.

Seulement, vous permettez? (A Germain qui paraît.) Vous me préviendrez dès que monsieur Edgard arrivera.

(Germain sort.)

LECARDONEL.

Edgard, dites-vous?

PÉPONET.

Oui, Bassecourt, que j'ai rencontré, m'a promis de le déterrer.

LECARDONEL.

Pourquoi donc faire?

PÉPONET.

Ah! j'ai à lui parler, je...

BASSECOURT, au dehors.

Venez donc, venez.

PÉPONET.

Eh mais, Dieu me pardonne, je crois que je l'entends!... Pardon, mon ami, une minute seulement, et je suis à vous.

(Il va au-devant des nouveaux venus.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BASSECOURT, EDGARD.

PÉPONET, avec joie. *

Ah ! ce cher ami, le voilà donc!...

BASSECOURT, à Péponet.

Il ne voulait pas venir...

PÉPONET.

Quel enfantillage !

EDGARD.

Permettez...

PÉPONET.

Mais asseyez-vous donc.

EDGARD.

Je...

PÉPONET.

Non, pas là... ici, vous serez mieux... Et avez-vous besoin de quelque chose?... ne vous gênez pas... Que prendriez-vous bien?

LECARDONEL, à part, étonné.**

Qu'est-ce qu'a donc Péponet?...

PÉPONET.

Ce cher Edgard!

(Il lui prend les mains.)

EDGARD, stupéfait.

Ah çà! pendant mon voyage, il s'est donc accompli une perturbation générale dans les idées!... Comment! les gens qui m'aimaient ne veulent plus me voir, et ceux au contraire qui me détestaient, car vous me détestiez, vous, monsieur Péponet!...

* Péponet, Edgard, Bassecourt, Lecardonel.
** Lecardonel, Péponet, Edgard, Bassecourt.

PÉPONET.

Ah! grand Dieu! pouvez-vous penser!...

EDGARD, continuant.

Et pendant mon absence, vous avez remis onze cartes cornées entre les mains de mon concierge, et ce matin je reçois une invitation à dîner pour ce soir.

PÉPONET.

C'est tout simple!...

EDGARD.

Comment! tout simple! Vous détestez les gens et vous les invitez à dîner! C'est donc dans l'espoir de commettre un crime?

BASSECOURT.

Toujours gai!... quel aimable caractère! Ah! si vous saviez combien nous vous avons regretté!

EDGARD.

Pas possible!

PÉPONET.

Vous ne vous figurez pas jusqu'à quel point vous nous manquiez là-bas...

EDGARD.

Où ça?

PÉPONET.

A la campagne.

EDGARD, stupéfait.

Ah bah!

LECARDONEL, à part.

Je n'y comprends rien.

PÉPONET.

Il ne se passait pas de jour que mes filles et moi... que moi et mes filles... n'est-ce pas, Bassecourt?

BASSECOURT.

Oui, oui, oui.

(Pendant tout ce qui suit, Edgard les regarde l'un après l'autre et d'un air hébété.)

PÉPONET, avec feu.

Oh! mais maintenant que je vous tiens, je ne vous quitte plus...

EDGARD, à part.

Décidément, il y a quelque chose...

PÉPONET, s'asseyant après un petit temps.

Et comme ça, vous travaillez toujours à force? vous faites

toujours de jolis petits dessins?... Ah! Dieu! quel talent!..

BASSECOURT.

Quelle verve!

PÉPONET.

Comme ses portraits sont ressemblants!...

BASSECOURT.

Oh! c'est dans la caricature qu'il excelle!...

PÉPONET.

Oh! oui! la caricature!... A propos, il faudra que vous nous montriez vos albums.

LECARDONEL, à part.

Ah! je comprends...

BASSECOURT.

Il paraît qu'il en existe un qui est délicieux!... des charges superbes!

EDGARD, à part.

Comment diable savent-ils... (Il cherche.) Ah! j'y suis... les domestiques auront parlé...

PÉPONET, à Edgard.

Ainsi, c'est convenu... vous nous restez...

EDGARD, haut.

Vous avez eu connaissance de ma galerie des faux bonshommes?

PÉPONET.

Mais... je vous avouerai... oui... oui... on nous avait dit...

EDGARD.

Que vous en faisiez partie, vous, monsieur Péponet; vous, monsieur Bassecourt?... Ah! le monde est bien méchant!...

PÉPONET.

Quoi?...

EDGARD.

J'aurais été vous attacher à mon grotesque pilori! vous, monsieur Péponet, dont j'ai toujours admiré le grand caractère!...

PÉPONET.

Monsieur Edgard!...

EDGARD.

Eh bien!... est-ce qu'il ne faut pas avoir un caractère étonnant de grandeur pour faire ce que vous avez fait?... car je vous ai vu, après avoir donné votre parole, faire un effort gigantesque pour la retirer, et y parvenir... Alors, je me suis

dit : Voilà un homme qui comprend son époque... et j'aurais osé toucher à cet homme!... à ce géant de la civilisation!... ah! jamais!... (A Bassecourt.) Seulement, la planche est faite!

BASSECOURT, à part.

Eh bien! je n'en suis pas fâché. (Haut.) Et moi?...

EDGARD, à Bassecourt.

Je vous y aurais mis, vous, le meilleur homme de la terre... vous qui dites toujours du bien de tout le monde?...

BASSECOURT. *

Tant que je peux!

EDGARD, à Péponet.

Mais... la planche est faite!...

PÉPONET, à part.

Eh bien! je suis content qu'il y soit, lui!...

LECARDONEL, à part.

Il les y laissera tous les deux.

PÉPONET, à Edgard.

Ce cher ami!... Je savais bien que nous n'y étions pas, moi...

EDGARD.

Vous m'avez bien jugé, monsieur Péponet!...

PÉPONET.

Mais, voyons, tout cela ne m'empêche pas de vous garder... (A part.) Il ne m'y a pas mis, mais il pourrait m'y mettre... (Haut.) Vous dînez avec nous?...

EDGARD.

Permettez...

PÉPONET.

Pas d'objection!... D'abord, vous vous trouverez avec tous vos anciens amis, monsieur et madame Dufouré... Vertillac... Octave...

EDGARD.

Octave!

PÉPONET.

Oui.

EDGARD.

Oh! j'accepte! (A part.) Je veux me trouver face à face avec lui.

* Péponet, Edgard, Bassecourt, Lecardonel.

LECARDONEL, à Péponet.*

Il faut que j'aille à la Bourse. Terminons-nous notre affaire?

PÉPONET.

Certainement! (A Edgard.) Vous permettez... (Bas.) Puisque vous y avez mis Bassecourt... laissez-le...

(Il sort.

EDGARD.

Soyez tranquille!...

(Péponet suit Lecardonel.)

BASSECOURT.

Puisqu'il y est, ne l'ôtez pas.

SCÈNE VII.

EDGARD, seul.

Vous y êtes tous, et vous y resterez... je vous le promets! Mon pauvre album! Dire qu'il faut que j'y place un être que j'ai aimé, à qui j'ai serré les mains, avec lequel j'ai vécu cinq ans comme avec un frère! Oh! cet Octave! Quand je pense à lui... quand je parle de lui, je ne sais plus railler, je ne sais plus rire!...

SCÈNE VIII.

EDGARD, EMMELINE.**

EMMELINE, entrant vivement.

Monsieur Edgard!

EDGARD.

Mademoiselle Emmeline!

EMMELINE.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici... je voulais vous voir... vous parler... Oh! j'en ai grand besoin!...

EDGARD.

Pauvre enfant!... je vous comprends!

EMMELINE.

Ainsi, monsieur Octave?...

* Péponet, Edgard, Lecardonel, Bassecourt.
** Edgard, Emmeline.

EDGARD.

Tout ce que l'on a pu vous dire est vrai.

EMMELINE.

Oh! tenez, un tel changement!... je doute encore... je douterai toujours, jusqu'au moment où je le verrai là, devant moi...

EDGARD.

Oh! peut-être voudra-t-il encore vous épouser!

EMMELINE.

Vous croyez?

EDGARD.

Vous avez une belle dot, et la dot pour un homme d'argent, c'est le point essentiel.

EMMELINE.

Ah! c'est vrai!...

EDGARD.

Mais si cela arrivait, ce serait à vous de le repousser, de le rejeter.

EMMELINE.

En aurai-je la force?

EDGARD.

Oui, vous l'aurez, si vous vous dites : Cet homme qui a renoncé à sa passion pour les arts, qui a foulé aux pieds des amitiés saintes, pourra un jour faire bon marché de son amour!

EMMELINE.

Oh! vous avez raison!... oui, monsieur Edgard, oui; j'aurai du courage; mais il va venir... vous ne me quitterez pas?

EDGARD.

Je vous le promets. Je veillerai sur vous comme sur une sœur bien-aimée!

EMMELINE.

Une sœur? Mon Dieu!... il faut que je vous apprenne enre...

EDGARD.

Quoi donc?

EMMELINE.

Eugénie...

EDGARD.

Eh bien?

EMMELINE.

Elle se marie...

EDGARD, contenant un mouvement.

Ah! et avec qui?

EMMELINE.

Avec monsieur Raoul Dufouré.

EDGARD.

Eh bien! il est riche et prodigue... elle sera heureuse suivant ses désirs et ses goûts...

EMMELINE.

Mais... vous l'aimez!...

EDGARD.

Non!

EMMELINE.

Cependant...

EDGARD.

Ne me parlez pas d'elle! *

EMMELINE.

Vous voyez bien!

EDGARD, vivement.

Une voiture entre dans la cour!

EMMELINE, près de la fenêtre.*

Monsieur Octave!

EDGARD.

Lui! allons! de la fermeté!

EMMELINE.

Oh! malgré moi, j'espère encore!...

EDGARD.

Pauvre petite!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EUGÉNIE, puis OCTAVE. **

EUGÉNIE, accourant.

Emmeline! Emmeline! viens donc voir le cheval de monsieur Octave.

(Elle court à la fenêtre.)

EDGARD.

Est-ce qu'il a une jambe de plus que les autres?

* Emmeline, Edgard.
** Eugénie, Edgard, Emmeline.

EUGÉNIE.

Ce n'est pas à vous que je parle, monsieur!... Oh! l'élégante Victoria! Monsieur Octave en descend! quelle jolie livrée!

EDGARD.

Comment! monsieur Octave porte une livrée?

EUGÉNIE.

Encore une fois, monsieur, je ne vous parle pas.

EDGARD.

Pardon!... mais c'est qu'en parlant de monsieur Octave, vous vous écriez : Quelle jolie livrée!... alors j'avais pensé...

EUGÉNIE.

Le voilà! le voilà!...

GERMAIN, annonçant.

Monsieur Octave Del...

OCTAVE, entrant précipitamment tout en parcourant son carnet.

C'est bon! c'est bon! je n'ai pas de temps à perdre! va prévenir ton maître que je suis arrivé, va!

(Le domestique sort. — Octave est mis à la dernière mode, il a un lorgnon, des favoris en côtelettes, — il a l'air d'une gravure.)

EUGÉNIE, à mi-voix.*

Il est charmant!

EDGARD, de même.

Il a l'air d'un bonbon! on en mangerait!

OCTAVE, levant le nez et les apercevant.

Oh! mille pardons, mademoiselle.

(Il salue.)

EUGÉNIE.

Monsieur!...

(Emmeline salue froidement.)

OCTAVE, qui consulte tour à tour sa montre et la pendule.)

Vous allez bien?

EUGÉNIE, remontant.

Très-bien, monsieur.

OCTAVE. **

Oh! c'est impossible! vous devez avancer sur la Bourse.

EDGARD, qui l'examine.

Quel horrible déguisement!

* Octave, Eugénie, Edgard, Emmeline.
** Eugénie, Octave, Edgard, Emmeline.

OCTAVE, l'apercevant et avec un peu d'embarras. *

Ah! bonjour, cher monsieur! vous étiez parti, vous voici revenu?

EDGARD.

Il y a apparence.

OCTAVE.

Vous avez fait un bon voyage?... Allons! tant mieux! (A Eugénie.) Monsieur votre père n'est pas sorti, je l'espère?

EUGÉNIE.

Non, monsieur.

OCTAVE.

On a dû le prévenir alors, et c'est incroyable qu'il ne soit pas déjà ici. Je ne peux pourtant pas attendre une heure... j'ai tout un monde d'affaires à couler dans cette journée...

EDGARD.

Octave!

EMMELINE, à part.

Pas un mot! pas un regard!

OCTAVE.

Que voulez-vous? un renseignement? un conseil?... prenez de la compagnie Écossaise.

EDGARD.

Te moques-tu de moi?

OCTAVE.

Vous aimez mieux du chemin de fer d'Alger à Oran? (Voyant le domestique qui paraît.) Pardon! monsieur Péponet est visible et je vais... (Saluant.) Mesdemoiselles! (A Edgard.) Adieu, cher! C'est égal, si vous m'en croyez, vous prendrez de la compagnie Écossaise. Adieu! adieu!

(Il sort.)

EDGARD.

Va-t'en au diable!

SCÈNE X.

EDGARD, EMMELINE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, avec admiration. **

Quel changement! (A Edgard.) Oh! il est charmant, lui!

EDGARD.

Eh bien! épousez-le, lui!

* Eugénie, Edgard, Octave, Emmeline.
** Edgard, Eugénie, Emmeline.

EUGÉNIE, à Emmeline.

Dois-tu être heureuse ! Tu le vois, il revient.

EMMELINE.

Ne me parle plus d'Octave, je le déteste.

EUGÉNIE.

Par exemple !

EDGARD.

Eh bien ! la place est libre !

EUGÉNIE.

Voulez-vous me laisser tranquille, vous ? (A Emmeline.) Mais tu as tort, mille fois tort !...

EDGARD.

Elle a raison, mille fois raison.

EUGÉNIE, avec colère.*

Oh ! ce monsieur Edgard !...

EDGARD, à Emmeline.

Oubliez-le, il n'est plus digne de vous.

EUGÉNIE.

Mais, au contraire, il te rendra heureuse.

EDGARD.

Parce qu'il est riche, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE, à Emmeline.

Ne l'écoute pas, il te monte la tête.

EMMELINE.

Monsieur Octave n'existe plus pour moi, te dis-je.

EDGARD.

Très-bien !

EUGÉNIE, exaspérée.

Monsieur !...

EDGARD.

Je vous répète que votre sœur a raison, cent mille fois raison de ne plus aimer ce monsieur qui sort d'ici... Pour épouser pareille machine à affaires, elle a trop d'âme, trop de sentiment, elle !

EUGÉNIE, l'interrompant.

Croyez-vous m'intimider avec votre grosse voix et vos grands bras... vous !

EMMELINE, à Eugénie.

Tais-toi ! tais-toi !

* Edgard, Emmeline, Eugénie.

EUGÉNIE.

Non, je ne me tairai pas; car, enfin, si monsieur Octave te demande en mariage, il faudra bien que tu choisisses entre lui et Anatole.

EMMELINE.

Je ne me marierai pas!

EUGÉNIE, à Edgard.

Et vous, monsieur, l'homme aux bons conseils, qui préférez-vous?

EDGARD.

D'Octave et d'Anatole?... ma foi, quand je suis avec l'un j'aime mieux l'autre. Voilà mon opinion.

EUGÉNIE.

Mais il n'y a pas moyen de raisonner!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVE, entrant très-vite, PÉPONET, le suivant.

PÉPONET.

Mon cher monsieur Octave...

OCTAVE.*

Non! non!...

PÉPONET.

De grâce!... (A ses filles.) Laissez-nous, mesdemoiselles.

EMMELINE, à Edgard.

Monsieur Edgard, voulez-vous me donner votre bras?

EDGARD.

Pauvre enfant!

EUGÉNIE, à son père, montrant Octave.**

N'est-ce pas, qu'il a gagné à ce changement?

PÉPONET.

Parbleu!...

EDGARD, à part.

Décidément, ce n'est plus un cœur qui bat dans sa poitrine c'est un carnet.

(Ils sortent.)

* Octave, Péponet, Emmeline, Eugénie, Edgard.

** Octave, Péponet, Eugénie, Emmeline, Edgard.

SCÈNE XII.

PÉPONET, OCTAVE.*

PÉPONET.

Allons! nous sommes seuls...

OCTAVE.

Eh bien! je vous répéterai ce que je vous disais tout à l'heure : que le temps est un capital trop précieux pour qu'on le gaspille ainsi... et que...

(Il veut partir.)

PÉPONET.

Mais, arrêtez cinq minutes, je vous en prie.

OCTAVE.**

Pas une seconde! Voyons! prenez-vous, oui ou non, des actions de la compagnie Écossaise?

PÉPONET, le câlinant.

Eh bien! je vous dirai cela au dessert, car vous dînez avec nous?

OCTAVE.

Dîner?... est-ce que je dîne?... j'ai bien le loisir, vraiment!

PÉPONET.

Cependant...

OCTAVE.

Je ne dîne pas, monsieur.

PÉPONET.

C'est entendu.

OCTAVE.

Terminons donc, je vous prie.

PÉPONET, à part.

Il est renversant!

OCTAVE.

Décidément, combien prenez-vous d'actions de la compagnie Écossaise?

PÉPONET.

Mais...

OCTAVE, consultant son carnet.

Cinquante?... Très-bien!

* Octave, Péponet.

** Péponet, Octave.

PÉPONET.

Je...

OCTAVE.

Vous achetez ferme?...

PÉPONET.

Permettez...

OCTAVE.

Non?... à prime alors.

PÉPONET.

Je désirerais...

OCTAVE.

Quoi?

PÉPONET.

Pardon! mais c'est que je viens déjà de m'engager avec Lecardonel pour une grande affaire.

OCTAVE.

Eh bien?

PÉPONET.

Eh bien! j'ai beaucoup de fonds là dedans, et...

OCTAVE.

Et?...

PÉPONET.

Je voudrais réfléchir... me consulter... enfin, je ne suis pas tout à fait décidé.

OCTAVE.

Comment! vous n'êtes pas décidé... et vous dites à monsieur Vertillac de m'envoyer?...

PÉPONET.*

Écoutez-moi.

OCTAVE.

Je vois chaque jour cinquante clients, et s'ils étaient aussi lambins que vous, je n'aurais plus qu'à fermer boutique.

PÉPONET.

Ça serait regrettable, car...

OCTAVE.

Oh! point de paroles inutiles!... Nous disions cinquante actions. Voilà!

(Il écrit.)

PÉPONET, à lui-même.

Je n'en ai pas encore vu de cette force-là!

OCTAVE.

Et dans la Compagnie du chemin de fer d'Alger à Oran?

* Octave, Péponet.

PÉPONET.

Le chemin de fer de...

OCTAVE.

D'Alger à Oran, pour combien d'actions dois-je vous inscrire?

PÉPONET.

Mais... je n'ai pas connaissance...

OCTAVE.

Pour deux cents?...

PÉPONET, effrayé.

Deux cents!

OCTAVE.

Cent cinquante?... Soit!

PÉPONET.

Mais...

OCTAVE.

Vous êtes inscrit.

PÉPONET.

C'est un salpêtre! (Il signe.) Voilà! (A part.) Quel homme! Et dire qu'il pouvait être mon gendre!...

OCTAVE.

Voilà qui est fait. Maintenant, je vous salue. (Il remonte.)

PÉPONET. *

Quand reviendrez-vous?

OCTAVE, préoccupé.

Quand j'aurai cinq minutes à perdre.

PÉPONET.

Il est superbe!

OCTAVE, qui s'est arrêté.

C'est singulier!

PÉPONET, à part.

Comme ma fille aurait été heureuse avec lui!...

OCTAVE.

Il me semblait que j'avais encore quelque chose à vous

PÉPONET, joyeux.

Vraiment?...

OCTAVE, après un temps, se frappant le front.

Ah! je voulais vous demander votre fille en mariage.

PÉPONET, sautant.

Bah!

* Péponet, Octave.

OCTAVE.

Je l'avais tout à fait oublié, mais enfin... (Apercevant Vertillac.) Ah bien! tenez, justement, voilà mon oncle, nous pouvons... (Il tire sa montre.) Oui, j'ai encore le temps.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VERTILLAC.

VERTILLAC, saluant. *

Monsieur Péponet, j'ai l'honn...

OCTAVE, à Vertillac, en l'interrompant.

A propos, avez-vous vu le ministre? Y a-t-il quelque espoir pour cette concession?

VERTILLAC.

Audience pour quatre heures et demie.

PÉPONET.

Pardon, messieurs; si j'ai bien compris...

OCTAVE.

Il faut auparavant que nous retournions à la Bourse.

VERTILLAC.

Il est vrai.

PÉPONET.

Si j'ai bien compris, vous aviez une demande à m'adresser?

OCTAVE.

Ah! oui, cher monsieur, car je n'ai pas, je vous l'avoue, renoncé au désir de... (A Vertillac.) Les notes du comptant sont-elles prêtes?... les avez-vous?

VERTILLAC.

Oui, les voici toutes.

PÉPONET, à part.

Il a tout un monde dans la tête. (Haut.) Vous parliez d'un désir...

OCTAVE.

Oui, cher monsieur, celui de devenir votre gendre.

PÉPONET, joyeux.

Mon gendre!... mais c'est...

OCTAVE, à Vertillac.

Que faisaient les Écossais?

* Péponet, Octave, Vertillac.

VERTILLAC.

Cinq cent vingt-trois soixante-quinze.

PÉPONET.

Pardon!... Pourrais-je savoir...

OCTAVE.

Cinq cent vingt-trois soixante-quinze. Au fait! ça vous in resse...

PÉPONET.

Oui! (A part.) Quelle ardeur!... c'est admirable! (Haut.) Vous disiez que...

OCTAVE.

Ah! oui, je désire me marier promptement... parce que, vous comprenez, un homme établi présente plus de garantie morale...

PÉPONET.

C'est vrai!

OCTAVE, à Vertillac.

Et les actions d'Alger à Oran?

VERTILLAC.

Il y en a très-peu de flottantes.

PÉPONET, lui tendant la main.

Croyez bien que...

OCTAVE, de même.

Ah! Madame Chabanel désire trente-cinq Strasbourg, à terme... Elle offre en garantie dix actions du Nord.

PÉPONET, continuant toujours.

L'honorabilité de votre caractère...

OCTAVE, à Vertillac.

Mais je la connais; elle est en puissance de mari... Si les Strasbourg viennent à baisser, le mari se présentera muni d'un bordereau inscrit à son nom...

PÉPONET.

Mais il faut que je sache sur laquelle de mes filles...

OCTAVE.

Il réclamera les actions...

PÉPONET.

Vous avez jeté votre dévolu...

OCTAVE.

Et nous serons refaits de la différence.

PÉPONET.

Si vous voulez me la nommer...

OCTAVE.

Madame Chabanel?

PÉPONET.

Mais, sac à papier, ce n'est pas madame Chabanel que vous voulez épouser!

OCTAVE.

Ah! mille pardons! J'ai tant d'affaires!... Mais, maintenant, je suis tout à vous. Non, il est deux heures et demie, je reviendrai.

PÉPONET. *

Quél homme!

OCTAVE.

Ou bien alors, dépêchons-nous. Voyons, mon oncle, terminez l'affaire; moi, pendant ce temps, je ferai mon courrier. (A Péponet.) Vous permettez...

PÉPONET.

Comment donc!

OCTAVE.

Allez, mon oncle! (Il se met à écrire.)

VERTILLAC, remettant un gant.

Monsieur! monsieur Octave Delcroix, mon neveu, ici présent, devient mon associé dans toutes mes opérations, de quelque nature qu'elles soient; de plus, je lui assure, *hic et nunc*, un capital approximatif pour le cas où des circonstances imprévues m'obligeraient à me défaire de ma charge... De plus encore, à l'ouverture de ma succession, si ledit Octave Delcroix peut prouver qu'il existe, ainsi que l'exige sagement l'article 725 du Code civil, ledit Octave Delcroix entrera en possession de tous mes biens meubles ou immeubles, fonds de terre, bâtiments, moulins à vent ou à eau, récoltes pendantes ou fruits recueillis, coupes de bois, taillis ou futaies, et enfin de tous les fruits généralement quelconques, industriels ou civils, tels que loyers de maison, arrérages de rentes, prix de baux à ferme, etc., etc., faisant partie de mes biens; lesquels biens devront être complétement liquides et sans hypothèques, légales, judiciaires et conventionnelles, et ceci posé, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Emmeline Péponet pour mon neveu, monsieur Octave Delcroix, ci-dessus énoncé.

* Octave, Vertillac, Péponet.

LECARDONEL, qui vient de paraître au fond, à part.

Comment!

PÉPONET.

Croyez bien, mon cher Vertillac...

OCTAVE, qui a fini d'écrire.

Ça ne vous va pas?

PÉPONET.

Je suis bien loin de vouloir dire...

OCTAVE.*

Alors ça vous va?... Très-bien! nous reviendrons. Adieu, cher monsieur... Ah! je vais passer chez mon notaire, il rédigera un petit projet d'acte, et nous pourrons signer cela entre les deux Bourses.

LECARDONEL, à Péponet.

Mais Anatole?

PÉPONET.

J'y pense! j'y pense!...

OCTAVE, qui a remis son chapeau.

Venez, mon oncle, venez, j'ai là ma voiture.

VERTILLAC.

Péponet, j'ai bien l'honn...

OCTAVE, l'entraînant.

Venez, venez!... (A Péponet.) A tantôt!

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

PÉPONET, LECARDONEL.

PÉPONET, enthousiasmé.**

Quel homme! quel entrain! quelle ardeur!

LECARDONEL.

Mais, mon cher Péponet...

PÉPONET, avec admiration.

Il n'y a pas moyen de placer un mot! il parle toujours!... Et comprenez-vous? il a tant d'affaires dans la tête, qu'il allait oublier de me demander ma fille.

* Vertillac, Octave, Péponet, Lecardonel.

** Péponet, Lecardonel.

LECARDONEL.

C'est très-joli, mais...

PÉPONET.

Et si vous aviez vu cette façon de mener les choses ! (L'imitant.) Nous signerons ça entre les deux Bourses !... Dieu ! ma fille va-t-elle être heureuse avec lui !...

LECARDONEL.

Mais, sacrebleu ! vous avez promis mademoiselle Emmeline à Anatole !

PÉPONET, haussant les épaules.*

Anatole ! Anatole !...

LECARDONEL.

Vous lui avez donné votre parole, et il me semble...

PÉPONET.

Il vous semble ! il vous semble !... quoi?... Après tout, il n'y a rien d'écrit !... Anatole n'a pas eu l'esprit de faire faire un projet de contrat, lui ! ce n'est pas comme monsieur Delcroix. En voilà un qui n'aurait pas la niaiserie de se contenter d'une promesse verbale ! mais aussi, c'est un homme sérieux, tandis que votre petit Anatole... Voulez-vous que je vous dise? Eh bien ! c'est un commerçant : il ne lui va pas à la cheville.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ANATOLE.

LECARDONEL, allant à lui.**

Ah ! ma foi ! mon cher, c'est votre bonne étoile qui vous amène ; vos intérêts sont en jeu.

ANATOLE.

Comment !

LECARDONEL.

Monsieur Péponet vous reprend la main de sa fille.

ANATOLE.

Encore? Mais il ne fait donc que ça?

PÉPONET.

Permettez, permettez !... comprenez bien ma situation...

* Lecardonel, Péponet.

** Lecardonel, Anatole, Péponet.

ANATOLE.

C'est donc vrai?... Mais savez-vous, monsieur, qu'il n'est pas permis de se jouer ainsi des sentiments d'un homme de cœur?

PÉPONET.

D'un homme de cœur!... Voyons, voyons!... n'exagérons pas les choses.

ANATOLE.

Monsieur!...

PÉPONET.

Du calme! du calme!...

ANATOLE.

Du calme, quand vous m'assassinez!

PÉPONET.

Mais, sac à papier! un père doit songer avant tout au bonheur de ses enfants. Eh bien! Emmeline a un attachement sérieux pour monsieur Delcroix...

ANATOLE.

Eh! monsieur, mademoiselle Emmeline aimait déjà monsieur Octave, il y a deux mois, et cependant...

PÉPONET.

Mais, monsieur, c'est qu'alors je n'étais pas bien sûr de l'attachement de monsieur Octave et que je ne pouvais pas, comme cela, tout d'un coup... Voyez les choses froidement, sans passion. Je devais attendre! j'ai donc attendu, et, à cette heure, puisque je vois que l'amour de monsieur Octave a résisté à tout, même aux enivrements de la fortune: car il fait des affaires superbes, le scélérat...

ANATOLE, se levant.

Ah! voilà le grand mot lâché!

PÉPONET.

Vous êtes dans l'erreur! Croyez bien, monsieur, que je ne suis pas homme à me laisser guider par une misérable question d'intérêt.

ANATOLE.

Et moi non plus, monsieur; je me disais seulement qu'en agissant sous les yeux d'un homme tel que vous, je devrais arriver promptement à la fortune, vers laquelle j'avais déjà fait, d'ailleurs, une assez bonne étape. Car enfin, j'ai, à l'heure qu'il est, deux cent mille francs de roulement.

PÉPONET.

Deux cent mille francs!

ANATOLE.

Mais si je caressais l'espoir de cette alliance, c'était surtout, croyez-le bien, parce que j'y voyais une occasion de resserrer des liens de parenté qui m'étaient chers!

PÉPONET, ému.

Anatole!

ANATOLE.

J'aime assurément mademoiselle Emmeline; mais je ne sais si le désir d'entrer dans votre famille, si la gloire de vous appartenir, ne l'emporterait pas encore sur le bonheur de posseder la femme que j'avais si longtemps rêvée pour compagne.

PÉPONET.

Il serait vrai!

ANATOLE, avec douleur.

Oui, monsieur!

LECARDONEL.

Il me l'a répété cent fois.

ANATOLE.

Et voilà qu'il me faut renoncer à la joie de m'entendre nommer votre fils!

PÉPONET.

Mon cher cousin!...

ANATOLE.

Ah! ce coup est au-dessus de mes forces!

PÉPONET, le calmant.

Allons!

ANATOLE.

Et je le sens, je n'y survivrai pas.

PÉPONET.

Vous me déchirez le cœur!

ANATOLE.

Votre cœur ne saignera jamais autant que le mien!...

PÉPONET.

Si! si! croyez bien que je suis vraiment désolé, et que s'il était en mon pouvoir de réparer le mal involontaire que je vous cause...

ANATOLE.

Eh bien?

PÉPONET.

Je le ferais sur-le-champ.

ANATOLE.

Vrai?

PÉPONET.

Foi de Péponet!

ANATOLE.

Eh bien!... accordez-moi la main de votre autre fille.

PÉPONET, stupéfait.

Hein?

ANATOLE.

Et vous réaliserez ainsi le plus doux rêve de ma vie...

PÉPONET.

Bah!

ANATOLE.

Qui est, je vous le répète, de vous nommer mon père.

PÉPONET.

Ah! mon ami! mon cher enfant! une si vive affection!... (A Lecardonel, changeant de ton.) Est-ce que ses deux cent mille francs sont engagés dans des spéculations?

LECARDONEL.

Non, non!...

ANATOLE.

Non, il n'y en a qu'une partie.

PÉPONET, avec attendrissement.

Vous seriez donc bien malheureux si...

ANATOLE.

Je vous le répète, j'en mourrais!...

PÉPONET, lui tendant la main.

Touchez là!... Eugénie est à vous.

ANATOLE.

Ah! monsieur!

LECARDONEL, bas à Anatole.

Bravo! très-bien!

ANATOLE, de même.

Oui, oui!...

PÉPONET.

Allons, c'est bien arrêté! Eugénie sera votre... (Se souvenant) Ah! sac à papier! mais je l'ai promise au fils Dufouré.

LECARDONEL.*

La famille Dufouré n'est pas du tout ce qu'il vous faut.

* Lecardonel, Péponet, Anatole.

ANATOLE.

Non, certes!

LECARDONEL.

D'abord, ils sont fort intéressés... ils vous tracasseraient par rapport aux comptes de tutelle d'Eugénie.

PÉPONET.

Vous croyez?

LECARDONEL.

J'en réponds! Tandis que nous... tandis qu'Anatole...

PÉPONET.

Oui, je sais bien... mais cela n'empêche pas que... Enfin les Dufouré ont vingt mille livres de rente, et on ne peut pourtant pas les traiter comme les premiers venus... Ah! mon Dieu! que de choses à concilier!... le bonheur de mes enfants, la délicatesse!... Ah! si je pouvais donc trouver un bon prétexte ou seulement un mauvais!...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BASSECOURT.

BASSECOURT. *

Me voilà!... je ne vous dérange pas?

PÉPONET.

Pas le moins du monde. (A lui-même.) Ah! sac à papier!

BASSECOURT.

Qu'avez-vous donc?

PÉPONET.

Ce que j'ai?... Au fait, je puis bien vous confier cela, à vous, car vous êtes mon ami.... Voilà la situation en deux mots : j'ai donné ma parole à monsieur Dufouré pour...

BASSECOURT.

Oui, je sais... eh bien?

PÉPONET.

Eh bien!... je voudrais pouvoir la reprendre.

BASSECOURT.

Oh! vous n'y pensez pas; mais c'est impossible!

ANATOLE.

Impossible!

* Lecardonel, Anatole, Bassecourt, Péponet.

BASSECOURT.

Tout à fait !... Quelle raison pourriez-vous donner?... aucune !

ANATOLE.

Cependant...

BASSECOURT.

Raoul est un excellent parti... sa famille est des plus honorables.

ANATOLE.

Eh ! monsieur!

BASSECOURT.

Que voulez-vous ! je vous estime fort, mais j'estime fort aussi le jeune Raoul ! Il est peut-être un peu dépensier, mais cela lui passera, car il a une foule d'excellentes qualités, de l'esprit, de l'intelligence, enfin...

ANATOLE.

Enfin ! c'est un garçon accompli.

BASSECOURT.

Mon Dieu ! je ne dis pas cela !... je sais bien que personne n'est parfait, et la preuve, c'est que lui-même a un défaut... je ne parle pas de son goût un peu prononcé pour la bonne chère, pour le champagne, ça n'en est pas un... seulement...

LECARDONEL, bas à Anatole.

Nous sommes sauvés !

BASSECOURT, continuant.

Je lui reproche une chose : c'est d'être joueur.

PÉPONET.

Joueur

BASSECOURT.

Il n'a que ce défaut-là... seulement... il l'a bien développé !... Parce que, vous comprenez, on peut aimer le jeu, on n'est pas pendable pour cela ! mais encore ne faut-il pas en faire le but principal de la vie !... Eh bien ! lui, une fois au jeu, il ne connaît plus rien... il va !... il va !... enfin il est homme à perdre un million dans une soirée !...

PÉPONET.

Diantre !

BASSECOURT.

Et encore, voyez-vous, cela ne serait rien...

PÉPONET.

Comment, rien !

BASSECOURT.

Non! parce qu'on peut être grand joueur, perdre sa fortune et rester honnête homme au milieu de tout, mais il faut pour cela demeurer toujours maître de soi.

ANATOLE.

Et monsieur Raoul...

BASSECOURT.

Oh! lui! c'est un grand malheur, mais il perd la tête, il devient fou... et pour réparer ses pertes, je crois qu'il ne reculerait devant rien.

PÉPONET.

Vraiment!

BASSECOURT.

Il en serait fâché après, j'en suis sûr; mais le mal serait fait. Et je vous demande un peu comme ce serait agréable.

PÉPONET.

Parbleu!

BASSECOURT.

Non, voyez-vous, il n'y a rien de plus fatal que cette passion-là! Ainsi, avec un ivrogne, un libertin, un... tout ce que vous voudrez, il y a de la ressource; avec un joueur il n'y en a pas!... Eh bien! Raoul est joueur, et c'est un très-grand malheur, parce que, je le répète, c'est un jeune homme charmant!

PÉPONET, lui serrant la main.

Merci, mon ami, merci!

ANATOLE, de même.

Merci, monsieur.

BASSECOURT.

Charmant tout à fait! vous voyez donc bien que vous ne sauriez lui retirer votre parole.

PÉPONET.

Non... presque pas!...

BASSECOURT.

Ah çà! mais pardon, vous ne m'avez donc pas compris?

PÉPONET.

Si, si, parfaitement.

GERMAIN, annonçant.

Messieurs et madame Dufouré!

PÉPONET.

Un joueur!... ah! sac à papier!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, DUFOURÉ, MADAME DUFOURÉ, RAOUL.

DUFOURÉ.*

Nous voilà!... Péponet, voici votre gendre!

PÉPONET.

Lui, mon gendre? jamais!

BASSECOURT.

Mais vous êtes fou!

DUFOURÉ, stupéfait.

Comment?

MADAME DUFOURÉ.

Qu'est-ce à dire?

PÉPONET.

C'est à dire, madame, que tout est rompu.

DUFOURÉ.

Tout est rompu?

RAOUL, à sa mère.

Eh bien! si c'est pour ça que vous m'avez fait venir...

MADAME DUFOURÉ.

Tout est rompu?

PÉPONET.

Oui, madame, ma fille n'épouse pas votre fils.

DUFOURÉ.

Vous retirez votre parole?

PÉPONET.

Oui da!

BASSECOURT.

Comment! après tout le bien que je vous en ai dit!

DUFOURÉ.

Un tel affront!

MADAME DUFOURÉ.

Raoul, tu entends?

RAOUL.

Oh! très-bien!

DUFOURÉ.

Et tu ne dis rien?

MADAME DUFOURÉ.

Il est écrasé.

* Lecardonel, Anatole, Dufouré, Raoul, Mme Dufouré, Péponet, Bassecourt.

RAOUL.

Oh! ma foi non!... Je n'y tenais pas déjà tant, moi, à ce mariage.

PÉPONET. *

Comment, monsienr! mais votre mère ne parlait que de votre amour!

DUFOURÉ.

Ce n'est pas tout cela! Il me faut une explication.

MADAME DUFOURÉ.

On n'agit pas ainsi avec des Dufouré.

DUFOURÉ.

Prenez garde, monsieur!

MADAME DUFOURÉ.

On a bien raison de dire que vous n'avez pas plus de cervelle qu'un poulet!

BASSECOURT, à part.

Ça, c'est bien vrai!

PÉPONET.

Comment! c'est vous qui me parlez ainsi! vous qui me trompiez en jetant un voile sur les vices de votre fils!

MADAME DUFOURÉ.

C'est faux!

PÉPONET.

Ah! j'en sais de belles sur son compte!... C'est un dissipateur, un mange tout, un joueur!...

BASSECOURT.

Mais, mon ami...

PÉPONET.

Eh! c'est vous-même...

MADAME DUFOURÉ.

Dites donc que vous êtes guidé par une question d'argent!... Ah! tenez!... vous aussi vous n'êtes qu'un faux bonhomme!

PÉPONET.

Et vous qui vantiez la douceur et la sagesse de votre fils, vous n'êtes qu'une fausse bonne femme!

MADAME DUFOURÉ.

Une telle insulte!

RAOUL, à Bassecourt.

Ah bien! puisqu'on se dispute ici, je m'en vais, moi.

* Mme Dufouré, Raoul, Péponet, Dufouré, Bassecourt.

MADAME DUFOURÉ.

Oh! je me vengerai, monsieur Péponet, je me vengerai!

BASSECOURT, s'interposant. *

Voyons! voyons! entre amis!...

MADAME DUFOURÉ.

Mon ami! une pareille girouette!...

PÉPONET.

Madame!...

DUFOURÉ.

Partons. (Il sort.)

MADAME DUFOURÉ.

Ernest, attends-moi!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, EMMELINE, EUGÉNIE, EDGARD, accourant au bruit.

EUGÉNIE.

Qu'y a-t-il?

MADAME DUFOURÉ, à Eugénie.

Venez, chère petite, votre père nous retire sa parole.

EDGARD, riant.

Encore un changement?... Ah! bon!

PÉPONET, à Eugénie.

Raoul ne t'aimait pas, il t'aurait rendue malheureuse!... C'est un joueur!...

MADAME DUFOURÉ, à Péponet.

Oh! si je ne me retenais, je vous arracherais les yeux!... mais je pars. Je quitte cette maison, cette baraque!...

PÉPONET.

Madame Dufouré!...

MADAME DUFOURÉ.

Monsieur Bassecourt, votre bras...

BASSECOURT.

Comment donc!

(Il le lui offre.)

MADAME DUFOURÉ, geignant.

Ah! mon pauvre enfant!...

* Mme Dufouré, Bassecourt, Péponet, Dufouré.

BASSECOURT.

Pauvre mère !... (A part.) Je la flanque dans une voiture et je reviens.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, moins M. et MADAME DUFOURÉ, BASSECOURT et RAOUL.

PÉPONET.*

Enfin ! nous en voilà débarrassés ! Soyons tout à notre bonheur ! (A Emmeline.) Chère enfant, je souscris à tes vœux, je consens à t'accorder le mari de ton choix : Octave sera ton époux !

EDGARD, bas à Emmeline.

Refusez !

EMMELINE.

Mon père, je vous en conjure, ne me contraignez pas à ce mariage.

PÉPONET.

Tu ne m'as pas compris, chère petite, je n'ai pas dit Anatole... j'ai dit...

EMMELINE.

J'ai parfaitement entendu, mon père, et je vous supplie de me permettre de ne me point marier...

PÉPONET.

Ah ! voilà qui est fort !... Mais il y a deux mois, tu ne voulais pas entendre parler d'un autre ; même que tu as désolé ce bon Anatole, qui s'est arrangé pour aimer ta sœur.

EUGÉNIE, révoltée.

Ah bien ! par exemple !...

PÉPONET.

Taisez-vous ! (A Emmeline.) Je refusais alors, et c'étaient des larmes et des cris... et maintenant que je consens... Sac à papier !... me prenez-vous pour un tonton ?...

EMMELINE.

Mais, mon père...

ANATOLE, à Eugénie.

Ma chère cousine, je...

* Lecardonel, Anatole, Eugénie, Péponet, Emmeline, Edgard.

EUGÉNIE.

Ne me parlez pas, monsieur !...

LECARDONEL, à part.

Diable !...

EDGARD, bas à Emmeline.

Courage !

EUGÉNIE.

Je ne veux pas être un pis-aller, moi !

ANATOLE.

Mais ce n'est pas ainsi que...

EUGÉNIE.

Il fallait me consulter, au moins.

PÉPONET, criant.

Assez !... Ces messieurs vont venir, et je saurai bien montrer que j'ai du caractère !

EUGÉNIE, tapant du pied.

Moi aussi !

PÉPONET.

Toi ?... Si tu dis un mot de plus, je te marie avant dîner !

EUGÉNIE.

Nous verrons bien !

PÉPONET.

Mais enfin, pourquoi ne veux-tu pas épouser Anatole ? ce cher Anatole qui a deux cent mille francs de roulement... car il a...

ANATOLE.

Oui, ma cousine ; mes livres sont en règle.

EUGÉNIE.

Je me moque pas mal de vos livres !...

PÉPONET, qui parlait à Emmeline.

Enfin, toi, pourquoi n'aimes-tu plus Octave ?

EMMELINE.

Parce qu'il n'a plus rien de ce qui me le faisait aimer.

PÉPONET.

Comment ! mais c'est un homme étonnant !... dans un an il sera millionnaire !

EMMELINE.

Il a renié son passé.

PÉPONET.

Mais c'est justement ce qui fait sa force. Croyez-moi, mes enfants, mes chères filles, vous connaissez votre père, vous

savez bien que son cœur... (Changeant de ton.) D'ailleurs, c'est arrêté! vous épouserez toutes deux les maris que je vous ai choisis!

EMMELINE.

Jamais!

EDGARD, bas.

Bravo!

EUGÉNIE.

Moi, il faudra me traîner à l'autel!

ANATOLE.

Oh! chère cousine!...

PÉPONET.

Laissez! laissez!... on l'y traînera!...

EMMELINE.

Mon père!...

PÉPONET.

On t'y traînera aussi!... on vous y traînera toutes les deux, Sac à papier! je suis votre père ou je ne le suis pas!...

LECARDONEL, bas.

Très-bien! soyez ferme!...

EDGARD, bas à Emmeline.

Ne faiblissez pas.

EUGÉNIE, tapant du pied.

Je dirai non, toujours non, cent fois non! On verra bien si l'on me mariera malgré moi!

GERMAIN, annonçant.

Monsieur Vertillac! monsieur Octave Delcroix!

PÉPONET.

Plus un mot! (A Emmeline et à Eugénie qui ont fait un pas pour sortir.) Restez!

LECARDONEL, bas à Anatole.

L'affaire se fera.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, VERTILLAC, OCTAVE, puis BASSECOURT.

VERTILLAC, saluant tout le monde.*

Messieurs, mesdemoiselles, j'ai l'honneur de vous...

OCTAVE, ne saluant personne.

Nous n'avons qu'une heure à nous! (A Péponet.) Si vous le

* Lecardonel, Anatole, Vertillac, Péponet, Octave, Emmeline, Eugénie, Edgard.

permettez, nous ne perdrons pas de temps. (Lui donnant un papier.) Tenez, voici le petit projet de contrat.

EDGARD, à part.

Ah ! c'est trop fort !...

PÉPONET.

Je lirai cela tout à l'heure.

OCTAVE.

Non pas !... tout de suite !... nous n'avons qu'une heure, je vous le répète !... Une réunion d'actionnaires !... Lisez vite !... nous avons déjà perdu dix minutes.

EDGARD, à part.

Ah ! morbleu ! je n'y tiens plus !... (Prenant Octave à part.) Monsieur, avant de faire le malheur de cette enfant, vous me tuerez, ou...

OCTAVE, bas, vivement.

Tais-toi donc, imbécile ! tu sauras tout !

EDGARD, stupéfait.

Hein ?

OCTAVE.

Silence !...

PÉPONET, qui lisait le projet de contrat.

Oh ! mais, permettez ! permettez !...

OCTAVE.

Quoi donc ?

PÉPONET.

Vous avez mis trois cent mille francs pour la dot ?

OCTAVE.

Sans doute !

PÉPONET.

Vous vous trompez de plus de moitié !

OCTAVE.

Désolé, mais l'affaire ne se fera pas à moins.

EDGARD.

Comment, l'affaire ?

OCTAVE, bas.

Tais-toi donc !

EDGARD.

Ah ! oui !...

ANATOLE, à Péponet.

Mais si vous donnez trois cent mille francs à mademoiselle Emmeline, vous devez nécessairement...

LECARDONEL.

C'est évident.

PÉPONET, criant.

Mais non ! mais non !...

EUGÉNIE, à Emmeline.

Et nous pourrions supporter...

OCTAVE.

Trois cent mille francs ! je n'en rabattrai rien !

ANATOLE.

Et moi non plus !

PÉPONET.

Trois cent mille francs !... impossible !

OCTAVE.

Alors, n'en parlons plus...

PÉPONET.

Mais...

EMMELINE.

Oh ! c'est infâme !...

EUGÉNIE.

C'est abominable !...

PÉPONET.

Silence, mesdemoiselles !

EUGÉNIE.

Non, mon père, car en vérité les marchands d'esclaves de Damiette et du Caire ne...

EDGARD.

Les marchands d'esclaves de Damiette et du Caire ne sont pas si forts que ces messieurs, mademoiselle...

EUGÉNIE.

C'est possible, monsieur ; mais... je ne serai pas témoin... Viens, Emmeline, allons-nous-en !

(Eugénie sort vivement, Emmeline va pour la suivre, Octave l'arrête sans être vu.)

OCTAVE, bas.

Emmeline !

EMMELINE.

Monsieur !

OCTAVE, bas.

Ne croyez à rien qu'à mon amour.

EMMELINE.

Que signifie ?

OCTAVE.

Ne vous étonnez pas, tout à l'heure vous saurez tout.

EDGARD.

Compris!

EUGÉNIE.

Viens, viens!

(Elles sortent.)

PÉPONET, qui lit le contrat.

Mais, sac à papier! on ne parle que de ma mort là dedans!

OCTAVE, se remettant.

De quoi donc voulez-vous qu'on parle?

BASSECOURT.

Sans doute.

PÉPONET.

Comment! de quoi?

OCTAVE.

Il faut tout prévoir.

ANATOLE.

Les affaires sont les affaires.

BASSECOURT.

Assurément.

OCTAVE.

On ne sait ni qui vit ni qui meurt.

BASSECOURT.

Mais non!

OCTAVE, montrant Edgard.

Je m'en rapporte à monsieur qui n'est pour rien dans l'opération.

EDGARD.

Ah! ça, c'est évident!... (A Péponet.) Vous mourrez un jour, il faut vous y attendre.

BASSECOURT.

Ça, c'est vrai.

PÉPONET.

Je ne dis pas...

VERTILLAC.

Vous ne serez pas éternel.

BASSECOURT.

Non.

PÉPONET.

Mais...

VERTILLAC, avec modestie.

Moi non plus, du reste.

OCTAVE.

Il faut donc bien mentionner les espérances.

BASSECOURT.

Oui.

VERTILLAC.

Vous avez deux filles?

EDGARD.

De deux lits différents.

PÉPONET, à Edgard avec étonnement.

Mais, monsieur!...

EDGARD.

Qu'est-ce que vous voulez? ça me gagne. Je deviens un homme sérieux. (Montrant Vertillac.) Monsieur m'a converti.

BASSECOURT.

Moi aussi.

(Vertillac salue.)

EDGARD, à Péponet.

Pensez un peu à ce qui se passera après votre mort... Supposez un instant que vous soyez enterré...

PÉPONET.

Mais, sac à papier!...

EDGARD.

Supposez-le! Qu'est-ce que ça vous fait?...

BASSECOURT.

Franchement, qu'est-ce que ça vous fait?

PÉPONET.

Encore une fois!...

OCTAVE.

Vous pouvez tester en faveur de mademoiselle Eugénie. Monsieur Anatole est très-adroit, il vous amènera à cela.

ANATOLE.

Permettez...

OCTAVE.

Je ne vous en fais pas un crime! Si je puis, moi, j'en ferai autant... mais de là des procès, des contestations que je tiens à prévenir...

BASSECOURT.

Mais dame!

OCTAVE.

Et c'est pourquoi je veux vous lier les mains jusqu'à l'heure de votre mort.

PÉPONET.

Ma mort! ma mort!... Qu'est-ce qui vous dit que vous ne mourrez pas tous les deux avant moi?

BASSECOURT.

Au fait!

OCTAVE.

Le cas est prévu, bien que d'après les probabilités et dans l'ordre naturel...

PÉPONET.

Passons!

OCTAVE.

Vous avez atteint la moyenne de la vie humaine.

PÉPONET.

Passons, passons!

EDGARD.

Vous l'avez même dépassée, consultez les statistiques...

PÉPONET, qui a la chair de poule.

Mais passons donc, vous dis-je!

OCTAVE.

Soit!... Vous savez que si vous vous remariez, vous ne pouvez donner à votre femme qu'une part d'enfant légitime.

PÉPONET.

Oui.

VERTILLAC.

Le moins prenant.

PÉPONET.

Je le sais.

OCTAVE.

Signez alors, et tout sera dit.

TOUS.

Signez! signez!...

PÉPONET.

Signer! signer!...

BASSECOURT.

Ah! cependant...

LECARDONEL, à Anatole.

Prenez un double du contrat.

PÉPONET, avant de signer.

Encore faut-il...

OCTAVE.

Eh! monsieur, tous ces atermoiements ne servent de rien avec des gens aussi sérieux que nous le sommes, mon oncle et moi! Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve : voulez-vous de nous, oui ou non, pour gendre?

BASSECOURT.

Voyons!

PÉPONET.

Mais...

ANATOLE.

Eh bien?

TOUS.

Répondez.

PÉPONET.

Mon Dieu!... je...

OCTAVE.

Je vous répéterai ce que vous a dit mon oncle : en me mariant, je deviens son héritier; partons de là... Maintenant, de votre côté, quelles sont les dernières concessions que vous voulez faire?... où sont vos capitaux, vos propriétés, montrez-nous vos comptes de tutelle.

BASSECOURT.

Montrez-les.

VERTILLAC.

Nous apportons la table et le premier service... qu'apportez-vous pour le second et pour le dessert?

PÉPONET.

Mais, sac à papier! monsieur aime-t-il ma fille?

BASSECOURT.

Qu'est-ce qu'il va lui demander!

OCTAVE, haussant les épaules.

La question n'est pas là... l'amour ne peut être regardé comme un propre dans l'avoir d'une fille... Voici ce dont il s'agit : donnez-vous à mademoiselle quelque chose de votre chef, ou se marie-t-elle seulement avec ses droits et apports légaux?

PÉPONET.

Mais assurément...

OCTAVE.

Assurément quoi?

VERTILLAC.

Spécifions.

PÉPONET.

J'entends qu'elle se marie avec ses droits... Je pense que cent cinquante mille francs...

OCTAVE.

Trois cent mille!

LECARDONEL, à Anatole.

Appuyez!

ANATOLE.

Trois cent mille!

PÉPONET.

Cent cinquante mille!

OCTAVE.

Une transaction des deux parts : deux cent vingt-cinq mille sans le trousseau! est-ce dit?

PÉPONET.

Mais non.

OCTAVE.

Alors il n'y a rien de fait.

(Tout le monde se lève.)

PÉPONET, comme fou.

Permettez, permettez! mais c'est qu'aussi... vous me poussez... je ne sais plus où j'en suis... Dieu! qu'on a de mal à faire le bonheur de ses enfants. (Tout le monde se rassied. — A part.) Jamais je ne retrouverai un pareil gendre!... (Haut.) Voyons, mon dernier mot : deux cent mille francs, trousseau compris!

(Edgard va chercher Emmeline.)

OCTAVE.

Non, sans trousseau!

BASSECOURT.

Sans trousseau.

PÉPONET, brisé.

Sans trousseau, soit!

ANATOLE, à Péponet.

Mais... j'y perds, moi!

BASSECOURT.

C'est vrai, Anatole y perd.

ANATOLE.

Vous m'aviez dit jadis...

PÉPONET.

Ah! c'est à prendre ou à laisser!

LECARDONEL, bas.

Prenez!

PÉPONET, s'essuyant le front.

Sac à papier! je suis en nage!... Quel homme!... est-il fort!... (A Edgard qui est près d'Emmeline.) N'est-ce pas qu'il est réellement remarquable?

EDGARD.

Il est irrésistible, et, la preuve, c'est que votre fille elle-même...

PÉPONET.

Elle subirait l'influence?... Serait-il vrai, Emmeline?

EMMELINE.

Oui, mon père, je suis prête à vous obéir.

PÉPONET.

Cet homme est le diable en personne! Il faut qu'il entre dans ma famille! (A Octave.) Je consens; je signe les yeux fermés.

(Il signe.)

BASSECOURT.

Vous avez bien raison.

OCTAVE.

Signez donc! Six heures moins un quart!... Mademoiselle, messieurs... (Il donne la main à Edgard et à Emmeline. — Bas.) Merci, chère Emmeline, merci!

PÉPONET, lui tendant les bras.

A bientôt! à bientôt!...

OCTAVE.

Bonjour! bonjour!... nous nous embrasserons dimanche!

PÉPONET, à part.

C'est juste! il n'y a pas de Bourse!...

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Chez Octave. — Un petit salon artistement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, EDGARD, EMMELINE. (Tous trois sont encore autour de la table sur laquelle ils viennent de déjeuner. — Octave cause bas avec sa femme, qui est presque sur ses genoux. — Edgard leur tourne le dos et parcourt un journal pour se donner une contenance.)

EMMELINE, à demi-voix.

Tu m'aimes? bien vrai?...

OCTAVE.

Est-ce que tu en doutes?

EMMELINE.*

Non, c'est pour t'entendre le répéter.

OCTAVE, avec amour.

Je t'aime!

EDGARD, toussant, s'agitant et lisant.

« Les Chinois, dit une correspondance de Pékin... » Ah! ceci est intéressant.

(Il se détourne un peu plus et s'enfonce dans son journal.)

EMMELINE, toujours à demi-voix.

Quand je pense que j'ai été sur le point de te haïr!

OCTAVE.

Vraiment?

EMMELINE.

Dame! tu jouais si bien ton rôle de boursier!... Sais-tu que c'est effrayant un mari qui peut jouer ainsi la comédie...

OCTAVE.

Bah! je n'étais fort que parce que j'étais amoureux.

EMMELINE.

Tu étais?... Ah! vous parlez déjà à l'imparfait, monsieur!

* Emmeline, Octave, Edgard.

OCTAVE.

Mais non; je veux dire seulement que s'il me fallait recommencer pour un autre motif, je ne pourrais pas.

EMMELINE.

Ta parole !

OCTAVE, lui serrant la main avec tendresse.

Oh ! chère petite femme !

EDGARD, même jeu.

On écrit de Bilbao. (A Octave.) Oh ! mon ami, écoute donc ça, quel sinistre ! (Lisant :) « Un violent incendie s'est déclaré chez un porteur d'eau. (Octave embrasse la main d'Emmeline. — Edgard, qui avait un instant quitté son journal des yeux, reprenant vivement sa lecture :) Les pompiers du poste de la rue Richer, secondés par... » (S'arrêtant.) Allons, bon ! je ne sais pas ce que je lis.

(Il se lève et va un peu plus loin.)

EMMELINE, à Octave, qui veut lui embrasser le cou.*

Oh ! finis donc !

OCTAVE, insistant.

La femme doit obéissance à son mari...

EMMELINE, résignée.

C'est pourtant vrai !

(Elle se penche un peu, Octave l'embrasse.)

EDGARD, se levant.

Ah ! saperlotte ! mes enfants, je vous en prie ! un peu de charité !

OCTAVE.

Qu'as-tu donc ?

EDGARD, indigné.

Comment, ce que j'ai ? mais j'ai que tout à l'heure vous m'avez laissé déjeuner tout seul et que maintenant vous me laissez tout seul avec mes pompiers...

OCTAVE, à Emmeline, riant.

Comme c'est jaloux les célibataires !

EDGARD.

Comme c'est égoïste les gens mariés !

EMMELINE, se levant.

Ah ! monsieur Edgard !

EDGARD.

C'est vrai, ça ! entre vous deux je suis comme saint Laurent sur son gril, et comme Tantale dans sa baignoire, moi.*

* Edgard, Emmeline, Octave.

OCTAVE, riant.

Mais...

EDGARD.

Hier, par exemple, vous me dites : Edgard, allons faire une partie de campagne tous les trois. Une partie de campagne de ce temps-ci, en voilà une tocade ; enfin ! moi, j'accepte innocemment, et une fois dans les bois, vous commencez par aller cueillir des violettes dans des endroits accessibles seulement aux chèvres et aux amoureux ; je ne pouvais pas vous suivre, avec ça que je portais le manteau et le chapeau de madame.

EMMELINE, assise sur la causeuse, le câlinant.

Mon bon ami !...

EDGARD.

Il n'y a pas de mon bon ami. (Continuant.) C'est que ce n'est pas tout encore. Nous allons dîner à Robinson, et après le potage vous me laissez là tout seul sur mon arbre perché, ça ne se fait pas, ça.

OCTAVE, riant.

Voyons, ne gronde pas, une autre fois...

EDGARD.

Vous irez à la campagne sans moi, n'est-ce pas ?...

EMMELINE.

Mais non.

EDGARD.

Vous ne me quitterez pas ? eh bien ! ce sera bien amusant pour vous.

OCTAVE.

Eh bien alors, marie-toi. Comme cela (riant) il ne restera personne sur l'arbre.

EDGARD, se levant.

Me marier ? jamais ! Je préfère encore mon rôle de Robinson. Le sort ne veut pas que je me marie, d'ailleurs. (Octave s'assied sur une chaise près d'Emmeline.) Je m'entends. Eh bien, je resterai vieux garçon et je deviendrai un vieil égoïste. Je n'aimerai que moi, je me donnerai des chaînes de montre à ma fête et des tabatières au jour de l'an. Je m'abonnerai chez Vachette, et je mangerai tout seul comme un goinfre. Le soir, j'irai digérer tout seul dans une stalle des Variétés ; et un beau jour, je mourrai tout seul d'une apoplexie de truffes et de champagne.

OCTAVE, se rapprochant de lui.

Ce pauvre Edgard!

EDGARD.

Eh bien, quoi! ce pauvre Edgard? Je ne veux pas qu'on me plaigne, je me plaindrai tout seul aussi; d'ailleurs cet état me plaît, parce que si une femme m'aimait, je l'aimerais peut-être aussi, et je ne veux aimer personne.

OCTAVE, éclatant de rire.

C'est l'histoire des épinards. Ah! ah! ah!

EDGARD, rage comique.

Oui! c'est l'histoire des épinards, allons! va. (Emmeline rit aussi. Bien, riez, petite sans cœur!

EMMELINE.

Ah! vous êtes méchant!...

EDGARD, s'asseyant près d'Emmeline.

Tous les vieux garçons sont comme ça.

EMMELINE.

Oh! vous avez du cœur!

EDGARD.

J'en ai encore un peu, mais il est pétrifié! Je vais l'entrer au cabinet d'histoire naturelle.

EMMELINE.

Voyons!... est-ce que, bien vrai, vous n'avez plus rien là, pour elle?

OCTAVE, interrogeant.

Hein?

EDGARD.

Elle, qui ça?

EMMELINE.

Vous savez bien.

OCTAVE.

Eugénie!

EDGARD.

Eugénie? connais pas.

EMMELINE, doutant.

Oh! oh!

EDGARD.

Je vous dis...

OCTAVE.

Je te dis que tu l'aimes encore.

EDGARD.

Ça n'est pas vrai! je ne m'en souviens plus du tout... c'est

absolument comme si elle n'avait jamais existé, (soupirant) absolument !

EMMELINE, fredonnant, en souriant à Edgard.

« Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle,
» Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus? »

EDGARD, se levant.*

Voulez-vous me laisser tranquille! Mais vous avez donc le diable au corps tous les deux !

EMMELINE.

Vous voyez bien ?

OCTAVE, à Edgard.

Tu vois?...

EDGARD, essuyant ses yeux.

Au contraire, je n'y vois plus.

EMMELINE.

Espérez encore, allez.

EDGARD.

Espérer! ah! pas si bête!

OCTAVE.

Mais pourquoi?

EDGARD.

Pourquoi? pourquoi? tu es superbe! mais d'abord parce que mademoiselle Eugénie ne peut pas me voir en face.

EMMELINE.

Oh! ma sœur est tellement enfant qu'elle ne sait pas ce qu'elle aime.

EDGARD.

C'est possible... mais elle sait fort bien du moins qui elle n'aime pas, et moi je sais que je puis être placé en première ligne parmi ses antipathies.

EMMELINE.

Bah! bah!

EDGARD.**

Et d'ailleurs, est-ce que mademoiselle votre sœur n'est pas fiancée à cet imbécile d'Anatole? est-ce qu'elle ne doit pas l'épouser à son retour de... (Octave et Emmeline vont pour l'embrasser.) Ah! mes enfants, je vous en prie...

OCTAVE, se levant.***

Là, es-tu content? Dieu! que tu es agaçant !

* Octave, Emmeline, Edgard.
** Emmeline, Octave, Edgard.
*** Octave, Emmeline, Edgard.

EDGARD.

Oui, reste là. Encore une idée de l'enfant gâtée d'avoir voulu ajourner son mariage jusqu'après son voyage d'Italie... Comme elle doit s'amuser dans le pays des arts avec monsieur Anatole et monsieur Pépo!... (Sur un mouvement d'Emmeline.) Oh! pardon!... (A Octave.) Et enfin, ne songes-tu pas que j'aurai ma part de la colère de monsieur Péponet lorsqu'à son débotté il apprendra que tu as encore une fois quitté la Bourse pour l'atelier?

EMMELINE.

Oh! quant à cela, mon père doit l'avoir appris depuis longtemps.

EDGARD.

J'en doute fort, moi.

OCTAVE.

Cependant tu sais bien que je me suis rebrouillé avec mon oncle le lendemain du départ de monsieur Péponet. Par conséquent, mon oncle a dû lui écrire ce qui était arrivé.

EDGARD.

Comment expliquer alors le silence que garde monsieur Péponet depuis plus de deux mois?

EMMELINE.

J'ai écrit tant de fois à mon père que j'étais heureuse! Il aura fait son deuil du boursier et se sera accoutumé au peintre.

EDGARD, doutant.

Au fait, la vue des chefs-d'œuvre... (Même jeu que plus haut.) Ah! sacrédié! mes enfants, vous êtes intolérables!

OCTAVE.

Et d'ailleurs, monsieur Péponet a-t-il quelque chose à me reprocher, si Emmeline est heureuse?... et tu es heureuse, n'est-ce pas?

EDGARD.

Oui, oui, elle est heureuse.

OCTAVE.*

J'ai joué au plus fin et j'ai gagné. Tant mieux pour moi. La façon dont monsieur Péponet m'avait retiré une première fois la main d'Emmeline autorisait la conduite que j'ai tenue pour réussir, et ma foi...

* Emmeline, Octave, Edgard.

EDGARD.

Ta foi! ta foi! ça n'empêche pas que tu étais peu rassuré et que tu as pris tes mesures pour...

OCTAVE.

Eh bien, oui, s'il ne m'a pas pardonné par amour pour sa fille, j'espère qu'il me pardonnera par orgueil pour lui-même; et si le tableau que m'a commandé le ministre et que je viens de terminer est agréé, comme je l'espère, peut-être qu'un peu de gloire rejaillissant sur mon nom sera un excellent bouclier contre la colère de mon beau-père...

EDGARD.

Et la rancune de ton oncle!

OCTAVE, avec doute.

Oh! celui-là...

EDGARD.

C'est juste!... l'homme de bronze! (Imitant Vertillac.) Un Vertillac ne change jamais. (Il rit.) A propos, tu ne l'as pas revu depuis votre séparation?

OCTAVE.

Non, pas du tout.

EDGARD.

Du reste, ça n'est pas étonnant, il ne sort pas de la Bourse... Il couche dans la corbeille... Enfin, tout s'arrangera peut-être. (La bonne apporte le café. — Octave le lui prend et la renvoie. — Elle sort.)

OCTAVE.

Mon Dieu, oui.

EMMELINE, se levant.*

Votre mariage lui-même... je verrai Eugénie, je lui parlerai, je la confesserai.

EDGARD.

Dame! si vous voulez vous en mêler.

EMMELINE.

Je vous le promets.

EDGARD.

Vrai?... Eh bien! tenez, je peux vous le dire...

EMMELINE.

Oh! c'est inutile.

EDGARD.

C'est égal, je vais vous le dire tout de même... (En confidence.) Ça me rendra bien heureux, car je l'aime comme un fou.

* Emmeline, Edgard, Octave.

OCTAVE.

Ah !

EDGARD.

J'en rougis, mais c'est comme ça.

OCTAVE.

Parbleu !

EDGARD.

Tout mon espoir est en vous, et comme me l'écrivait un jour un poëte de beaucoup de talent et de beaucoup de misère : « L'espérance est le mont-de-piété du malheur, » et je vous engage ici ma dernière loque.

EMMELINE, descendant.

Comptez sur moi.

EDGARD.

Merci !

OCTAVE.

Madame est servie.

(Ils se prennent par le bras.)

EDGARD.

Et maintenant, regardons l'avenir par le bon bout de la lorgnette; tiens, je regarde et je vois que ton tableau est agréé.

EMMELINE.

Et moi, je vois poindre d'ici un petit ruban. (Touchant la boutonnière d'Octave.) Tu sais...

OCTAVE.

Enfant ! y songes-tu ?

EMMELINE.

Mieux que cela, j'en rêve.

OCTAVE.

Quelle folie !

EDGARD.

Une folie ? pourquoi donc ?

OCTAVE.

D'abord, je ne l'ai pas demandée...

EMMELINE.

Qu'est-ce que ça fait donc ?

OCTAVE.

Ça fait tout.

EDGARD.

Pas toujours, et d'abord ton mérite parlera pour toi.

OCTAVE.

Oh ! il ne parle pas assez haut.

EDGARD.

Allons! allons! pas de fausse modestie. Je dis que tu as fait un chef-d'œuvre.

EMMELINE.

Moi aussi.

OCTAVE, riant.

Allons, je veux bien.

(Il embrasse Emmeline.)

EDGARD.

Ah! sacrebleu! mes enfants, c'est trop fort! Ainsi, c'est entendu : tu es riche, décoré.

OCTAVE, riant. *

Ou à peu près.

EDGARD.

Et moi je mets le monde à l'envers avec ma galerie des faux bonshommes. Ah! à propos, et monsieur Dufouré, vous savez que sa femme était bien malade.

OCTAVE.

C'est le départ de son fils pour le nouveau monde...

EDGARD.

Qui a failli l'envoyer dans l'autre? précisément.

EMMELINE.

Eh bien?

EDGARD.

Eh bien! j'ai rencontré son médecin il y a une heure : il répond de sa guérison complète.

EMMELINE.

Ah! monsieur Dufouré doit être bien heureux.

EDGARD.

Il ignore cette particularité. Le cher homme était sorti depuis ce matin.

EMMELINE.

Oh! s'il venait, quelle bonne nouvelle à lui donner!

EDGARD.

Ma chère Emmeline, je vous engage à ne la lui apprendre qu'avec les plus grands ménagements.

EMMELINE.

Je comprends... la joie...

EDGARD.

La joie?... Non, au contraire.

* Edgard, Emmeline, Octave.

EMMELINE.

Oh! c'est mal.

EDGARD.

Est-ce que je ne connais pas mon Dufouré? Je vous dis, moi, que c'est le faux bonhomme de la douleur... (Dufouré paraît, introduit par un domestique.) Tenez, le voilà, vous allez voir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUFOURÉ, il est pâle et très-ému.*

DUFOURÉ, d'une voix dolente.

Ah! mes chers amis! une chaise, je vous en prie, je ne me soutiens plus... (On s'empresse autour de lui.) Ah! quel coup terrible!

OCTAVE.

Quoi donc?

EMMELINE, inquiète.

Est-ce que...

DUFOURÉ.

Quand on pense au peu que nous sommes, et à quoi tient l'existence!...

EMMELINE, bas à Edgard.

Ah! mon Dieu! est-ce que sa femme...

DUFOURÉ.

Je viens de manquer d'être écrasé!

EDGARD, à part, prenant son café.

Ah! si ce n'est que ça...

DUFOURÉ.

Un maudit omnibus... Il m'a presque frôlé... J'ai senti le vent des roues!...

EDGARD.

Enfin, vous en avez été quitte pour la peur?

DUFOURÉ.

Heureusement... et encore, je ne sais pas si... (Il se tâte.)

EDGARD.

Et madame Dufouré, comment va-t-elle?

DUFOURÉ.

Madame Dufouré?... Ah! mon ami! ne m'en parlez pas!...

* Octave, Dufouré, Emmeline, Edgard.

La pauvre chère femme... elle ne va pas bien du tout... Aussi, c'est plus fort que moi, je ne peux pas rester près d'elle, ça me fait trop de mal!... Au reste, je ne sais pas soigner les malades; je serais un embarras, vous comprenez...

EDGARD.

Parbleu!

DUFOURÉ. *

C'est au point que, quand une fois je suis dehors, je n'ose plus retourner à la maison. Ainsi, tenez, je suis sorti ce matin de très-bonne heure et je n'ai pas encore pu me décider à rentrer déjeuner.

EDGARD, après un geste d'intelligence à Emmeline.

Vraiment?... Eh bien! tenez, la table est encore servie.

OCTAVE.

Oui, si vous voulez prendre quelque chose.

DUFOURÉ, avec sentiment.**

Oh! je n'ai pas faim... allez!...

EDGARD.

C'est égal! voyons, il ne faut pas vous laisser mourir d'inanition.

DUFOURÉ.

Je sais bien que le mal de l'un ne remédie pas au mal de l'autre.

EDGARD.

Certainement, mettez-vous là.

DUFOURÉ.***

Oh! c'est bien pour vous faire plaisir.

(Il s'assied. — Edgard et Emmeline se tiennent près de lui.)

EDGARD, le servant, tandis qu'Emmeline lui verse à boire.

Cette aile de poulet...

DUFOURÉ.

Merci...

EDGARD.

Comme ça, madame Dufouré ne va pas mieux?...

DUFOURÉ.

Ah! non! non! la pauvre femme! (Mangeant.) On ne peut pas être un instant tranquille!... Aussi, ce maudit enfant, ce Raoul,

* Octave, Emmeline, Dufouré, Edgard.
** Emmeline, Dufouré, Octave, Edgard.
*** Octave, Edgard, Dufouré, Emmeline.

qui avait mangé tout son argent, dans l'intérêt de son avenir, j'ai dû me séparer de lui, j'avais étouffé la voix de la nature... (A Emmeline qui lui verse et d'un air gracieux.) Mille grâces, madame. (Continuant.) Je l'avais embarqué... il est maintenant aux colonies... il étudiera, je pense, la question des sucres.

EDGARD.

Un peu de ce pâté...

DUFOURÉ.

Volontiers!... (Continuant.) Je savais que c'était pour son bien, mais cependant... je n'en avais pas moins souffert cruellement dans les premiers jours; puis après... dame! je m'étais fait une raison, j'avais repris mon petit train-train, et puis va te promener, voilà ma femme qui tombe malade!

EDGARD.

Ce pauvre monsieur Dufouré!...

(Emmeline a pris une broderie et travaille tout en regardant de temps à autre Dufouré avec compassion.*)

DUFOURÉ.

Ah! le fait est que je n'ai pas de chance...

OCTAVE.**

Votre femme non plus, du reste...

EDGARD, à Dufouré.

Cette pauvre madame Dufouré, au moment où elle pourrait se reposer dans une honnête aisance!...

DUFOURÉ.

Mon Dieu, oui! une fortune amassée sou à sou... Ah! cette fortune, que ne puis-je la donner tout entière pour racheter les jours de... Oh!... si l'on pouvait me dire : Tu mangeras du pain sec...

EDGARD.

Encore un peu de pâté...

DUFOURÉ.

Volontiers... Tu gratteras la terre avec tes ongles, et ta compagne te sera rendue! Comprenez-vous, quelle joie?

EDGARD.

Oui, oui, malheureusement ça ne se peut pas.

DUFOURÉ, soupirant.

Je le sais bien... mais...

* Octave, Emmeline, Dufouré, Edgard.
** Emmeline, Octave, Dufouré, Edgard.

EDGARD.

Oui, ça se dit.

DUFOURÉ, se levant.

Du reste, la pauvre femme n'a jamais manqué de rien... C'est comme maintenant, deux gardes, deux médecins!... Je n'aurai rien à me reprocher.

EDGARD.

Et c'est une bien grande consolation.

DUFOURÉ.

Oui.

EDGARD, après une pause.

Enfin, mon cher monsieur Dufouré, je songe à une chose... si... le malheur voulait que cette pauvre madame Dufouré vînt à...

DUFOURÉ, avec douleur.

Ah! mon ami, je ne veux pas même supposer ça...

EDGARD.

Moi non plus; mais enfin si cela arrivait, que feriez-vous?

DUFOURÉ, soupirant.

Mon Dieu! j'irais vivre à la campagne, j'achèterais une petite propriété en Normandie, à quelques lieues de Rouen... La vie des champs, ça a toujours été mon rêve... Mais avec cette pauvre chère femme, je n'aurais jamais pu le réaliser. Ce n'était pas dans ses goûts. Mais si un malheur arrivait... d'abord, voyez-vous? lors même que j'aimerais Paris, je n'aurais plus la force d'y demeurer.

EDGARD.

Les souvenirs, n'est-ce pas?

DUFOURÉ.

Oui, et puis tout est si cher! tandis qu'à la campagne... (S'abandonnant peu à peu à une douce satisfaction intérieure.) Je vivrai là... tranquille : je recevrai seulement quelques amis; nous ferons la petite partie!... et puis j'irai de temps en temps à Rouen. Il faudra venir me voir au beau temps; l'air est très-sain... Il y a des bois magnifiques; j'achèterai une cariole, avec un cheval.

EDGARD, gai.

Enfin, vous serez très-heureux?

EMMELINE et OCTAVE, tristes.

Très-heureux?

DUFO

Oui. (Se réveillant tout à coup.) Aussi heureux qu'on peut l'être, hélas! quand on a perdu tout ce qu'on aimait sur la terre!
(Il s'essuie les yeux.)

EDGARD.

Bien entendu.

EMMELINE, à Octave.

Mon Dieu! il me semble que je fais un mauvais rêve!

DUFOURÉ, buvant.

Je préférerais suivre ma pauvre femme, assurément.

EDGARD.

Oh! je le pense bien; mais (lui prenant les mains) vous avez de la religion, n'est-ce pas?...

DUFOURÉ.

Oui, oui, mon ami, et d'abord, je regarde le suicide comme une lâcheté.

EDGARD.

Dites comme un crime!

DUFOURÉ.

Eh bien, oui! comme un crime.

EDGARD.

Vous vivrez!

DUFOURÉ, avec force.

Je vivrai! je vous le promets!

EDGARD, avec élan.

C'est bien! très-bien!

SCÈNE III.

Les Mêmes, BASSECOURT.

BASSECOURT, entrant à la cantonade. *

Il y est?... tant mieux!... (Courant à Octave.) Ah! mon cher Octave, je suis heureux de vous rencontrer chez vous... (Saluant.) Madame... (Très-agité.) Ah! mon ami!... quel chagrin pour moi d'être contraint de venir vous troubler!... (Respirant.)

OCTAVE.

Expliquez-vous...

* Edgard, Emmeline, Oscar, Bassecourt, Dufouré.

BASSECOURT.

Je ne voudrais pas vous effrayer; seulement, si vous me croyez, vous ne resterez pas ici.

EMMELINE.

Et pourquoi?

BASSECOURT.

Parce qu'il est revenu!

EDGARD.

Qui ça?

BASSECOURT.

Monsieur Péponet.

EMMELINE.

Mon père!

OCTAVE.

Il se pourrait!

EDGARD.

Ah diable!...

OCTAVE.

Et depuis quand?

BASSECOURT.

Depuis une demi-heure... je passais devant sa porte, une voiture s'arrête, Péponet s'élance, me saisit au passage, m'accable de questions... et sans me laisser le temps de lui répondre, entre tout à coup dans une colère épouvantable!

EMMELINE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

OCTAVE, à Emmeline.

Calme-toi... (A Bassecourt.) Mais comment se fait-il?... pourquoi cette colère tardive?... est-ce que monsieur Péponet n'était pas instruit de tout?...

BASSECOURT. *

Eh non! monsieur Vertillac lui avait écrit à Florence... quand la lettre est arrivée, monsieur Péponet était à Venise, je ne sais où : bref, il n'a trouvé la lettre qu'il y a huit jours, en repassant à Florence... alors il a interrompu son voyage, il a pris la poste, et le voilà... J'ai voulu lui faire entendre raison... impossible, il crie toujours... il a préparé un discours depuis Florence, et il faut qu'il le place, il n'y a pas à dire.

EMMELINE.

O mon Dieu! mon Dieu!

* Edgard, Dufouré, Emmeline, Oscar, Bassecourt.

BASSECOURT.

Ne vous effrayez pas mal à propos, ménagez vos forces, madame... vous en aurez besoin tout à l'heure.

OCTAVE, à Bassecourt.

Mais taisez-vous donc, vous !...

BASSECOURT.

Permettez... mais...

OCTAVE.

Et après tout... sommes-nous donc des criminels?...

BASSECOURT.

Non, sans doute... Et puis après?... quoi?... vous êtes mariés, et quand il parle de reprendre sa fille...

OCTAVE.

Hein?

EMMELINE. *

Nous séparer?...

BASSECOURT.

C'est absurde!... c'est comme sa malédiction dont il vous menace.

EMMELINE, effrayée.

Oh!...

EDGARD, criant.

Taisez-vous donc, sacrebleu!

OCTAVE. **

Mais vous effrayez ma femme!...

BASSECOURT.

Moi? mais pas du tout... Madame sait bien, d'ailleurs, que son père ne la mangera pas... Elle n'a donc rien à craindre; seulement, à sa place, j'éviterais sa présence, de peur de l'irriter davantage, parce qu'à son âge et dans l'état d'exaspération où il est... un malheur est si vite arrivé...

EMMELINE.

Ciel!...

EDGARD, bas à Octave.

Envoie-le donc au diable.

BASSECOURT.

Vous comprenez? Moi, je vous dis cela pour que vous vous épargniez des regrets éternels, car c'est bien douloureux lorsqu'on peut se reprocher... (A Dufouré.) Ah! tenez, vous en êtes un exemple, vous!...

* Edgard, Dufouré, Bassecourt, Emmeline, Octave.
** Bassecourt Dufouré, Edgard, Octave, Emmeline.

DUFOURÉ.

Comment cela?

BASSECOURT.

N'est-ce pas que vous souffrez beaucoup à la pensée que c'est peut-être votre faute si votre femme est dangereusement malade à cette heure?

DUFOURÉ, sautant.*

Comment, ma faute!...

BASSECOURT.

Allons, entre nous, vous la faites bien un peu mourir de chagrin!...

DUFOURÉ.

Mais ce n'est pas vrai!

BASSECOURT.

Non pas qu'elle ait jamais été amoureuse de vous!... ceci n'est pas présumable, mais elle avait son petit orgueil... et si vous croyez que c'est agréable de se voir dédaignée ainsi... ça l'a minée!... et aujourd'hui...

DUFOURÉ.

Mais c'est infâme ce que vous dites là!

EMMELINE, qui causait avec Octave et Edgard.**

Non, non, tu as beau dire, je n'affronterai pas la colère de mon père.

OCTAVE.

Tu es une enfant!...

EDGARD.

Octave a raison...

BASSECOURT.

Il a tort...

EDGARD.

Je ne vous parle pas...

BASSECOURT.

Et moi, je vous dis que vous serez cause d'un malheur!...

DUFOURÉ, criant.

Vous êtes un brandon de discorde!...

BASSECOURT.

Eh bien! faites tout ce que vous voudrez... (A part.) Obligez donc les gens!

EMMELINE.

Oh! décidément, j'ai trop peur, et je vais me cacher dans

* Dufouré, Bassecourt, Edgard, Octave, Emmeline.
** Bassecourt, Dufouré, Edgard, Octave, Emmeline.

ma chambre... Viens, Octave, sauvons-nous... (Avec un petit cri.) Ah ! il n'est plus temps.

(Péponet a paru, l'indignation au front et un parapluie sous le bras. Eugénie est avec lui.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PÉPONET, EUGÉNIE.*

EMMELINE, tremblante.

Mon père !...

PÉPONET, l'arrêtant avec noblesse.

Éloignez-vous.

EUGÉNIE, courant à Emmeline.

Chère petite sœur !... Oh ! papa est bien en colère, va...

OCTAVE.

Monsieur Péponet...

PÉPONET, qui a paru avoir repassé son discours dans sa tête, à Octave.

Monsieur, dans le premier moment, j'étais décidé à vous dire tout ce que je trouve de coupable dans votre conduite, mais j'ai réfléchi, et je ne la flétrirai que par un dédaigneux silence... (Mouvement d'Octave.) Ah ! vous avez bien mené votre barque, monsieur !

BASSECOURT, à part.

Bon ! voilà le discours.

PÉPONET.

Il vous fallait une dot...

OCTAVE.

Cette dot est chez un notaire, monsieur.

PÉPONET, qui n'écoute que lui, continuant.

Et rien ne vous a coûté pour l'obtenir...

OCTAVE.

Pardon !... nous n'y avons pas touché...

PÉPONET.

Vous aviez des goûts somptueux...

OCTAVE.

Vous vous trompez, monsieur.

PÉPONET, même jeu.

Et, pour les satisfaire, vous n'avez pas craint... de tromper un honnête homme...

* Bassecourt, Dufouré, Péponet, Eugénie, Emmeline, Oscar, Edgard.

OCTAVE.

Pardon encore une fois, mais...

PÉPONET.

Vous en aviez assez, n'est-ce pas, de votre vie obscure et toute de privations ?...

OCTAVE.

Comment !

PÉPONET.

Aussi, une fois en possession de cette fortune, vous êtes-vous empressé de la dissiper...

OCTAVE.

J'ai eu l'honneur de vous dire...

PÉPONET.

De la gaspiller en folies de toutes sortes...

OCTAVE.

Au contraire, je...

PÉPONET.

Vous avez payé vos dettes ! Mais était-ce à ma fille de combler les abîmes de votre passé ?...

OCTAVE.

Ah ! c'est trop fort !

PÉPONET.

Si vous aviez eu la moindre délicatesse, monsieur, vous ne vous seriez point exposé à recevoir une semblable leçon !

OCTAVE, criant.*

Je vous dis que l'on n'a pas touché à votre argent, qu'il est chez un notaire ! (criant) un notaire !... entendez-vous ? et si vous en doutez, eh bien ! interrogez votre fille...

EMMELINE.

Mais en effet...

PÉPONET.

Ah oui !... ma fille ! pauvre enfant !

EMMELINE.

Mais je suis heureuse, mon père !

PÉPONET.

Qui m'eût dit, lorsque je travaillais pour toi avec tant de courage...

EDGARD, à part.

Bon ! l'autre moitié de la bobine.

* Bassecourt, Dufouré, Emmeline, Péponet, Octave, Eugénie, Edgard.

PÉPONET.

Qui m'eût dit que cela ne servirait à rien !

EMMELINE.

Je vous répète, mon père, que je suis très-heureuse.

PÉPONET.

Oh ! mais du moins, pauvre enfant, ton père te reste !

OCTAVE, rageant.

Oh !

PÉPONET.

Oui, il te reste, car le cœur d'un père ne saurait tenir longtemps rigueur à son enfant adorée !...

OCTAVE, bas à Edgard.

Tiens, vois-tu, j'ai envie de le mordre...

EDGARD, avec un petit rire convulsif.

Moi, il me semble que je vais avoir des attaques de nerfs...

PÉPONET, qui a embrassé sa fille à plusieurs reprises.

Sache bien que, quoi qu'il arrive, la porte de ton père te sera toujours ouverte...

EMMELINE.

Mais, papa...

PÉPONET.

Et que n'eût-il qu'un morceau de pain, il le partagerait avec toi...

OCTAVE, éclatant.

Ah çà ! sacrebleu !... vous croyez donc que votre fille meurt de faim !... Qu'est-ce que vous me contez avec votre pain... (Courant à la table.) En voilà du pain !

EDGARD, criant.

Et du pâté !...

OCTAVE.

Et pour la millième fois, je vous répète que votre dot est intacte !... (criant) intacte, entendez-vous ?

PÉPONET.

C'est bien, insultez-moi.

OCTAVE.

Eh ! monsieur, c'est vous qui m'insultez depuis une heure...

EMMELINE.

Mon ami...

BASSECOURT.

Le fait est, mon cher Péponet, que vous êtes diablement entêté...

PÉPONET.

Hein?

BASSECOURT.

On s'est moqué de vous, je le veux bien. Seulement, vous devriez réfléchir un peu... car enfin, vous n'êtes pas chez vous ici... et monsieur Octave serait en droit...

PÉPONET.

De me mettre à la porte, n'est-ce pas?

EMMELINE.

Oh! mon père!...

OCTAVE.

Que dites-vous?...

PÉPONET.

Ah! vous me chassez!...

OCTAVE.

Qui vous parle de ça?

PÉPONET.

C'est bien, je pars!...

OCTAVE.

Mais encore une fois!...

PÉPONET.

Dieu merci! je peux me passer de mes enfants!... et cependant, en ce moment j'aurais pu vous demander un service...

OCTAVE.

Parlez...

PÉPONET, avec ironie.

Non, non, j'ai des amis, et la somme dont j'ai besoin, je la trouverai chez eux... (Prenant la main de Dufouré.) Chez celui-ci que j'ai méconnu... Oui, c'est à lui que je m'adresserai... et devant vous!... ce sera votre punition.

DUFOURÉ, contrarié.

Vous êtes peut-être trop sévère...

PÉPONET.

Il me faut dix mille francs dans une heure, Dufouré.

DUFOURÉ, hésitant.

Dix mille francs!

PÉPONET.

Oui, mon ami. (A Octave.) Je ne vous parle pas. (A Dufouré.) Mes fonds sont engagés dans une grande affaire; c'est Lecardonel qui mène tout cela, donc c'est de l'or en barre.

DUFOURÉ.

Et il vous faut faire un nouveau versement?

PÉPONET.

Oui.

DUFOURÉ.

Vous aurez votre argent... trop heureux!...

PÉPONET, narguant Octave.

Voilà comme je me venge!... De ce moment vous n'êtes plus rien pour moi. D'ailleurs, c'est à un boursier et non à un artiste que j'ai donné ma fille; vous, je ne vous connais pas... Adieu, monsieur. (S'animant.) Mais vous m'avez chassé, cela vous portera malheur! Adieu!...

(Il repousse Emmeline qui voulait le retenir et sort.)

BASSECOURT, à Emmeline.

Vous avez vu que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le calmer... je vais continuer...

EDGARD.

N'y allez pas, ou nous sommes perdus!...

BASSECOURT.

Laissez... laissez... Venez, Dufouré.

(Il entraîne celui-ci.)

EUGÉNIE.*

Papa m'a oubliée... (A Emmeline.) Je reste avec toi!

EDGARD.

Ah! elle n'est pas partie!

EMMELINE.

Octave, monsieur Edgard! ne laissez pas mon père partir ainsi... courez après lui... et faites tout pour le ramener...

OCTAVE.

Mais puisqu'il ne veut rien entendre!...

EMMELINE.

N'importe!

EUGÉNIE.

Oui, essayez encore... (A Edgard en lui tendant la main.) Je vous en prie!...

EDGARD, vivement.

J'y cours!... j'y cours, mademoiselle!...

OCTAVE, à Emmeline.

Tu le veux?... eh bien! je t'obéis... Viens, Edgard.

* Edgard, Eugénie, Emmeline, Octave.

EDGARD, troublé.

Oui, me voilà!... (A Eugénie.) A bientôt! à bientôt!...

(Il embrasse la main d'Emmeline et se sauve. Octave le suit.)

SCÈNE V.

EMMELINE, EUGÉNIE.*

(La bonne entre et dessert.)

EMMELINE.

Tu parleras aussi pour nous, n'est-ce pas?

EUGÉNIE.

Oh! tout s'arrangera. D'abord, je bouleverserais la maison, si papa ne consentait pas à te rouvrir ses bras.

EMMELINE.

Chère petite sœur, sais-tu que, grâce à ce méchant père, c'est à peine si j'ai eu le temps de t'embrasser! Voyons, que je te regarde un peu : mais c'est que tu es encore embellie depuis deux mois!

EUGÉNIE.

Oh! si tu pouvais dire vrai!

EMMELINE.

Coquette!

EUGÉNIE.

Ah! à propos, tu sais, Anatole?

EMMELINE.

Lors de ton départ, tu étais à peu près décidée à l'épouser... oui, eh bien?

EUGÉNIE.

Eh bien! j'ai changé d'avis en route.

EMMELINE, riant.

Ce pauvre garçon!

EUGÉNIE, de même.

Oui, il n'a pas de chance dans la famille.

EMMELINE.

Du reste, je ne te blâme pas, au contraire... Tu es trop gentille pour lui.

EUGÉNIE.

C'est aussi mon avis. (S'arrêtant honteuse.) Non, je voulais

* Eugénie, Emmeline.

dire... Enfin, tu sauras que j'ai commencé à le prendre en grippe en gravissant le mont Cenis. Tiens, monsieur Edgard nous a montré autrefois une aquarelle de ce paysage. (Vivement.) Il dessine très-bien, monsieur Edgard.

EMMELINE, souriant.

Oui.

EUGÉNIE.

En admirant ces montagnes, cette nature sublime, je ne sais ce qui se passa en moi, mais mon cœur se gonfla et des larmes mouillèrent mes paupières. J'éprouvais le besoin de voir partager mon émotion. Je me tournai vers papa; il dormait!... Je crois qu'il n'a pas les idées très-poétiques, papa.

EMMELINE.

Mais Anatole?

(Elle s'assied à droite.)

EUGÉNIE.

Il regardait les Alpes, lui; je l'interrogeai du regard... En vérité, me dit-il, en haussant les épaules, je ne sais pas à quoi servent ces grosses montagnes, on n'y trouve seulement pas une carrière à plâtre!

EMMELINE, riant.

Pauvre sœur!

EUGÉNIE.

Je me rappelai alors tout ce que nous disait monsieur Edgard à ce propos.

EMMELINE.

Tu t'occupais donc de lui?

EUGÉNIE.

Dame! il nous avait tant vanté l'Italie, qu'involontairement...

EMMELINE.

Tu te rappelais ses paroles et tu pensais à celui qui les avait prononcées.

EUGÉNIE.

Oh! je t'assure...

EMMELINE, la faisant asseoir en face d'elle.

Eugénie, veux-tu que je t'apprenne un secret?

EUGÉNIE.

Oh! oui!

EMMELINE.

Eh bien! monsieur Edgard...

EUGÉNIE.

Monsieur Edgard?

EMMELINE.

Il t'aime !

EUGÉNIE.

Il m'aime !

EMMELINE.

Et pour toi seule ; car ce qui l'a toujours empêché de parler, c'est que ta dot est fort belle et qu'il ne possède que son talent. Depuis que tu n'es plus à Paris, il est triste, soucieux, rêveur... Parfois, il essuie une larme et il se fâche quand nous voulons lui donner une espérance.

EUGÉNIE.

Vraiment ?

EMMELINE.

Tu sais, jadis, tu mettais la main sur mon cœur et tu t'amusais à le sentir battre en prononçant le nom d'Octave ?

EUGÉNIE.

Oui.

EMMELINE.

Eh bien !... voyons... à mon tour.

EUGÉNIE, se levant en reculant.

Non... je ne veux pas !

EMMELINE.

Tu as donc peur que je devine ?

EUGÉNIE.

Mais je ne sais pas, moi...

EMMELINE.

Laisse-moi essayer.

EUGÉNIE.

Non... non... décidément.

EMMELINE, se levant aussi.

Eh bien ! n'en parlons plus, mais laisse-moi t'embrasser.

EUGÉNIE.

Oh ! je veux bien !

(Emmeline la prend dans ses bras et met la main sur son cœur en l'embrassant.)

EMMELINE, doucement.

Edgard !

EUGÉNIE, se dégageant.

Ah !

EMMELINE.

Tu vois bien, il a battu !

Emmeline, Eugénie.

EUGÉNIE.

Ah ! c'est tricher.

EMMELINE.

Allons, avoue la vérité.

EUGÉNIE, cachant sa tête dans le sein de sa sœur.

La vérité, c'est que je t'rime de tout mon cœur !

EMMELINE.

Chère enfant!

EUGÉNIE, voyant Octave.

Ah ! voici ton mari.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OCTAVE, puis ANATOLE.*

EMMELINE.

Et mon père?

OCTAVE.

Il a refusé de m'entendre; Edgard, lui, s'est acharné à sa poursuite: il espère être plus heureux... (Remontant.) Mais entrez donc, monsieur Anatole.

EUGÉNIE.*

Anatole!

OCTAVE.

Eh oui! il a à me parler... Venez donc! mon Dieu! que de cérémonies!...

ANATOLE, entrant.

Pardonnez-moi de vous déranger... Madame... mademoiselle...

(Il salue.)

OCTAVE, à Emmeline.

J'ai rencontré ce cher cousin sur les premières marches de l'escalier.

EMMELINE.

Vous veniez nous faire votre visite d'arrivée?

ANATOLE.

Non, ma cousine, non, je venais pour un autre motif.

OCTAVE.

Lequel?

* Emmeline, Octave, Eugénie.
** Emmeline, Eugénie, Octave.

ANATOLE.

Veuillez excuser le trouble et l'émotion qui se sont emparés de moi... mais c'est que ce que j'ai à dire est bien grave, et peut-être n'aurai-je même pas la force de...

OCTAVE.

Désirez-vous me parler à moi seul?

ANATOLE.

Au contraire, et je suis heureux de rencontrer ici mademoiselle Eugénie, car c'est à elle surtout que...

(Ils s'asseyent.)

OCTAVE.

Alors nous vous écoutons.

EUGÉNIE, bas à Emmeline.

Qu'est-ce qu'il veut donc?

EMMELINE, bas.

Je ne sais pas...

ANATOLE, à Eugénie.

Mademoiselle, lorsque monsieur votre père me permit de l'accompagner dans son voyage avec vous, une union était arrêtée... dans cette union j'entrevoyais pour moi le plus doux avenir.

EUGÉNIE.

Monsieur...

ANATOLE.

Mais ce que je voulais, c'était le bonheur de celle que j'adorais. Eh bien! ce bonheur, je le reconnais aujourd'hui, mademoiselle ne pouvait le tenir de moi.

OCTAVE.

Comment!

ANATOLE.

Oh! ce voyage, je voudrais, au prix de dix années de mon existence, ne pas l'avoir accompli! car c'est pendant ce voyage que j'ai découvert l'abîme qui existait entre nous.

OCTAVE.

Pardon, monsieur; mais, si j'ai bien compris, vous venez refuser la main de ma belle-sœur?

ANATOLE.

Eh bien... oui, monsieur, car je ne saurais me résoudre à lier à ma vie celle d'une personne que je ne pourrais rendre heureuse suivant ses goûts et ses désirs.

(En ce moment, Edgard, qui entrait vivement, s'arrête tout à coup en apercevant Anatole, et écoute.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EDGARD.

OCTAVE, se levant. *

Monsieur Anatole, vous me voyez fort embarrassé. Je ne connais pas les intentions de ma belle-sœur. Cependant, je ne puis qu'approuver la loyauté de votre conduite.

EMMELINE.

Elle est celle d'un honnête homme!

OCTAVE, à Eugénie.

Allons, chère enfant!...

EUGÉNIE.

Mon Dieu!... monsieur, je vous estime; mais on ne commande pas à son cœur.

ANATOLE.

Hélas!

OCTAVE.

Pauvre cousin!

EUGÉNIE.

Croyez bien cependant que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait aujourd'hui.

EMMELINE.

Je ne l'oublierai pas non plus.

EDGARD, lui serrant la main et l'emmenant à part. **

Permettez-moi de vous exprimer aussi toute mon admiration. (Voyant que les deux jeunes femmes ne peuvent entendre, bas à Anatole.) Eh bien! vous êtes encore un drôle de particulier, vous.

ANATOLE.

Plaît-il, monsieur?

OCTAVE.

Quoi?

EDGARD, de manière à n'être entendu que d'Octave et d'Anatole.

Vous avez eu connaissance du désastre.

ANATOLE, embarrassé.

Moi?

OCTAVE.

Quel désastre?

* Eugénie, Edgard, Octave, Anatole.
** Emmeline, Eugénie, Octave, Anatole, Edgard.

EDGARD.

Et si vous refusez la main de mademoiselle Eugénie, c'est que vous avez appris que son père est ruiné.

OCTAVE.

Grand Dieu!

ANATOLE.

Mais, monsieur...

EDGARD, désignant Emmeline et Eugénie.

Chut!...

OCTAVE, à Edgard.

Mais es-tu bien sûr?...

EDGARD.

Très-sûr... tu sais bien que Péponet avait tout mis entre les mains de Lecardonel. Eh bien! Lecardonel a fait un trou à la compagnie de la Lune, et en emportant l'argent du beau-père, il a emporté aussi l'amour du futur gendre.

ANATOLE.

Mais...

(A l'exclamation d'Anatole, Emmeline et Eugénie se sont retournées.)

EDGARD, haut et reprenant la main d'Anatole.

Ce cher Anatole!... quelle noble conduite!

ANATOLE, bas.

Mais encore une fois, monsieur!

EDGARD, de même.

Vous étiez chez Pilet, l'agent de change, quand on est venu annoncer la fuite de Lecardonel. J'ai tout entendu, j'étais dans la pièce à côté.

OCTAVE, à part.

Quel horrible malheur!

EMMELINE, qui a remarqué le mouvement.

Qu'y a-t-il donc?

OCTAVE.

Rien! rien!

EDGARD, très-haut.

J'en ai encore des larmes dans les yeux... cet excellent ami!... il faut que je l'embrasse!...

ANATOLE.

Mais, monsieur!...

EDGARD, le prenant dans ses bras et à son oreille.

C'est égal, vous êtes un fier hypocrite.

ANATOLE.

Ah!

EMMELINE. *

Il faudra revenir nous voir, monsieur Anatole.

EUGÉNIE.

Vous serez toujours de la famille.

ANATOLE.

Mais je...

EDGARD, avec intention et regardant fixement Anatole.

Non, non, ce serait trop demander à ce pauvre cœur brisé... (Eugénie baisse les yeux.) Il faut qu'il oublie!... et pour cela... je l'engage, dans son intérêt, à fuir cette maison pour toujours (avec sentiment) et même... à ne plus passer dans la rue... (D'un ton singulier.) Je l'y engage dans son intérêt. (Mouvement d'Anatole. — Edgard vivement, avec effusion.) Adieu! adieu!

EMMELINE, lui tendant la main.

Adieu!

EUGÉNIE, de même.

Adieu!

ANATOLE, très-embarrassé.

Adieu!... adieu!... a...

(Il sort reconduit par Edgard, qui lui ferme brusquement la porte sur le nez.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ANATOLE. **

EDGARD, avec joie.

Oh! alors, mon parti est pris.

EUGÉNIE.

Ce pauvre cousin! il m'a fait bien de la peine.

EDGARD.

Et à moi donc! ah! (Bas à Octave.) Prends garde!

OCTAVE, bas.

Que faire? quel chagrin pour Eugénie quand elle saura...

EDGARD.

Oui, sans doute, mais enfin on verra... on avisera...

EMMELINE.

Mais qu'as-tu donc, mon ami?

* Eugénie, Emmeline, Octave, Anatole, Edgard.
** Octave, Edgard, Emmeline, Eugénie.

OCTAVE.

Rien, rien.

EUGÉNIE.*

Si fait, depuis un instant vous chuchotez tous les deux. Je suis sûre que vous nous cachez quelque chose.

OCTAVE.

C'est Edgard qui me conseillait d'aller aux nouvelles.

EDGARD.

Pour ton tableau...

OCTAVE.

Oui, oui... et j'y vais sur-le-champ.

EMMELINE.

Tu vas au ministère?

OCTAVE.

Oui, oui. (Bas à Edgard.) Je vais chez mon notaire mettre la dot d'Emmeline à la disposition de monsieur Péponet.

EDGARD.

C'est ça... et moi aussi, j'ai mon idée... et peut-être bien que nous pourrons travailler tous les deux pour la famille.

EUGÉNIE.

Là, vous voyez? encore!

OCTAVE, vivement.

Je me sauve! chère enfant! (Il embrasse Emmeline.) A tout à l'heure!

(Il se sauve.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins OCTAVE.

EMMELINE.**

Pour sûr, Octave a quelque chose...

EUGÉNIE.

Et vous aussi, monsieur Edgard.

EDGARD, très-ému.

Ah! c'est que... c'est que moi je viens de prendre une grande détermination.

* Edgard, Octave, Emmeline, Eugénie.
** Edgard, Emmeline, Eugénie.

EMMELINE.

Laquelle?

EDGARD.

Jusqu'à présent, voyez-vous, j'ai eu la force de me taire, mais ça ne m'est plus possible!

EUGÉNIE, bas, avec effroi.

Oh! mon Dieu! il va me dire qu'il m'aime!

EMMELINE, souriant.

Eh bien!

EUGÉNIE.

Ne me quitte pas, au moins!

EMMELINE.

Non, non.

EDGARD, à part.

Il n'y a pas une minute à perdre... car si la fatale nouvelle arrive avant que j'aie pu lui arracher un aveu... (Avec détermination.) Allons! (Haut.) Mademoiselle, je vous en supplie, répondez-moi... m'aimez-vous?

EUGÉNIE, bas à Emmeline.

Là! tu vois?

EDGARD.

C'est un peu brusque, n'est-ce pas?

EMMELINE, souriant.

Mais, en effet..

EDGARD.

Pardonnez-moi; mais, voyez-vous, voilà six mois que j'ai trois mots sur les lèvres, et, ma foi! je ne peux plus les retenir davantage... Je vous aime!...

EUGÉNIE.

Mon Dieu! monsieur...

EDGARD.

Ne réfléchissez pas; je vous en conjure, répondez-moi.

EMMELINE. *

Mais, mon ami, il faut parler à notre père...

EDGARD, vivement.

A votre père? non, non. (Se reprenant.) Il ne peut pas savoir si je suis aimé, lui. (Bas à Emmeline.) Parlez pour moi, chère Emmeline, vous saurez pourquoi.

EMMELINE.

Comment

* Emmeline, Edgard, Eugénie.

EUGÉNIE.

Mais, monsieur, je ne puis ainsi... sur-le-champ...

EDGARD.

Si, si... au contraire. Voyons, est-ce mon manque de fortune qui vous arrête?

EUGÉNIE, avec entraînement.

Oh! non, non, je n'aime plus les hommes d'argent.

EDGARD.

Eh bien! alors... vous pouvez m'aimer, moi...

EUGÉNIE.

Mais...

EMMELINE, à Edgard.

Vous pouvez espérer.

EDGARD.

Vrai?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas dit...

EDGARD.

Eh bien! dites-le, chère Eugénie! Consentez à devenir ma femme, et aimez-moi un petit peu seulement; moi je vous aimerai tant, que ça établira la balance!

EMMELINE, bas. *

Allons, mon Eugénie, donne-lui une bonne parole.

EUGÉNIE.

Tu le veux?

EMMELINE.

Dame! si ça ne te coûte pas trop, cependant...

EUGÉNIE.

Eh bien donc! je... (Eugénie n'a pas le temps d'achever sa phrase, que Péponet, tout bouleversé, vient tomber sur une chaise près de la porte.)**

SCÈNE X.

LES MÊMES, PÉPONET, puis DUFOURÉ.

EMMELINE et EUGÉNIE, elles courent à lui.

Mon père! Qu'y a-t-il donc?

EDGARD, à part.

Allons! bon! voilà ce que je craignais.

* Emmeline, Eugénie, Edgard.
** Emmeline, Péponet, Eugénie, Edgard.

PÉPONET, descendant.*

Il y a que je suis ruiné! complétement ruiné!... Ce misérable Lecardonel m'emporte ma fortune entière! Ses embarras qu'il m'avait dit être simulés, étaient réels! Le traître est en fuite! (Apercevant Edgard.) Ah! c'est vous, monsieur Edgard, vous ne leur aviez donc rien dit?

EDGARD, avec embarras.

Mais...

PÉPONET.

Vous saviez tout pourtant!

EUGÉNIE, frappée d'une idée.

Monsieur Edgard savait votre ruine, dites-vous?

PÉPONET.

Il l'a apprise avant moi.

EUGÉNIE, à Emmeline.

Il me savait pauvre!... Ah! je comprends tout!... Monsieur Edgard, je vous aime!

EDGARD, avec joie.

Vous m'aimez?

EUGÉNIE, avec entraînement.

Eh bien oui! oui, et je ne serai jamais à un autre. Mais, maintenant, je ne puis plus être à vous.

EDGARD, à part.

Mais pourquoi?

EMMELINE, qui consolait son père.

Voyons, mon père, reprenez courage.

PÉPONET.

Reprendre courage! Ah! si le gredin n'emportait que mon argent encore! mais il emporte aussi celui de ta sœur! La dot de mon Eugénie, tout est englouti! tout!

EMMELINE.

Eh bien!... à nous tous, nous pourrons peut-être...

PÉPONET, se levant furieux et se gourmant.

Imbécile de Péponet! idiot! ambitieux! Ah! tu n'étais pas content de ta fortune honnêtement acquise, et tu as voulu te fourrer dans des spéculations ténébreuses, eh bien! à cette heure, te voilà nu comme un petit saint Jean. Tu n'as plus rien, bête brute! et c'est bien fait! (Embrassant Eugénie.) Ah! ma pauvre enfant! je t'ai dépouillée! tu vas me haïr!

* Emmeline, Eugénie, Péponet, Edgard.

EUGÉNIE.

Moi ! mon père.

PÉPONET, pleurant.

Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant !

EUGÉNIE, joyeuse.

Ne pleurez pas, mon père.

PÉPONET.

Oh ! mais, je ne suis pas encore tout à fait vieux. Je t'amasserai une autre dot, je te gagnerai une nouvelle fortune !... Anatole est en bonne voie, lui, et...

EMMELINE.

Anatole, mon père ? mais il est venu rendre à Eugénie sa parole.

PÉPONET.

Et pourquoi ?

EUGÉNIE.

Ah ! parce qu'il n'est pas comme monsieur Edgard, lui !

PÉPONET.

Comment !

EUGÉNIE, à Edgard.

Anatole savait tout, ne mentez pas ?

EDGARD.

Eh bien... oui.

PÉPONET.

Ah ! le petit misérable ! lui aussi me trahit ! Mais n'importe ! Dieu merci ! j'ai des amis sur lesquels je puis compter !...

(Dufouré paraît. Il tient à la main des billets de Banque qu'il compte. Aux premiers mots de Péponet il s'arrête et écoute.)

PÉPONET, continuant.

Dufouré tout le premier ! et avec ses dix mille francs, je pourrai recommencer la lutte !

DUFOURÉ, à part. *

Comment, la lutte !

(Il descend un peu.)

PÉPONET.

Avant deux ans, je serai riche encore une fois, aussi vrai que je suis ruiné aujourd'hui !

DUFOURÉ, à part.

Il est ruiné ! fichtre !

(Il cache ses billets.)

* Emmeline, Eugénie, Dufouré, Péponet, Edgard.

PÉPONET, l'apercevant et courant à lui.

Ah ! le voilà ! le voilà, ce fidèle ami !

DUFOURÉ, embarrassé.

Oui, c'est moi... je venais...

PÉPONET.

A mon premier appel !... voilà où l'on juge les...

DUFOURÉ.

Pardon, pardon, mais...

PÉPONET.

Ah ! mon ami !... cet argent m'est bien plus nécessaire encore que ce matin, car il s'agit...

DUFOURÉ.

Permettez, mon cher Péponet...

PÉPONET.

Hein ?

DUFOURÉ, avec embarras.

Ma femme est sauvée ! mais le médecin a dit que la moindre contrariété pouvait lui être fatale... eh bien ! elle vous garde rancune de votre refus d'il y a deux mois... et si je vous obligeais... contre son gré... je suis sûr qu'elle ferait une rechute !

PÉPONET.

C'est bien !

DUFOURÉ.

La santé de ma femme avant tout, n'est-ce pas ?

PÉPONET.

Oui, oui, je comprends.

DUFOURÉ.

Je suis si heureux de la voir rétablie !... Il faut même que je retourne auprès d'elle ; elle ne vit plus quand je ne suis pas là... Excusez-moi... Adieu ! adieu !

(Il sort.)

PÉPONET, à lui-même.

Oh ! les faux amis ! les faux bonshommes ! Ce Lecardonel ! cet Anatole ! ce Dufouré ! faux bonshommes ! faux bonshommes !... (Haut.) Viens, mon Eugénie ! viens ! nous nous passerons de tout le monde !... (Avec douleur.) Mais quand je pense qu'il te faudra rester vieille fille ! car, à cette heure, qui voudrait de toi, pauvre enfant ?

EDGARD, timidement.

Moi, j'en voudrais bien !

EUGÉNIE, vivement.

Non, non, mon père !

EDGARD.

Je vous en supplie, monsieur Péponet, donnez-la-moi, je la rendrai heureuse, je vous le jure ! Je travaillerai jour et nuit, je ferai n'importe quoi ! je jouerai à la Bourse, si vous voulez !

PÉPONET, avec effroi.

Non, non... j'en ai assez.

EDGARD.

Eh bien, je ne jouerai pas ; mais donnez-moi votre fille ! sans dot, sans trousseau, sans rien du tout, ça m'est égal !

PÉPONET.

Mais, mon cher ami... c'est impossible.

EUGÉNIE, à Edgard.

Monsieur Edgard, mon père a raison.

EDGARD.

Ceci ne vous regarde pas, mademoiselle.

PÉPONET.

Une fille sans dot !... qu'est-ce que vous en feriez ?

EDGARD.

J'en ferai le bonheur de toute ma vie !

PÉPONET.

Le bonheur ? mais puisqu'elle n'a rien !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, OCTAVE, BASSECOURT, puis VERTILLAC.*

OCTAVE, des papiers à la main.

Pardon, monsieur Péponet, Eugénie a le tiers de la dot de sa sœur.

EUGÉNIE.

Monsieur Octave !

OCTAVE, prenant le bras d'Emmeline.

Et ma femme et vous, vous avez le reste... Tenez, monsieur Péponet, voici les titres, vous ferez le partage vous-même.

* Emmeline, Eugénie, Octave, Péponet, Edgard.

PÉPONET, attendri.

Ah! monsieur Octave! monsieur Edgard! (A Emmeline et à Eugénie.) Mes chers enfants! (Serrant les mains d'Octave et d'Edgard.) Il y a donc encore de braves gens en ce monde!

BASSECOURT, entrant avec Vertillac.*

Oui! il y en a encore, et la preuve, c'est que nous voilà.

OCTAVE.

Mon oncle!

VERTILLAC, avec attendrissement.

Mon neveu... monsieur Péponet, j'ai su le malheur qui vous frappait tous. Dans mes bras, Octave.

OCTAVE.

Ah! mon cher oncle!

(Il se jette dans les bras de Vertillac, qui le tient longtemps embrassé.)

PÉPONET, attendri.

Excellent homme!

EDGARD, à Bassecourt.

C'est très-bien, ça!

BASSECOURT.

Oui, seulement...

(Il lui montre du doigt un journal qui sort à demi de la poche de Vertillac.)

EDGARD, bas.

Qu'est-ce que c'est que ça?

BASSECOURT.

Le *Moniteur!*

EDGARD.

Eh bien?

BASSECOURT.

Son neveu est décoré!...

EDGARD.

Bah! (Il enlève le journal de la poche de Vertillac. — Avec un cri.) C'est vrai!...

TOUS.**

Qu'y a-t-il?

EDGARD.

Tu es chevalier de la Légion d'honneur!

OCTAVE.

Ah! quel bonheur!

* Emmeline, Eugénie, Péponet, Octave, Vertillac, Bassecourt, Edgard.

** Emmeline, Péponet, Eugénie, Edgard, Vertillac, Bassecourt.

EMMELINE, avec un cri de joie.

Ah! mon ami!...

VERTILLAC, à Octave.

Mes compliments, Octave... j'ignorais complétement...

EDGARD, poliment.

Voici votre journal, monsieur Vertillac.

VERTILLAC, après un mouvement.*

Ce n'est pas à moi, monsieur.

EDGARD.

Ah! pardon!... (Bas à Péponet.) Encore un faux bonhomme!

PÉPONET.

Bah?

EDGARD.

Oui!

PÉPONET, bas.

Oh!... mais notre album nous vengera!

EUGÉNIE, qui a entendu.

Cet album, monsieur, vous le mettrez dans la corbeille, et il y restera.

EDGARD.

Pourquoi donc?

EUGÉNIE.

Parce que s'il paraissait aujourd'hui, vous auriez demain l'univers contre vous.

EDGARD.

Cependant...

EUGÉNIE.

Ah! monsieur, c'est ma première volonté.

BASSECOURT, à Edgard.

Et ce ne sera pas la dernière!...

EDGARD.

Très-bien... je renonce donc à publier mon album!... je le garderai pour faire l'éducation de mes enfants.

* Emmeline, Octave, Eugénie, Péponet, Edgard, Bassecourt, Vertillac.

FIN